Nicola Gratteri & Antonio Nicaso

MAFIA CALABRAISE

LES DIX COMMANDEMENTS

L'EXPRESS

« Je jure que, si je ne respecte pas ce serment, je serai tué de la façon la plus atroce. »

Rituel d'initiation à la 'ndrangheta

Les mafias résistent au temps grâce à leur formidable adaptabilité. Sa capacité à utiliser les nouvelles technologies permet à l'« honorable société » de s'étendre et de recruter partout dans le monde. Avec son nom difficile à prononcer, la 'ndrangheta constitue désormais une menace mondiale, détenant une grande partie du marché européen de la cocaïne, avec un chiffre d'affaires de 44 milliards d'euros. C'est à elle que s'adressent chefs d'entreprise, hommes politiques ou membres de professions libérales dans un pays, l'Italie, qui semble ne plus pouvoir se passer de leurs stocks de votes ni de leur argent. S'appuyant sur une masse énorme de documents – écoutes, *pizzini*, procès-verbaux et actes judiciaires – Nicola Gratteri et Antonio Nicaso illustrent ici de manière inédite et édifiante ce monde criminel. Ne se sachant pas sur écoutes, ses membres parlent librement d'affaires, de voix aux élections, des lâches et, au contraire, de ceux qui « n'ont pas baissé la tête ». *Verbatim* et dialogues dessinent de manière vivante les rites, normes et préceptes de la 'ndrangheta. Ses dix commandements sont aussi impératifs que cyniques. Parmi eux :

PHOTO DE COUVERTURE © EVA WERNLID/NORDICPHOTOS/CORBIS

« Le traître brûlera comme l'image pieuse »
« La famille est sacrée et inviolable »
« Tout passe, même la prison »
« Qui vivra, vivra et qui mourra, mourra »...

Nicola Gratteri compte parmi les magistrats les plus engagés dans la lutte contre la 'ndrangheta. Antonio Nicaso est spécialiste de l'histoire des organisations criminelles et l'un des plus grands experts mondiaux de la 'ndrangheta. Ensemble, ils ont publié aux éditions Mondadori Frattelli di sangue *(« Frères de sang », 2009), ou* La mafia fa schifo *(« La Mafia est une horreur », 2011).* Mafia calabraise. Les 10 commandements *est leur premier ouvrage traduit en français.*

L'EXPRESS

NICOLA GRATTERI
& ANTONIO NICASO

MAFIA CALABRAISE

Les dix commandements

Traduit de l’italien
par Marie-Paule Duverne
et Étienne Schelstraete

L'EXPRESS

J’ai essayé de raconter quelque chose de la vie d’un village
que j’aime et j’espère avoir donné le sentiment de la distance
qu’il y a entre cette vie et la liberté et la justice, c’est-à-dire la raison.

Leonardo Sciascia, Les Paroisses de Regalpetra
(Leonardo Sciascia, œuvres complètes, Fayard, 1999,
traduction Mario Fusco)

Avertissement de l’éditeur

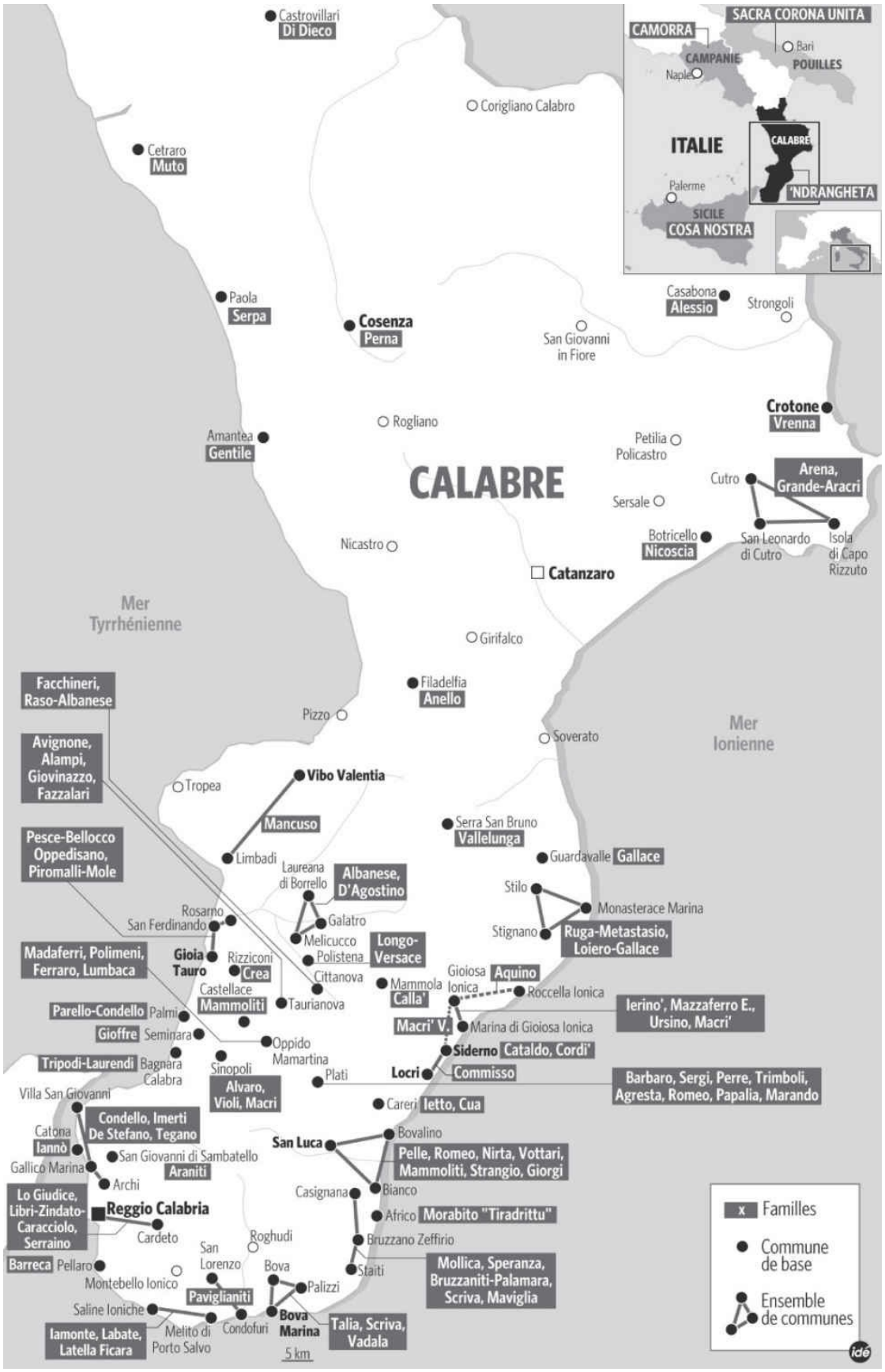
Les mots spécifiques en italien ou en dialecte calabrais figurant en italique sont expliqués, dans la plupart des cas, dans le lexique en fin d’ouvrage.

Les notes stipulées par un chiffre arabe viennent en bas de page pour éclairer le propos. Elles sont toutes des traducteurs.

Les notes stipulées par un chiffre romain renvoient aux sources et sont regroupées en fin d’ouvrage. Elles sont toutes des auteurs.

Dans les dialogues reproduits, les retranscriptions écrites des procès-verbaux et des mises sur écoutes respectent les hésitations, certaines incohérences ou la volonté délibérée des intervenants de cacher, de contourner la vérité. Nous les avons conservées dans un souci de fidélité. Elles sont indiquées par des points de suspension.

Toute personne qui ne fait pas l’objet d’une condamnation définitive est présumée innocente. C’est particulièrement le cas, non seulement de celles qui sont poursuivies devant la justice, mais aussi de celles qui sont mentionnées à l’occasion des diverses enquêtes dont les auteurs retracent les difficultés et péripéties.


SACRA CORONA UNITA
CAMORRA
Bari
CAMPANIE
POUILLES
Naples
ITALIE
CALABRE
Palerme
'NDRANGHETA
SICILE
COSA NOSTRA
Castrovillari
Di Dieco
Corigliano Calabro
Cetraro
Muto
Paola
Serpa
Cosenza
Perna
San Giovanni in Fiore
Casabona
Alessio
Strongoli
Crotone
Vrenna
Rogliano
Amantea
Gentile
Petilia Policastro
CALABRE
Cutro
Arena, Grande-Aracri
Sersale
Botricello
Nicoscia
San Leonardo di Cutro
Isola di Capo Rizzuto
Nicastro
Catanzaro
Mer Tyrrhénienne
Girifalco
Filadelfia
Anello
Facchineri, Raso-Albanese
Pizzo
Soverato
Mer Ionienne
Avignone, Alampi, Giovinazzo, Fazzalari
Vibo Valentia
Tropea
Mancuso
Serra San Bruno
Vallelunga
Pesce-Bellocco Oppedisano, Piromalli-Mole
Limbadi
Laureana di Borrello
Albanese, D'Agostino
Guardavalle
Gallace
Stilo
Monasterace Marina
Rosarno
San Ferdinando
Galatro
Stignano
Ruga-Metastasio, Loiero-Gallace
Madaferri, Polimeni, Ferraro, Lumbaca
Gioia Tauro
Rizziconi
Crea
Melicucco
Polistena
Longo-Versace
Cittanova
Mammola
Calla'
Gioiosa Ionica
Aquino
Roccella Ionica
Castellace
Mammoliti
Taurianova
Parello-Condello
Palmi
Ierino', Mazzaferro E., Ursino, Macri'
Macri' V.
Marina di Gioiosa Ionica
Gioffre
Seminara
Oppido Mamertina
Siderno
Cataldo, Cordi'
Tripodi-Laurendi
Bagnara Calabra
Sinopoli
Locri
Commisso
Barbaro, Sergi, Perre, Trimboli, Agresta, Romeo, Papalia, Marando
Alvaro, Violi, Macri
Plati
Villa San Giovanni
Careri
Ietto, Cua
Condello, Imerti De Stefano, Tegano
Catona
Iannò
San Luca
Bovalino
Pelle, Romeo, Nirta, Vottari, Mammoliti, Strangio, Giorgi
San Giovanni di Sambatello
Araniti
Gallico Marina
Archi
Casignana
Bianco
Lo Giudice, Libri-Zindato-Caracciolo, Serraino
Reggio Calabria
Africo
Morabito "Tiradrittu"
Cardeto
Roghudi
Bruzzano Zeffirio
Barreca
Pellaro
San Lorenzo
Staiti
Mollica, Speranza, Bruzzaniti-Palamara, Scriva, Maviglia
Montebello Ionico
Bova
Palizzi
Paviglianiti
Saline Ioniche
Bova Marina
Talia, Scriva, Vadala
Iamonte, Labate, Latella Ficara
Melito di Porto Salvo
Condofuri
5 km
x Familles
Commune de base
Ensemble de communes
idé

Préambule

À la fois criminels féroces et chicaneurs filandreux, les ’ndranghetistes sont obsédés par les règles. Commandements, préceptes, rituels, codes, rien n’est jamais laissé au hasard. Toute chose a son explication, tout événement, son cérémonial. Et puis codes et codicilles, notules et apostilles, jugements et tribunaux se multiplient. Sur le papier, les ’ndranghetistes sont tous les héritiers de saint Michel l’archange, celui que les chrétiens représentent une épée dans une main et une balance dans l’autre, toujours occupé à trancher les litiges. Ils se sentent investis, eux aussi, de cette même mission. Cynique et fumeux, leur décalogue est incontournable et ressemble fort aux dix célèbres commandements, encore que ceux de la « calabraise » relèvent essentiellement du silence et de l’obéissance. Ils rappellent les règles monastiques transmises de génération en génération, ou encore la morale des fables que l’on raconte aux enfants.

Le premier de ces commandements établit que « la ’ndrangheta est une, et une seule », tandis que le deuxième menace « le traître [qui] sera brûlé comme une image pieuse ». Les normes sont élaborées pour être respectées : « Ne pas s’écarter des règles et savoir se taire », sinon, c’est la punition. Mais ce n’est pas tout : les ’ndranghetistes sont bien prévenus que « la famille est sacrée et inviolable », que « commander est mieux que baiser », ou encore qu’« à table, on partage tout et on parle de tout ». Ils savent aussi que « sans argent, il n’y a pas de messe » et que « qui vivra, vivra et qui mourra, mourra ». Et puis enfin, ils sont invités à ne jamais oublier que « tout passe », sauf la ’ndrangheta, avec son cortège de règles et de serments, immuables depuis au moins cent vingt ans, car, comme le déclare le dernier commandement, « il en a toujours été ainsi, et il en sera toujours ainsi ».

Quelques failles occasionnelles, quelques petits coups de canif ne

parviennent pas à égratigner la cuirasse de l'« honorable société », qui continue de bénéficier d'un large consensus. Son histoire est un tissu de relations, d'intrigues, de connivences et de contacts avec les pouvoirs les plus visibles, tels que la politique, l'économie et les institutions.

Avec son nom difficile à prononcer, la 'ndrangheta constitue désormais une menace mondiale, puisqu'elle détient une grande partie du marché européen de la cocaïne, parvenant à réaliser un chiffre d'affaires de près d'une fois et demie le produit intérieur brut de la Calabre : 21,8 millions d'euros par habitant, 44 milliards au total, des chiffres qui donnent le tournis et font comprendre à eux seuls le préjudice – en termes de croissance – que cette organisation criminelle inflige à sa région, voire à tout le pays. C'est à elle que s'adressent des chefs d'entreprise, des hommes politiques ou de membres des professions libérales en mal de sécurité, d'appels d'offres, de voix aux élections, de recommandations, de passe-droits et de conseils.

Juge d'instruction au tribunal de Milan, Giuseppe Gennari écrit que « l'entreprise mafieuse a atteint un niveau inquiétant d'acceptation sociale, et [ce consensus] ne fait que renforcer sa puissance économique, son prestige, l'omerta et, par conséquent, son pouvoir[I] ».

De plus en plus d'entrepreneurs acceptent les compromis avec les clans et en tirent des avantages : ils se financent grâce à l'argent sale, sont protégés, partagent et réinvestissent les revenus de la drogue et des extorsions, confient aux boss le recouvrement de leurs créances et commanditent même des attentats contre leurs concurrents. Une escalade criminelle que la crise ne fait d'ailleurs qu'accentuer.

Les rapports de la 'ndrangheta avec le monde politique et institutionnel sont tout aussi inquiétants et transverses, surtout dans les régions les plus riches, où une « troisième génération criminelle parfaitement occultée et intégrée[II] » ne cesse de prospérer. On retrouve sur les cartes de visite les mêmes patronymes que ceux gravés sur les plaques mortuaires des cimetières. « On parle du niveau de pénétration sociale de la 'ndrangheta, mais en fait, on est déjà passé de l'infiltration à la colonisation », prévient encore le juge Gennari.

Si dans les régions du Nord et du Centre la situation est alarmante, elle est encore bien plus accablante en Calabre, comme le souligne le consul américain à Naples, John Patrick Truhn. « Il est difficile de visiter cette région sans en revenir pessimiste, écrivait-il en 2008 dans un câble adressé à

Washington. Si elle ne faisait pas partie de l'Italie, la Calabre serait en faillite. Avec la 'ndrangheta aussi enracinée et l'État aussi manifestement absent, on a du mal à imaginer une région d'Europe occidentale plus engluée dans ses problèmes insolubles[III]. »

Changer les choses est ardu, certes, mais c'est encore possible. L'avenir dépend du civisme de la société qui, nécessairement, devra prendre conscience de la situation. L'indifférence et le silence permettent d'éviter l'alarmisme, certes, mais ils favorisent l'installation et la généralisation d'une forme de diversion, et c'est précisément ce dont a besoin l'organisation criminelle pour accroître son emprise sur le territoire.

Ce livre raconte la 'ndrangheta au travers des mots, des pensées, de la logique et des réflexions de ceux qui y ont adhéré, qui l'ont défendue, protégée, ou bien trahie. Il s'appuie sur les écoutes téléphoniques, les procès-verbaux d'audiences, les débats judiciaires et les fameux *pizzini* (les notes par lesquelles les détenus communiquent et que l'on appelle aussi *farfalle* en italien, les « papillons »).

Les 'ndranghetistes parlent de tout, ignorant qu'ils sont sur écoutes, toutefois, ils restent maîtres de ce qu'ils disent – et ne disent pas – grâce à un langage ésotérique et allusif, parfois aussi indéchiffrable que l'envers d'un canevas. Ils parlent de famille, de règles, du pouvoir, de la vie et de la mort, mais aussi de leurs rapports avec la politique, avec l'État et l'économie d'un pays – l'Italie – qui semble ne plus pouvoir se passer de leurs stocks de votes et de leur argent.

Chaque phrase est pondérée et affiche toujours le pouvoir du locuteur. Les commandements ne laissent aucune marge d'interprétation, qu'elle soit plus sévère ou, au contraire, plus permissive. Ils sont tout simplement indiscutables, même s'il leur arrive parfois d'être transgressés. Ce qui surprend le plus chez les boss et les *picciotti*[1], c'est leur capacité à voir très loin. « Nous sommes là-bas, nous vivons là-bas », dit un émissaire du clan Piromalli dans le salon privé d'une société d'import-export milanaise. « Là-bas », c'est la Calabre. « Nous avons le passé, le présent et l'avenir. » Dans toutes leurs conversations, les 'ndranghetistes discutent de la façon de diversifier leurs investissements sans modifier pour autant les règles ni les objectifs de l'Organisation, dont la finalité demeure toujours la même : le pouvoir.

Voici donc un univers que la lecture de cet ouvrage devrait aider à mieux connaître et combattre.

1 Les hommes de main tout en bas de l'échelle mafieuse, les soldats.

Réflexions

Violents avec les violents et protecteurs avec les faibles : c'est ainsi qu'ils veulent se présenter. Ils croient avoir le sens de l'honneur, de la justice, de l'audace virile : « J'ai toujours respecté les lois justes », disait Mommo Piromalli, le puissant boss de Gioia Tauro, convaincu d'être un homme de paix. Les lois auxquelles il se référait n'étaient pas celles de l'État, mais celles de la 'ndrangheta, organisation criminelle profondément enracinée dans la société, et dont la cohésion repose sur le mythe de l'homme taillé dans le roc, austère, inflexible, rigoureux.

Pendant trop longtemps, les médias ont exalté le charme ténébreux et transgressif des boss et des *picciotti*, leur conception discutable de l'honneur, leur morale opposée à l'infamie des traîtres et des collaborateurs de justice. Mais le mythe de la 'ndrangheta, comme celui des autres mafias, est un mythe qui ne repose sur rien, et qui continue cependant d'exister. Journaliste, Francesca Viscone se bat depuis des années pour dénoncer un certain folklore musical, qui chante les louanges des boss et qui nourrit une sorte de mythologie de la pègre traditionnelle :

« Si les mafias n'avaient pas la capacité de s'adapter aux évolutions de la société, elles disparaîtraient très rapidement. Le fait qu'elles résistent au temps et qu'elles réussissent à préserver leurs mythes et leurs valeurs s'explique par la capacité d'utiliser tous les outils que la modernité met à leur disposition, à commencer par les outils technologiques. En réalité, d'un point de vue culturel, elles n'ont pas changé, elles sont les mêmes qu'il y a un siècle, avec une mentalité pareille à celle des vieux boss, elles veulent toujours exercer le pouvoir, contrôler le territoire et, surtout, recruter de nouveaux membres. Elles ont besoin de soutiens, elles doivent élargir les rangs non seulement de ceux qui les aident matériellement, mais aussi de

ceux qui les soutiennent par leur silence. Ainsi s'explique le recours aux technologies : un outil comme Internet, comme YouTube, leur permet d'être suivies partout dans le monde. Pour les mafieux, c'est une chose tout à fait fascinante : leur obsession est d'étendre partout leur pouvoir sur la société, d'un point de vue économique, bien sûr, mais aussi en recueillant le soutien de la population et en utilisant la peur[I].

Perception et réalité. Tout et son contraire. Ce qu'ils sont et ce qu'ils croient être. Dans leur monde, fait de règles et de punitions, le silence est le précepte le plus ignoré, contrairement à ce que l'on pourrait croire. Les hommes de la 'ndrangheta parlent. Ils parlent trop. Souvent, c'est ce langage fortement ancré dans la tradition, fait de mots intraduisibles[1] – *copiata*, *santa*, *Vangelo*, *fiore*, *crimine* – qui les trahit. Le 11 août 2011, par exemple, Francesco Pesce annonce sa décision de placer son frère Giuseppe[2] à la tête de la *cosca* du même nom, celle qui contrôle le territoire de Rosarno. Il écrit sur un *pizzino*, plus tard intercepté par la police : « *Fiore* pour mon frère. » Puis il se rend compte de son impardonnable légèreté : il vient d'écrire noir sur blanc une phrase qui confirme son appartenance à la 'ndrangheta. Il essaie de faire détruire le *pizzino* : « Donnez-moi ce bout de papier, de toute façon, je suis foutu, dit-il à l'agent de police pénitentiaire. Je vous jure que je le déchire devant vous. » Quelques mois plus tôt, le même Francesco Pesce avait écrit sur un autre bout de papier : « Moi, quand j'écris quelque chose, c'est que c'est sûr. »

Ils parlent, ils parlent trop. Parfois même, ils exagèrent : « Sache que moi, ton neveu, j'ai toujours appartenu à la 'ndrangheta, j'ai toujours été *sgarrista* et j'ai toujours vécu comme un *sgarrista*[II] », dit Vincenzo Pesce, un autre membre du clan de Rosarno, lors d'une conversation en prison avec son oncle Vincenzo, condamné pour association mafieuse.

Au début du xx^{e} siècle, c'est un *pizzino* qui révéla aux enquêteurs l'existence d'un conflit entre les clans de la province de Reggio Calabria : le différend portait sur l'affiliation des membres installés aux États-Unis et au Canada. Pour les uns, seules les familles de Calabre avaient le droit de procéder à de nouvelles affiliations ; pour les autres, les familles établies en Amérique avaient aussi le droit de recruter des affiliés. L'histoire ne dit pas qui l'emporta, entre ceux de Palmi, qui défendaient la tradition, et ceux de Reggio Calabria, disposés à accueillir la nouveauté. Mais sans ce *pizzino*, personne n'aurait soupçonné la présence de la 'ndrangheta en Amérique,

considérée comme la terre promise de la mafia sicilienne.

Les hommes de la ’ndrangheta parlent beaucoup, et souvent, ils se contredisent. Lors du procès Garden, Nicola Notargiacomo déclara : « 99,9 % des membres présumés [des clans de Cosenza] ont exploité des femmes, ont vécu de la prostitution et ont fait des saloperies en se cachant dans les buissons, violentant des femmes et faisant bien d’autres choses plus horribles[III]. » Tout le contraire de l’image qu’ils donnent, ou qu’ils voudraient donner. « Et vous appelez ça des hommes ? », s’écria Michele Facchineri aux funérailles de ses deux fils, Michele et Domenico, neuf et douze ans, assassinés au bord d’un torrent à Cittanova, en 1975. Avec la crosse de leur fusil, les assassins s’étaient acharnés sur leurs jeunes victimes, horriblement défigurées. Peu de temps auparavant, le même commando avait assassiné Giuseppe Facchineri, en blessant sa femme, Carmela Guerrisi, enceinte de sept mois, et son fils Vincenzo, âgé d’à peine six ans. Un des nombreux épisodes sanglants de la *faida*, la guerre des clans, de Cittanova, qui opposa les Facchineri, d’une part, aux Raso-Albanese-Gullace, d’autre part, et qui avait commencé par un vol de bétail, bien des années plus tôt. Et Michele Facchineri d’ajouter : « Ce sont des lâches, des gens ignobles et malhonnêtes. Des bêtes. S’ils avaient eu un peu de courage, c’est à moi qu’ils auraient dû s’en prendre, pas à ces petits innocents. »

En 1973, lors d’une autre guerre sourde pour le contrôle du territoire, Francesca Bardo, quarante ans, fut assassinée à Seminara, un an exactement après l’assassinat de son mari, Rocco Pellegrino. Il s’agissait d’une autre *faida* tristement célèbre, celle qui opposa deux clans assoiffés de sang : les Frisina-Pellegrino, d’un côté, et les Gioffrè, de l’autre.

Le repenti Antonio Zagari raconte : « Je me souviens de membres de ma famille qui élevaient un enfant de trois ans, fils d’un de leurs proches, victime d’un assassinat mafieux, en lui répétant : “Dépêche-toi de grandir, parce que tu dois tuer celui qui a tué ton papa.” L’enfant opinait de la tête, puis disposait mécaniquement ses petits doigts en forme de pistolet[IV]. » « Enlève-moi la haine que j’ai dans le cœur », dit au contraire une vieille berceuse. Tuer pour ne pas être tué, par les enfants des ennemis qui, devenus adultes, pourraient vouloir venger leurs pères.

Dans une émission diffusée en octobre 1976 sur la première chaîne de la télévision italienne, le journaliste Giuseppe « Joe » Marrazzo interrogea Rocco Romano, quatorze ans, seul survivant d’une famille impliquée dans

la *faida* de Ciminà, en Locride. Il avait perdu deux frères, son père et son grand-père. Les yeux noirs et tristes, il déclara devant la caméra : « Ce sont des lâches, des gens ignobles. Ma famille n'avait pas d'ennemis, elle n'a fait de mal à personne. »

Dans leur jugement historique contre la « mafia des trois provinces », les juges de la cour d'assises de Palmi écrivirent : « [Il s'agit] d'une société de barbares, qui tue pour ne pas perdre la face ou pour rendre un service, qui ne manifeste aucun signe d'humanité, même devant le corps sans vie d'enfants innocents, qui apparaît de plus en plus comme un des principaux responsables de la débâcle économique et sociale de la Calabre, au même titre que des pans importants des institutions, qui en ont tiré parti ou, du moins, l'ont tolérée[V]. »

Rien à voir avec l'honneur. Une rhétorique de l'honneur, tout au plus.

Ils prétendent détester la police, par exemple, mais ils lui proposent leurs services, ils l'informent, ils lui servent d'indicateurs. Giacomo Lauro, ancien trafiquant de drogue lié à la 'ndrangheta, commente : « De même qu'il n'y a pas de Mafia sans affairisme, sans policiers corrompus et sans maçonnerie déviée, il n'y a pas de police sans indicateurs, sans collaborateurs[VI]. » Les extrêmes finissent toujours par se retrouver.

L'histoire de la 'ndrangheta, comme celle de la mafia sicilienne, est jalonnée de dénonciations, d'arrangements, de subterfuges. Et tout cela au nom d'un « ordre social » à préserver. En octobre 1969, c'est « un signalement confidentiel, parvenu à la brigade mobile de la police de Reggio Calabria[VII] » qui permit de lancer à Montalto une des opérations les plus importantes contre la 'ndrangheta. Neuf années plus tôt, c'est aussi un vent favorable qui avait permis de déjouer les intentions de Mico Tripodo, qui voulait déplacer à Calanna, dans sa zone d'influence, le traditionnel sommet de Polsi[3].

Les juges de Milan écrivent : « La collaboration avec les forces de l'ordre peut aussi avoir ses avantages, pour autant qu'elle soit menée selon certaines règles et par des personnes expérimentées. Du reste, la complicité de l'enquêteur et de l'indicateur est vieille comme le monde, et l'indicateur lui-même peut en tirer parti. » Malheur, cependant, à celui qui le reconnaîtrait : des hommes qui se prétendent taillés dans le roc ne pourront jamais se le permettre. Ni aujourd'hui, ni demain.

Giuseppe Pelle, boss d'un des clans les plus puissants, est aussi quelqu'un qui parle beaucoup. Avant son arrestation, il aura tout fait pour échapper à la prison, s'inventant même une forme de dépression. Il confie à Giovanni Ficara, membre du clan éponyme : « Quand tout va bien, nous sommes tous de braves gens : nous nous asseyons, nous mangeons, nous buvons, nous passons un bon moment. Mais quand les choses tournent mal ! Et quand vous entrez là-dedans… Moi, si je n'avais pas… je ne serais pas ici. Mais voyez-vous, l'épreuve de vérité, c'est quand on est en prison[VIII] ! » Comme pour dire qu'un homme doit être capable d'affronter les situations difficiles en assumant la responsabilité de ses choix.

Umberto Bellocco, boss de la famille éponyme, dit aussi une chose, puis fait le contraire. En octobre 1996, Giuseppe Gregorio déclare : « La famille de ma femme s'opposa à nos fiançailles, et mon beau-père, en particulier, fut fortement influencé par ses frères [dont Umberto Bellocco], au point d'oser me demander de ne plus fréquenter son domicile aussi longtemps que ma mère n'avait pas régularisé sa situation avec l'homme avec laquelle elle vivait. » Pour épouser la femme qu'il aimait, Giuseppe Gregorio dut respecter cette volonté, même si l'oncle de sa future épouse, Umberto Bellocco, concubinait lui-même avec son actuelle compagne, Elvira Messina. En février 2002, les substituts du procureur Vincenzo D'Onofrio et Luigi Maffia écrivirent : « Les manifestations les plus nettes du pouvoir qui conduit les chefs à exercer un droit de veto sur leurs affiliés jusque dans leurs relations affectives, pour arriver au pouvoir absolu de vie et de mort sur ces personnes, représentent souvent une fausse interprétation de l'honneur, comme en témoigne l'immense déshonneur qui caractérise tous les comportements de leur existence[IX]. »

Il est sans doute difficile de comprendre comment les membres de la 'ndrangheta peuvent se considérer comme des hommes d'honneur, surtout quand ils vivent en parasites sur le dos de ceux qui travaillent, ou quand ils jurent n'avoir jamais touché un gramme de drogue, tout en s'étant enrichis du trafic de l'héroïne et de la cocaïne. Depuis toujours, ils ont l'habitude de pratiquer cette double morale : « Faites ce que je vous dis, mais ne faites pas ce que je fais. » Sur les règles, par exemple, le jugement de certains collaborateurs de justice est impitoyable, comme le reconnaît Saverio Morabito[4] : « La 'ndrangheta est pleine de règles ridicules que personne ne respecte en réalité, et qui servent seulement à garantir la confiance et à

permettre aux crétins de se donner un genre. Il y en a qui y croient vraiment, mais moi, j'ai toujours refusé d'adhérer à ces inepties. La forme sert donc à renforcer et à intimider, par des serments et par la menace de terribles sanctions, les individus les plus faibles. »

Souvent, l'esprit de fraternité lui-même n'est qu'apparence. En réalité, on obéit parce qu'il y a un chef qui peut décider de la vie et de la mort de ses affiliés. Quand il n'y a pas de liens du sang pour resserrer les alliances, il est beaucoup plus facile de désobéir, de tuer, de trahir. Les collaborateurs de justice sont encore peu nombreux, mais ils existent, et ils choisissent toujours de collaborer pour les mêmes raisons : la peur de moisir en prison et de ne plus voir leurs proches.

Des mythes, des valeurs qui n'existent pas et quantité de lieux communs. Comme la prétendue richesse des membres de la 'ndrangheta. Dans la mafia calabraise, rares sont ceux qui s'enrichissent : les boss et leurs proches parents, soit environ 10 % des affiliés. Les autres se partagent les miettes, comme le rappelait déjà Gaetano Mosca, grand juriste et politologue sicilien :

« Sous la direction [des boss] opèrent un certain nombre de jeunes gens, qui ne sont jamais plus qu'une douzaine. Certains d'entre eux, au caractère intrépide, vif et ambitieux, s'engagent sur la voie de la délinquance avec l'espoir de faire carrière, poussés par leur admiration, non dénuée de jalousie, pour leurs aînés, qu'ils voient entourés de prestige et parvenus à un statut social qu'ils n'auraient probablement pas obtenu par les moyens honnêtes. D'autres, au contraire, sont des pauvres d'esprit, des idiots ou presque, qui n'ont aucun avenir dans la délinquance, mais qui deviennent, sous l'effet de la nécessité, de leur éducation mafieuse et de la peur, les instruments aveugles de leurs chefs[X]. »

Aujourd'hui comme hier, il est vain de vouloir identifier dans les métamorphoses continuelles des clans les traits d'une nouvelle Mafia. Rappelons l'analyse qu'en faisait, avec clairvoyance, Giovanni Falcone[5] :

« Il faut détruire le mythe de la prétendue nouvelle mafia, ou plutôt se convaincre qu'il y a toujours une nouvelle Mafia prête à remplacer la vieille Mafia. À la fin des années 1950, on parlait déjà de "mafieux sans principes", qui avaient transformé la vieille Mafia – la respectable Mafia paysanne – en une organisation criminelle. […] Chaque fois que Cosa nostra se reconvertit dans des activités plus rentables et que s'élève le niveau de danger social qu'elle représente, on parle de nouvelle mafia. Un jugement de la cour de

cassation de 1977 affirme avec une incroyable assurance que la vieille Mafia n'était pas une association criminelle, alors que la nouvelle Mafia en est une : voilà une autre contribution des institutions à la non-compréhension du phénomène et à la désinformation. […] Mais la vieille et noble Mafia n'est qu'une légende[XI]. »

La même chose se passe en Calabre, où l'on entend des juges opposer la 'ndrangheta agropastorale à celle des trafics de drogue et du *swing trading*[6], les vieux patriarches aux nouveaux truands. Il s'agit à nouveau de lieux communs qui ne font que nourrir des mythes et qui n'aident pas à comprendre les dangers ni la complexité du phénomène. Dans un jugement de la cour d'appel de Reggio Calabria de 1980, la 'ndrangheta est encore considérée comme « un aspect répugnant et négatif de la mentalité et du comportement de certaines couches sociales parmi les plus arriérées intellectuellement[XII] ». De vieux clichés qui ont la vie dure.

L'histoire de la 'ndrangheta est et reste surtout une histoire de relations. Il y a des 'ndranghetistes qui font du trafic de drogue et d'autres qui fréquentent les salons de la bourgeoisie mafieuse, côtoyant des politiciens sans scrupule, des secteurs déviés de l'appareil d'État, des francs-maçons corrompus et des professionnels prêts à tout. C'est une réalité que beaucoup feignent d'ignorer ou considèrent comme le triste privilège de l'Italie du Sud, un problème qui ne concerne que les terres arides et desséchées du Mezzogiorno. Voilà un des nombreux préjugés culturels qui, jusqu'à présent, ont empêché le reste du pays de prendre conscience de la gravité d'une situation qu'il n'est plus possible d'ignorer.

Ceux qui pensaient posséder les anticorps sociaux pour résister aux infiltrations mafieuses ont été obligés de revoir leur copie. En profitant de nombreuses complicités, difficiles à soupçonner, la 'ndrangheta s'est aujourd'hui introduite dans les réseaux financiers et politiques d'une grande partie de l'Italie. La criminologue Letizia Paoli écrit : « Même si l'enrichissement économique a pris de plus en plus d'importance au cours des trente dernières années, il n'a jamais été l'objectif principal des hommes d'honneur[XIII]. »

Pour ceux qui veulent vraiment combattre les mafias, il est donc temps de dire, mais surtout de faire. Dans la lutte contre la 'ndrangheta, ne rien dire et ne rien faire nous empêchent de connaître et de comprendre en profondeur cette organisation criminelle qui, comme le disait Antonio Zagari, un des

premiers à prendre ses distances en Lombardie, « s'enrichit et prospère surtout grâce à la peur qu'elle sait inculquer[XIV] ».

Il est temps de démonter une à une, brique après brique, les fausses valeurs de la 'ndrangheta, mais aussi les mythes qui la racontent, la culture qui la diffuse, l'idéologie qui la justifie.

Cesare Terranova, le juge assassiné en 1979 par la Mafia, disait :

« Le mafieux est tout le contraire, il frappe par derrière, par traîtrise, quand il est certain que sa victime est à sa merci. Pour échapper à une situation périlleuse, il est prêt à tout compromis, à tout renoncement, aux pires bassesses. La certitude que personne n'osera l'accuser et qu'il sera protégé par des pouvoirs occultes et influents, lui prête morgue et arrogance, l'incite à adopter des attitudes déplaisantes de provocation et de suffisance, du moins jusqu'au moment où il est rattrapé par la juste et sévère application de la loi[XV]. »

Dans la conquête de l'argent et du pouvoir, la pratique de la violence reste la règle. Les mafieux dissimulent leur credo criminel et la férocité de leurs comportements derrière des expressions et des gestes en apparence normaux, et même insignifiants dans leur syntaxe désarticulée. Souvent, le danger qu'ils représentent nous échappe. Chaque mot, chaque geste, font partie d'un vocabulaire criminel, le « dire et ne pas dire » de ceux qui ont choisi de vivre selon un système de règles qui leur est propre et qui n'est pas celui de l'État.

1 Ils sont expliqués dans le lexique qui figure à la fin de cet ouvrage.

2 Le 16 mai 2013, au moment où nous mettons sous presse, Giuseppe Pesce s'est rendu à la police après trois ans de cavale, en déclarant : « Je suis fatigué d'être toujours en fuite ».

3 Le sanctuaire de la Vierge de Polsi est situé sur le territoire de la commune de San Luca, au cœur de l'Aspromonte.

4 Installé à Milan, Saverio Morabito fut, dans les années 1980, un des boss calabrais les plus redoutés. Arrêté en 1990, il décida de collaborer avec la justice.

5 Giovanni Falcone, 1939-1992, juge sicilien, engagé dans la lutte contre la mafia; assassiné près de Palerme par la mafia, avec son épouse et les membres de son escorte.

6 Technique de spéculation boursière qui consiste, sur une période relativement courte (le plus souvent de quelques jours) à tirer le meilleur parti des oscillations du marché.

PREMIER COMMANDEMENT

La ’ndrangheta est une, et une seule[1]

C’est le premier commandement. Il n’y a pas d’autre ’ndrangheta que celle qui a vu le jour et a grandi au cœur des rudes montagnes de l’Aspromonte. « La force est là-bas, la mère est là-bas[I] », dit Antonino Belnome, ancien boss de la ’ndrangheta à Giussano, un fief lombard de la Ligue du Nord, entre Monza et Lecco. Pour lui, « là-bas », c’est la Calabre. Malgré toutes les ramifications en Italie et dans le monde entier, la tête de la ’ndrangheta demeure au bord des torrents qui traversent San Luca et Platì, parmi les oliveraies de la plaine de Gioia Tauro et entre les murs des beaux immeubles de la ville de Reggio Calabria, tournés vers la Sicile. C’est là que vivent les boss les plus puissants, les familles les plus redoutées, les clans les plus violents. Ce sont les gardiens du temple, les seuls capables de faire vivre le modèle d’origine, même très loin des montagnes calabraises comme, par exemple, sur les docks de Toronto, au Canada, dans les forêts de Hillsville, aux États-Unis, ou sur le marché aux fruits et légumes de Melbourne, en Australie. De plus en plus internationale, la ’ndrangheta n’en demeure pas moins viscéralement liée à la Calabre. La seule fois où les patrons de l’organisation criminelle ont risqué de tout faire sauter remonte à la fin des années 1960, juste avant ce que l’on a appelé le « Pacchetto Colombo[2] », qui comportait quelque 2 000 milliards de lires d’investissements dans la chimie et la sidérurgie calabraises.

À l’époque, le boss Domenico « Mico » Tripodo, connu aussi comme le « Padrino » (le « Parrain »), bien avant la sortie du célèbre roman de Mario Puzo, jouissait d’un grand prestige à Reggio Calabria. Témoin de mariage de

Totò Riina, ami et associé de Luciano Liggio, il est également très proche d'Antonio – « 'Ntoni » – Macrì, le boss de Siderno, un homme laconique, véritable totem de la 'ndrangheta des années 1950, respecté en Sicile et outre-Atlantique. Tripodo a des intérêts en Calabre, en Campanie, dans le Piémont et les Abruzzes. Dans une lettre envoyée en 1964 au préfet de Reggio Calabria, il écrit : « Je sais parfaitement que je suis recherché, mais je ne peux pas me rendre, car je dirige une entreprise d'un demi-milliard de lires qui, sans moi, s'effondrerait. » Néanmoins, il ne fait pas l'unanimité à Reggio Calabria. D'aucuns le détestent et voudraient bien prendre sa place. Notamment des jeunes gens obéissant aux frères De Stefano, eux-mêmes originaires d'Archi. Tous ambitieux et connaissant parfaitement les liens étroits entre leur monde et le pouvoir politique et économique, ils supportent mal la vieille garde, peu encline à accepter la modernité et jalouse de ses prérogatives. Les De Stefano piaffent et voudraient modifier les règles pour établir des contacts avec la franc-maçonnerie, renverser les rapports de subordination vis-à-vis de la politique et décider de l'utilisation des subventions du « paquet Colombo » affectées au développement de la Calabre. De gros nuages s'amoncellent donc sur la 'ndrangheta, et le conflit avec les « anciens » devient inévitable.

En 1969, Giuseppe Zappia, le boss de San Martino di Taurianova tente une médiation. Il convoque les représentants de toutes les familles à Montalto, non loin de la base de l'Otan. Mais quelqu'un a cafardé, et la police se lance avec les carabiniers sur la route tortueuse qui grimpe jusqu'au sommet de l'Aspromonte. Dans une ultime tentative de conjurer les redoutables fractures, Zappia a tout juste le temps de rappeler que la 'ndrangheta de Mommo Piromalli, de 'Ntoni Macrì ou de Peppe Nirta n'existe plus que les hommes du commissaire Alberto Sabatino font irruption et le font écrouer avec soixante et onze autres mafieux.

Au procès qui se conclut le 2 octobre 1970 par une série d'acquittements et quelques condamnations, les juges de Locri admettent pour la première fois l'existence d'un « phénomène […] défini dans son ensemble comme "honorable société" et dont le nom souligne le caractère unitaire[II] ». Une intuition qui disparaîtra dans les jugements suivants. Pour démontrer que « la 'ndrangheta est une, et une seule », il faudra ouvrir une enquête difficile en 2007 et entreprendre de longues écoutes environnementales et téléphoniques

qui, en août 2010, aboutiront à l'arrestation d'environ trois cents personnes en Calabre et en Lombardie. Le délibéré en première instance est livré en 2012. Le juge des audiences préliminaires du tribunal de Reggio Calabria, Giuseppe Minutoli, diminue de moitié les peines requises par le ministère public, mais la 'ndrangheta est enfin reconnue comme phénomène criminel unitaire[III]. À l'issue du « procès abrégé », les motivations du jugement indiquent que « la 'ndrangheta ne peut être considérée comme une entité atomisée, un ensemble de clans locaux non coordonnés et dont les directions se réunissent occasionnellement (parfois « périodiquement »), mais bien comme un « archipel » pourvu d'une organisation structurée et d'organes de direction assez stables et dotés de règlements spécifiques. Contrairement à ce qui est ressorti de tous les procès de la mafia sicilienne, la 'ndrangheta est « une » et laisse une pleine autonomie criminelle à ses diverses structures territoriales[IV] ».

On découvre ainsi que la 'ndrangheta est chapeautée par un organe de coordination et de garantie en mesure d'arbitrer définitivement des litiges insolubles au sein de cette mafia qui, depuis toujours, est le reflet de cette région encore sauvage et morcelée qu'est la Calabre, où de nombreuses zones reculées sont enclavées et où les liaisons entre territoires – pourtant proches – demeurent difficiles. Cet organe, que les ndranghetistes appellent *crimine* (« crime »), ou encore *provincia* (« province »), existe depuis au moins quatre-vingts ans et remplit différentes fonctions. Dans les années 1930, on parlait du *tribunale d'umiltà* (« tribunal d'humilité »), ou *gran criminale* (« grand criminel ») : une sorte de grand jury chargé essentiellement de décréter des mesures disciplinaires, comme l'a révélé Antonio Musolino, frère du célèbre bandit, au cours du procès contre les clans de Podargoni et Santo Stefano in Aspromonte[V].

Mais ce n'est qu'au début des années 1990, après une autre guerre sanglante entre clans, que le vieux « tribunal d'humilité » est doté de pouvoirs plus importants et structuré en instances représentatives et fédératives afin de mieux assurer le respect des règles – sorte de Constitution criminelle – et d'éviter conflits et tueries. « S'ils veulent parler, faisons appel à la *provincia* comme responsable et parlons. Et on verra bien qui a raison et qui a tort », dit Rocco Morabito au boss Giuseppe Pelle[VI].

Le *capocrimine* qui préside cet organe est élu tous les ans, sur les indications des trois *mandamenti* (« circonscriptions ») qui font, pour la

province de Reggio Calabria, la synthèse entre les trois territoires de la région : celui du chef-lieu (la Matrice), de la Ionica (la Montagne) et de la Tirrenica (la Plaine).

Cependant, son rôle n'est pas comparable à celui du capo dei capi (« chef des chefs ») de Cosa nostra. Le « chef suprême » de la 'ndrangheta règne sans gouverner, comme l'explique Domenico Oppedisano, un agriculteur du village de Rosarno qui s'entretient avec des affiliés à l'issue de sa propre élection au poste de *capocrimine* en août 2009.

Oppedisano a de grosses mains, il porte une chemise à carreaux et un pantalon marron. Avec ses cheveux blancs et son visage buriné, il a l'air bien modeste : « Tout ce que l'on fait, on le fait avec l'accord de tous ; quand on avance une proposition, on écoute les autres pour voir ce qu'ils en pensent. Tout passe à la majorité. » Puis, comme pour souligner l'importance des successions aux postes de responsabilité, il murmure : « Le *crimine* n'est à personne, mais à tout le monde… Il n'y a pas de patron. Il y a un doyen qui est respecté et occupe la fonction, puis c'est au tour des autres… et ainsi de suite, tout le monde y passe… ça tourne… ça tourne[VII]. » Son prédécesseur, Antonio Pelle, un vieux renard mort dans un hôpital calabrais après des années de cavale, est aussi de cet avis : « Tu vois, pour moi, c'est un fruit très sucré, dit-il à son fils, après avoir occupé la position suprême. Mais ce n'est pas le cas pour tout le monde. Certains le trouvent amer. Nous, ce qui nous intéresse, c'est [ce que pense] la majorité[VIII]. »

La 'ndrangheta est moins pyramidale que Cosa nostra, plus démocratique. Aucun chef n'a de pouvoir sur tous les autres, et « chacun est responsable de sa *locale*[IX] », explique Pasquale Zappia, le boss originaire de Platì choisi en 2008 pour coordonner tous les clans lombards. Enregistrés par des micros espions au cercle Arci, une association culturelle et sociale de Paderno Dugnano, dans la province de Milan, ses propos lourds de présages résonnent dans les bureaux des carabiniers de Monza. Ses mots – ses silences aussi – recèlent un message.

C'est Pino Neri, un avocat résidant depuis longtemps en Lombardie, qui propose la candidature de Zappia. Debout, comme pour plaider, il rappelle les liens indissolubles avec la Calabre, et surtout l'importance de « faire passer le message », c'est-à-dire d'informer les boss restés dans le Sud, notamment quand on intègre de « nouvelles plantes », une sève fraîche.

En juillet 2009, dans un restaurant de Milan, on entend Vincenzo Mandalari,

chef présumé de la locale de Bollate[3], dire « nous avons l'accord de là-bas » à l'occasion de l'affiliation d'un candidat *picciotto* originaire de Rosarno. Il ne peut pas ne pas tenir compte de ce détail. Mandalari reconnaît lui-même : « Je dois nécessairement être comme cul et chemise avec Rosarno, parce que ici à Bollate, j'ai… combien… vingt hommes ? Sur les vingt, dix-neuf viennent de là-bas, et donc je dois absolument rester en contact avec Rosarno, et c'est très bien comme ça, parce que quand je fais une chose, je dois la faire avec leur accord là-bas, ils sont tous de la même région… Je ne peux rien faire contre leur volonté[X]. » Ce paradoxe résume toute la force et la structure de la 'ndrangheta. Cela peut sembler un contresens, mais c'est ainsi : on peut gérer des affaires de tous types, en toute autonomie et partout dans le monde, mais les charges les plus convoitées doivent rester en Calabre, patrimoine exclusif des trois *mandamenti*, eux-mêmes véritables gardiens du temple et du label 'ndrangheta.

Osso, Mastrosso et Carcagnosso

La 'ndrangheta a des normes, des valeurs, des croyances et des symboles, bref toute une panoplie archaïque pour réaliser ce que l'historien britannique Eric Hobsbawm appellerait une « tradition inventée[XI] ».

« L'honorable société est née grâce à trois chevaliers : un Espagnol, un Palermitain et un Napolitain. C'était trois *camorristes*. Au jeu, pour chaque mise du deuxième et du troisième, le premier exigeait un pourcentage. Petit à petit, il avait fini par accumuler tout l'argent, et quand les deux autres n'ont plus rien eu à miser, il leur donna 10 lires chacun et leur dit : voilà 10 lires et si j'ai toute la somme entre les mains, cela signifie que… je suis le plus fort[XII]. »

On est le 24 février 1897 ; malingre, flottant dans sa veste marron, Pasquale Trimboli illustre pour les juges du tribunal de Palmi le mythe fondateur de la *picciotteria*, sorte de 'ndrangheta première manière[XIII], et il n'a pas peur de regarder droit dans les yeux les *picciotti* qui l'ont menacé et sont maintenant dans la cage des accusés, devant une salle d'audience bondée de curieux. Il décrit les trois chevaliers comme un arbre : le chef est le tronc, les affiliés les branches et les feuilles, et les « jeunes d'honneur » – aspirants *picciotti* – en sont les fleurs. Trimboli « provoque l'hilarité générale quand il révèle certaines expressions employées par les *picciotti* », note un journaliste dans un hebdomadaire calabrais[XIV]. Mais imperturbable, il ajoute : « Je les ai tous

connus », et donne le nom de chacun d'entre eux. Les souvenirs fusent. « Ils allaient faire la fête dans les auberges, buvaient et mangeaient sans payer. Un d'eux a même essayé de me balafrer avec un rasoir. » Il raconte aussi qu'ils les a vus plus d'une fois se retrouver dans un bois, près de Seminara, là où en 1896 le maréchal des carabiniers Michele Rocchetti a trouvé des feuillets couverts de drôles de formules récitées pendant les cérémonies d'affiliation[XV].

Ce sont des années difficiles à Palmi : il n'y a plus ni pain ni travail, la ville est aux abois et grouille de mendiants. Une grande partie des habitants vivent dans des baraques branlantes construites après le tremblement de terre du 16 novembre 1894 et, de plus, le phylloxéra s'est abattu sur les vignes, anéantissant tout ce qui, avec les oliveraies touffues, constituait une des principales ressources de la plaine de Gioia Tauro. Ceux qui le peuvent vont tenter leur chance ailleurs, tandis que ceux qui restent se résignent, souvent à la merci de quelques malfrats arrogants qui arborent leurs pectoraux et leurs bras tatoués, affichant leur position par un foulard coloré savamment noué autour du cou. C'est à cette époque, à Palmi, qu'un certain Santo Scidone, surnommé « Santazzo », fait ses débuts ; grâce aux nouvelles de Leonida Repaci, *Calabria grande e amara* [Calabre, grande et amère], il entrera dans la légende de la *picciotteria*. « Au XIVe siècle, Santazzo aurait été à la tête de la "Grande Compagnie", ennemi de Dieu et de miséricorde comme le tristement célèbre duc Guarnieri[XVI] », écrit Repaci. Vêtu de velours vert olive, cartouchière autour de la ceinture et fusil à l'épaule, un couteau à la main, « Santazzo » ne connaît pas de rival. Il a un peu plus de quatorze ans quand il jure fidélité à la 'ndrangheta, au nom des trois chevaliers évoqués par Pasquale Trimboli dans sa déposition. Il promet de les imiter, convaincu que c'était des hommes exceptionnels, mais il ne sait pas que dans la langue picaresque propre à la littérature espagnole des XVIe et XVIIe siècles, Osso, Mastrosso et Carcagnosso – les trois mythiques chevaliers – n'étaient en fait que trois pauvres hères décharnés. Osso, le premier, le meilleur, ou le chef, était surnommé le « mastro », le « maître ». Le second, Mastrosso, « mastro dell'osso » (le « maître de l'os »), c'est-à-dire « os sur os », tenait son nom de la façon dont on appelait le squelette entre le cou et le bas du corps. Le troisième, Carcagnosso, faisait allusion au talon[4], la partie du pied qui permet de marcher, et donc de bouger toute l'ossature.

Comment de telles créatures ont-elles pu devenir des hommes d'honneur

dans l'imaginaire collectif des 'ndranghetistes ? Personne ne le sait. En revanche, on sait qu'au fil du temps, comme toutes les légendes, celle-ci s'est étoffée de détails, de nuances et de connotations. C'est ainsi que les trois imposteurs se sont transformés en véritables chevaliers qui, après avoir vengé le tort subi et avoir lavé dans le sang l'honneur d'une sœur, durent quitter leur pays, l'Espagne. À bord d'un navire à trois mâts et cinq voiles, ils abordèrent l'île de Favignana, au large de Trapani, en Sicile, qu'ils quittèrent vingt-neuf ans plus tard, chacun pour une destination différente. Osso resta en Sicile et fonda la Mafia ; Mastrosso s'aventura jusqu'à Naples et institua la Camorra, tandis que Carcagnosso brava les ravins et les gorges de l'Aspromonte calabrais et y créa la 'ndrangheta.

« Toutes les histoires liées à la geste de ces trois chevaliers mythiques me passionnaient[XVII] », rappelle Antonio Zagari, un des premiers collaborateurs de justice des années 1990 en Lombardie, dans son autobiographie. Il était fasciné par cette fable que l'on raconte encore aujourd'hui pour enrôler les hommes, et surtout pour cacher le vrai visage d'une organisation qui se nourrit de vengeances, de mensonges et de chantages. Sans le côté sacré du rite, la 'ndrangheta serait une organisation criminelle quelconque, un peuple sans foi ni loi.

Et sans Osso, Mastrosso et Carcagnosso, les hommes d'honneur se verraient comme ce qu'ils sont réellement : des assassins, des bandits et des prévaricateurs.

Pour eux, la 'ndrangheta est tout.
Une chose qui va au-delà de toutes les choses

La mer rugit au loin, interrompue de temps à autre par le passage d'un train. Avec son père Filiberto, ancien *capobastone* (« chef de *locale* ») de Palizzi, dans la province de Reggio Calabria, Saverio Maisano rentre de Benestare où ils ont rendu visite au boss Giuseppe Pelle dans sa villa-bunker du quartier Ricciolio. Maisano parle, ignorant qu'un mouchard l'enregistre[XVIII] : « La 'ndranghita ! La 'ndranghita[5], c'est quelque chose au-delà de toute les choses, murmure-t-il. C'est à nous, c'est tout. » Comme s'il s'agissait de quelque chose d'héréditaire, il n'hésite pas à ajouter : « On l'a dans le sang. » Comme une drogue pour des toxicomanes.

« 'Ndrangheta » est un mot souvent employé par les 'ndranghetistes, mais ils s'insurgent quand d'autres se permettent de le prononcer. « Je ne sais

même pas ce que c'est la 'ndrangheta, si ça existe ou du moins ce que c'est », déclare Domenico Bellocco, fils d'un boss de Rosarno, en janvier 2010, lors d'une interview pour La 7[6] après la révolte de quelques centaines de travailleurs immigrés extracommunautaires obligés de vivre dans des conditions inhumaines, entassés dans une ancienne usine abandonnée. Il prend tout de suite les devants : « C'est l'État qui parle de 'ndrangheta. » Ce n'est pas vrai.

À Catona, près de Reggio Calabria, au début des années 1930, Domenico Doldo, encore appelé « Cucchiarone » (« la Truelle »), atteint d'une forme avancée de tuberculose pulmonaire, remet à l'adjudant Petrosillo, peu avant de mourir, un carnet contenant les règles, le code et surtout, un glossaire où apparaît pour la première fois le terme « 'ndranghita », une variante de 'ndrangheta. Le mot y désigne l'organisation criminelle dont Doldo fait partie[XIX].

En 1948 le terme « 'ndranghita » est publié dans une revue de criminologie et on le retrouvera en 1955 dans un quotidien national[XX]. Mais pour les 'ndranghetistes, ce mot n'existe pas. Et il ne faut pas le prononcer. Celui qui le fait en public n'est certainement pas un 'ndranghetiste, mais un fou, un dément, un déséquilibré.

Tout comme Cosa nostra, la 'ndrangheta est un monde ésotérique où l'on parle à demi-mot, demi-mots certes très éloquents. Fils du boss Paolo assassiné en 1985, Giuseppe De Stefano dit – sans vraiment le dire – à Giuseppe Lombardo, le magistrat qui l'interroge le 20 avril 2011 à la prison d'Opera, près de Milan :

« Moi, je ne connais de la 'ndrangheta que ce que j'ai lu dans les actes d'audiences et dans les journaux. Je n'ai jamais eu affaire à la 'ndrangheta. Personne n'est jamais venu me voir pour me demander si je voulais faire partie de la 'ndrangheta. » Et puis, se référant à Nino Fiume, un repenti qui l'accuse d'être le chef de la *locale* d'Archi, il ajoute : « J'ai lu *Fratelli di sangue*[7]. Est-ce que par hasard Fiume ne l'aurait pas lu lui aussi[XXI] ? »

De deux choses l'une : ou on n'en parle jamais, ou on en parle beaucoup. En janvier 2012, en tapant le mot « 'ndrangheta » sur Google, on obtenait 5 090 000 résultats, dont 557 000 en anglais, 126 000 en espagnol, 119 000 en allemand, 64 500 en français, 21 500 en néerlandais, 12 300 en russe, et 9 100 en chinois, dans la version traditionnelle et simplifiée.

C’est la tuerie de Duisbourg, en août 2007, qui a attiré l’attention des médias internationaux sur la mafia calabraise. Une sauvagerie sans précédent en Allemagne : six jeunes gens ont perdu la vie, victimes d’une des guerres les plus sanguinaires entre clans rivaux calabrais. Quelques mois plus tard, la ’ndrangheta est ajoutée à la liste noire du gouvernement américain, aux côtés d’organisations terroristes, dont Al Qaïda. Et sa notoriété a fait tache d’huile. Le *Los Angeles Times* la définit comme une mafia peu connue, leader du marché de la cocaïne (« *the little-known mafia is cocaine king* ») ; pour *The Guardian*, il s’agit d’une organisation encore plus puissante que Cosa nostra, « pointilleuse sur le respect des règles », et pour le *Time*, cette entreprise criminelle est capable de conjuguer la tradition et la modernité, « [la] tradition paysanne et le flair entrepreneurial ». Tout en étant capable de s’adapter aux temps modernes et à la mondialisation – souligne le grand hebdomadaire britannique –, la ’ndrangheta continue à mélanger justice privée et réseaux clientélistes. Du reste, les ’ndranghetistes sont les premiers à le reconnaître quand ils soutiennent que « le délateur n’est pas un homme » et que, sans amitiés utiles et un bon entregent, l’Organisation est destinée à mourir. Le sens de l’identité et de l’appartenance sont aussi très forts : « Nous sommes tous la même chose », dit Giovanni Ficara, le boss de la famille du même nom, dans une conversation enregistrée par les carabiniers. « Nous sommes tous de la ’ndrangheta[XXII] ». Une sorte de présentation rituelle. Et un membre de la ’ndrangheta *« ’ndranghetija »*, un verbe que les affiliés utilisent en dialecte calabrais pour indiquer une façon toute particulière de marcher, d’être, de penser : « Ils nous ont fait arrêter nous aussi, explique encore Ficara, parce qu’on leur a dit nous *“’ndranghetons*[8]*”* à Croce Valanidi[9]. »

Ce verbe prononcé entre les dents bien serrées, avec la langue qui frôle le palais, résume toute la puissance de la ’ndrangheta, une organisation capable d’être à la fois « locale » par sa véritable maîtrise du territoire, et « globale » par son réseau criminel qui gère un tiers du trafic mondial de cocaïne et dégage des dizaines de milliards de bénéfices.

1*La ’ndrangheta è una e una sola*

2 Un train de mesures économiques portant le nom du ministre de l’Industrie de l’époque, Emilio Colombo.

3 Banlieue de Milan.

4 En italien, *calcagno* signifie « talon », donc « os du talon ».

5 Variante de la ’ndrangheta utilisée aux origines, non usitée aujourd’hui.
6 Une chaîne de télévision privée.
7 « Frères de sang », ouvrage non traduit de Nicola Gratteri et Antonio Nicaso (éd. Pellegrini pour la première édition puis, Mondadori, 2010) évoquant l’envergure de grand criminel de Giuseppe De Stefano.
8 *’ndranghetijamu* en dialecte calabrais.
9 Un quartier de Reggio Calabria.

DEUXIÈME COMMANDEMENT

Le traître brûlera comme l'image pieuse[1]

Il y a eux, et il y a les autres. Ils se considèrent comme des hommes à part, et les autres, ceux qui ne font pas partie de la 'ndrangheta, sont des *contrasti* et des *carduni*, des externes qui travaillent pour l'Organisation. Les traîtres – quant à eux – sont destinés à brûler comme l'image religieuse que l'aspirant *picciotto* tient dans la main lors de la cérémonie de son initiation. Les rites anciens et les serments violents auxquels ils doivent fidélité donnent aux 'ndranghetistes l'impression d'être différents des autres hommes, pour ne pas dire meilleurs. Et puis il y a ces phrases à la fois simples et hermétiques, pleines de doubles sens qu'ils perçoivent également comme un ciment, un lien indissoluble. Le rite incarne le sens de l'appartenance et établit une nette séparation entre celui qui est perçu comme un homme et les autres.

« Tu ne fais plus partie de ce monde. Le nôtre est un monde à part. » C'est par ces mots que Serafino Castagna a été accueilli dans la 'ndrangheta, le Lundi saint de 1941. Un rite initiatique : le *picciotto* est invité à renoncer à sa vie précédente pour en embrasser une autre, différente, auréolée de prestige et de pouvoir. Cette renonciation est la règle la plus importante.

Premier « repenti » de l'après-guerre, Castagna s'est révolté contre la 'ndrangheta de Presinaci, près de Vibo Valentia, et il assassina pas moins de cinq personnes, dont son père qui l'avait introduit dans ce monde sans retour, un univers obscur et dominé par des normes que personne n'a jamais vraiment bien comprises, mais qui continuent de fasciner et d'envoûter trop d'hommes.

« Le physique, la carrure ne comptent pas, explique Giuseppe Di Bella, ancien affilié de la *locale* de Lecco. Une fois dans une organisation criminelle, même un maigrichon se sent comme un dieu. » C'est un contrat, un statut qui engage le 'ndranghetiste à « faire entrer en soi une autre âme » et à devenir « quelque chose de qualitativement différent de ce qu'[il] était auparavant[I] ». Connu plus tard comme le « monstre de Presinaci », Castagna raconte : « À la fin de la réunion, j'ai eu l'impression… d'une élévation ; je n'étais plus un type quelconque, mais… quelqu'un qui avait une loi d'honneur à respecter et à faire respecter[II]. »

Dans un de ses romans, l'écrivain italien Saverio Strati met ces mots dans la bouche d'un personnage : « On est alors un chrétien baptisé deux fois. Un chrétien avec des moustaches… valeureux… auquel personne ne manque de respect, ni ici, ni ailleurs[III]. » Les hommes qui entrent dans la 'ndrangheta ont leur façon de parler et de marcher, ils acquièrent de l'assurance, se sentent plus importants et savent qu'ils ont un groupe, une organisation, une famille derrière eux.

Dans un délibéré de 1979, les juges du tribunal de Reggio Calabria écrivent : « On demande souvent s'il existe un idéal politique de la Mafia. Globalement, on peut dire que son programme confus vise à créer des conditions politiques où le plus fort a toujours raison et où l'évaluation d'un délit est inversement proportionnelle à la témérité de son auteur, à tel point que les postes de responsabilité au sein de l'Organisation sont occupés exclusivement par des individus qui ont toujours été une "présence" sûre et fiable et dont les menaces doivent être prises au sérieux[IV]. »

« Nous sommes les derniers des Mohicans[V] », ricane le boss Paolo Martino, en compagnie de Davide Flachi, un jeune précoce formé dans le brouillard épais et cotonneux de la région milanaise, à l'ombre de son père, Pepè, boss de Bruzzano et de la Comasina[2]. Cousin du chef d'Archi – Paolo De Stefano –, Martino est aussi apparenté aux Tegano, roule en Jaguar, porte des costumes sur mesure et a ses entrées dans le monde de la politique et de l'industrie. Le boss de Rosarno, Antonio Pesce, se sent tellement puissant qu'il en perd le sens de la réalité et dit à son fils : « Je peux déclencher la fin du monde. » Et Giovanni Battista Nardo, surnommé « Gerry » et membre du clan des Filippelli, à Lonate Pozzolo, en Lombardie, n'est pas en reste : « Là où nous posons le pied, la terre doit frémir et les autres doivent se dire : "Merde alors ! Qu'est-ce qui se passe ? Un tremblement de terre ?" [VI] »

En revanche, d'autres se régalent de leur mauvaise réputation. C'est ainsi qu'un des rejetons des Bellocco – la famille qui en 1990 avait envisagé l'enlèvement du président de Fininvest, Silvio Berlusconi en personne[VII] – n'hésite pas à dire : « II suffit de cliquer à l'ordinateur pour comprendre qui sont les Bellocco de Rosarno[VIII]. » Autant de noms que les gens de la région prononcent avec déférence et respect, mais aussi avec la crainte de se mêler de ce qui ne les regarde pas. Autant de boss qui bénéficient d'un large consensus, qui s'affichent avec des hommes politiques et des patrons, qui racolent, négocient et traitent des affaires. Ils se considèrent comme des hommes d'honneur, au-dessus du lot de ceux qu'ils définissent comme « des pauvres mecs, des cons mollassons qui tirent le diable par la queue avec 1 000 euros par mois, tristes et méprisables[IX] ». Dans une conversation avec des proches au parloir de Palmi, Francesco Pesce est encore plus explicite : « Des nuls… des moins que rien[X]. » Autant de termes qui soulignent clairement la distance qui les sépare des autres. Et au milieu, le vide.

« On t'apprend à détester l'État, les forces de l'ordre, la police », reconnaît Antonino Belnome, deux ou trois homicides à son palmarès et ancien chef de la *locale* lombarde de Giussano, une « succursale de Guardavalle », dans la province de Catanzaro. « Ils t'inculquent qu'eux [les flics] sont des pourris, qu'ils sont malhonnêtes, alors que toi, tu es un type bien[XI]. »

On fait croire aux jeunes néophytes qu'ils ont été choisis parmi tant d'autres, et que tout le monde ne peut pas recevoir le baptême, réservé à ceux qui en sont dignes. Du reste, pour entrer dans la 'ndrangheta, l'apprentissage peut être long, mais aussi très rapide : « Le *capobastone* [boss d'une *locale*] est comme un entraîneur de foot. Il va dans les bars et les boîtes de nuit, et s'il trouve quelqu'un d'intéressant, il le met à l'épreuve », comme l'explique encore Di Bella[XII]. Il est important de ne pas être déjà « trop mûr », mais encore suffisamment malléable pour mieux absorber l'idéologie mafieuse ; et puis, il faut être « sérieux », c'est-à-dire capable de garder un secret, et savoir se servir de ses mains. Pino Scriva, quelques homicides sur la conscience et une éducation dans une famille de Rosarno impliquée dans la *faida* (guerre de mafia) sanglante contre le clan Consolo, le confirme[XIII] : « Quand un néophyte apparaît dégourdi et doté de bonnes dispositions pour la délinquance, et une fois que l'on est assuré qu'il a l'étoffe pour intégrer l'Organisation, des groupes de *picciotti* l'approchent, et son insertion commence… en plus de certains traits caractériels, il doit aussi réunir des

conditions familiales. Il est indispensable qu'aucun de ses parents n'ait travaillé dans la police ni pour les carabiniers. Sa mère et ses sœurs doivent être respectables. Aucun membre de sa famille ne doit jamais avoir témoigné contre un affilié. Une fois que l'on a vérifié toutes ces conditions requises, le jeune peut entrer dans le clan après le rite initiatique, une pratique très ancienne mais encore reconnue et appliquée[XIV]. »

Le choix du baptême est la dernière étape d'un parcours, le moment culminant pour le 'ndranghetiste. Le serment scelle sa fidélité à la loi du silence, au principe de solidarité et à la famille, et constitue à la fois une séparation et une union dans la mesure où il élève des barrières, mais noue aussi des liens. Belnome se souvient : « Je me suis affilié en Calabre… dans une villa près de Caulonia ; on m'a emmené dans le sous-sol[XV]. » « Ensuite, on s'est mis en cercle, les bras croisés, et un des participants a dit : "Bonsoir, vous êtes prêts ?" Et on a récité toute une série de formules apprises par cœur. J'ai juré loyauté à l'Organisation et accepté que toute infamie de ma part soit punie par la mort. On m'a aussi demandé de renier mon père, mes frères et sœurs, jusqu'à la septième génération[XVI]. »

Tout comme Belnome, Di Bella se souvient parfaitement de ce moment qu'il attendait depuis si longtemps. « Le jour où tu dis : "Oui, j'accepte", tu acceptes le règlement, et c'est un serment. Si on t'ordonne de tuer ta propre mère, tu dois le faire. On prononce aussi une phrase rituelle : "Que ma chair brûle comme cette image." On te donne une image de la Madone, une image sacrée à laquelle on met le feu pour qu'elle se consume complètement. Il ne faut pas bouger, même si ça brûle les doigts, sinon tu es un bon à rien. C'est comme ça qu'on devient 'ndranghetiste. Et on doit respecter le code, du baptême à la tombe[XVII]. »

Ces pratiques sont comme des toiles d'araignée qui, depuis plus de cent ans, entravent la raison. En 1890, lors d'un procès, un brigadier de l'arme royale des carabiniers raconte qu'à Polistena, « l'autorité des associés était telle qu'ils exigeaient que les néophytes se piquent les doigts[XVIII] ».Toujours dans ce même district de Palmi, une décision de justice de 1892 informe que l'on « faisait saigner l'auriculaire droit [des nouveaux affiliés] en promettant le secret[XIX] ». Autant de rites qui, à travers le cinéma et la télévision, sont entrés dans l'imaginaire collectif.

Après le baptême, le nouveau *picciotto* reçoit sa *copiata*, une sorte de carte d'identité qui lui permet d'être reconnu et accepté. Des noms liés à des caïds

importants ou à des représentants de la *locale* d'appartenance y figurent. Le jeune affilié doit pouvoir les répéter chaque fois que des supérieurs hiérarchiques le lui demandent, car c'est la preuve de son appartenance à une *locale* de la 'ndrangheta. « Quatre-vingts pour cent me demandent dans leur *copiata* », se vante Domenico Oppedisano en novembre 2008, au cours d'une conversation avec son neveu Michele[XX].

La *copiata* garantit la reconnaissance, et l'obéissance renforce la cohésion. Après son baptême, le jeune mafieux cesse de penser avec sa tête et agit comme une machine « qui aurait été branchée », comme l'explique Salvatore Pace, ancien sicaire de l'organisation criminelle[XXI]. Originaire de Platì et collaborateur de justice historique en Lombardie, Saverio Morabito raconte qu'il a abattu l'avocat Pietro Labate à Lavanderie di Segrate, dans la province de Milan, en 1983, « sans connaître les raisons du meurtre et uniquement parce qu'on le lui avait ordonné[XXII] ». À ce propos, Giovanni Falcone disait : « On peut sourire à l'idée d'un criminel au visage dur comme la pierre, déjà auteur de nombreux délits, qui prend en main une image pieuse et jure solennellement sur celle-ci qu'il défendra les faibles et ne désirera pas la femme d'autrui. On peut en sourire, comme on le ferait à l'évocation d'un cérémonial archaïque, ou bien on peut considérer cela comme une blague. Pourtant, c'est extrêmement sérieux, car cela engage un individu pour toute sa vie. Entrer dans la Mafia, c'est comme entrer dans les ordres. On ne cesse jamais d'être prêtre. Mafieux non plus[XXIII]. »

C'est la même chose avec la 'ndrangheta. Les lieux des réunions portent toujours les noms d'Osso, de Mastrosso et de Carcagnosso, comme le prouve le rituel enregistré par les enquêteurs allemands le 20 décembre 2009, dans un bar de Singen (Bade-Wurtemberg)[XXIV], et pendant les cérémonies d'intronisation, on fait toujours brûler des images saintes, comme celle qui se trouvait dans la poche d'une des victimes du massacre de Duisburg, en août 2007[XXV].

Il baccaglio

Le *baccaglio*[3] désigne le langage de la Société, truffé d'allégories, d'allusions et d'images. « Qu'est-ce que c'est un *picciotto* ? C'est un esclave d'humilité. C'est quelqu'un qui a un pied en taule, l'autre dans la tombe et un poignard dans la main. » Le *baccaglio* enchaîne les questions et les réponses, les négations et des affirmations de principe, comme celles qui sont dans le

code saisi par la police en 1963 à Sant'Eufemia d'Aspromonte. Ce document archaïque contient des aspects cruels, d'autres plus pittoresques ; on y trouve les règles et les rites pour l'affiliation, les intronisations ou les promotions, et il établit les hiérarchies, ainsi que les peines à infliger aux traîtres et aux « infâmes ».

« Comment avez-vous trouvé la Société ? » demande-t-on au *picciotto,* qui répond :

« Un matin, à l'aube et au lever du soleil, je suis allé marcher sur la plage. J'ai marché, marché, et je me suis trouvé devant une porte très délicate, en noyer, que l'on ouvre et referme avec humilité. Alors je l'ai ouverte avec humilité et je suis entré dans la première petite pièce baignée de soleil. J'ai allongé le bras droit et retiré le gauche pour prendre la part de ce qui me revenait, et je suis devenu ainsi *picciotto,* et je me suis présenté à ce corps de la Société. »

On lui demande encore : « Sage compagnon, faites-moi la grâce de me dire ce que vous a apporté la Société. » Les réponses deviennent de plus en plus pressantes : « La Société m'a donné sept belles choses : honneur, fidélité, politique, "fausse politique", couteau, rasoir et un crayon. » Et encore : « Faites-moi la grâce compagnon, de me dire à quoi vous servent ces belles choses. » « L'honneur est à la Société ; la fidélité sert à être fidèle aux autres affiliés ; la politique sert avec les compagnons ; la fausse politique sert avec les *contrasti* ; le couteau sert à défendre ma personne et la Société tout entière ; le rasoir sert à chasser les infamies et les charognes ; le crayon sert à tenir les comptes et sous-comptes de la Société. »

On retrouve ces mêmes concepts et ces mêmes doubles sens dans le code – jusqu'à présent inédit – saisi à Seminara en 1896. Aujourd'hui comme autrefois, les 'ndranghetistes psalmodient ces étranges phrases comme s'il s'agissait de prières[XXVI].

« Le chef est assis entre le comptable (*contaiolo*) et le premier *voto*[4], les *picciotti* formant un cercle. Tous les dignitaires de la "société majeure" assistent à la cérémonie. Le chef de la "majeure" ouvre la séance en disant : "Vous êtes bien installés ?" Et les *picciotti* répondent : "Très bien." Toutes les armes sont déposées entre les mains du chef et on entend encore une fois : "Vous êtes bien installés ?" "Très bien."

Le chef déclare alors : "Parole d'honnêteté, société formée."

Tous répondent : “Merci, pour vous servir.”

Le chef : “Justement, ce matin, je vous ai réunis avec la permission de notre maître, chef de la société majeure, pour la nomination du compagnon que vous savez.”

Le *picciotto di giornata*[5] appelle le candidat, qui demande trois fois la permission d’entrer ; une fois autorisé, celui-ci pénètre dans la pièce et salue à plusieurs reprises la présidence, puis il dit : “J’entends qu’on m’appelle dans ce cercle sacré et honorable, je ne sais pas ce que vous ordonnez.”

Le chef répond : “La Société prie et n’ordonne pas. Justement, ce matin j’ai réuni la Société, sachant que vous voulez embrasser cette carrière. Celle-ci donne du pain, des pâtes, du vin, des fêtes, des fers et des fonctions. Mais sachez que celui qui manque à ses devoirs dans la Société aura le visage en lambeaux ou un trou dans le ventre. Acceptez-vous tout cela ?”

Le candidat : “Oui Monsieur.”

Se levant solennellement, le chef ajoute : “Moi, le chef, je passe le premier vote, franc, libre et affirmatif, et si autrefois je voyais en vous une canaille, je vois aujourd’hui un compagnon fidèle et je distinguerai le juste de l’injuste, ici et partout ailleurs.”

Cette formule est répétée par les deux voisins du boss, l’aspirant est alors admis et embrassé par tous.

La “dot” du nouveau *picciotto* est constituée d’un jeu de cartes, d’un couteau pointu, d’un rasoir et de “l’école de politique et fausse politique”. Le tout lui est remis rituellement et verbalement après les accolades et embrassades d’usage.

S’ensuivent quelques questions. Le chef demande : “À quoi servent les cartes ?” Le nouvel affidé répond : “À gagner quelques centimes pour les maîtres.”

Le chef : “Ils ont donc besoin de vos centimes ?”

Le nouveau *picciotto* : “Non, parce qu’ils en ont déjà des milliers, mais comme ils ont souffert dans les prisons et par le fer, ils comptent quand même beaucoup sur mon centime.”

Le chef continue et demande : “À quoi sert le couteau ?”

Le nouveau *picciotto* : “À défendre ma propre personne et mes maîtres.”

“Et le rasoir ?”

“À punir les infâmes.”

“Et la politique ?”

“Pour l’employer avec les maîtres, les compagnons et tous ceux qui la méritent.”

“Et la fausse politique ?”

“Pour l’employer avec les flics.”

“Il y a là un fossé où ce qui s’est dit est tombé.”

“Le fossé est refermé.” (Et on donne un coup de pied au sol.)

Personne ne saura ce qui s’est dit. À la fin de la séance, le chef des *picciotti* demande au *camorrista di giornata*[6] : “Sage maître, qu’avez-vous à dire ?” S’adressant au comptable des *camorristes*, ce dernier dit : “Arrêtez, sage comptable, la société mineure[7] se défait.” La nouvelle est alors répétée au chef de la majeure. S’il n’y a rien d’autre à faire, le chef de la mineure se lève en disant : “Parole d’honnêteté, société défaite.” Tout le monde se lève et en clin d’œil, disparaît. »

De toutes les organisations criminelles, la ’ndrangheta est la seule à avoir des codes écrits et transmis d’une génération à l’autre ; c’est peut-être là aussi que réside sa force. Ce sont des règles organisationnelles, pénales et rituelles, très proches de celles que l’on retrouve dans les confréries de la chevalerie médiévale ou dans des sociétés initiatiques comme la franc-maçonnerie. Silence et humilité sont les maîtres mots. Dans le code saisi à Toronto en 1971, on peut lire : « Mon ventre est une tombe, ma bouche une *balata* [pierre tombale], mot d’humilité, la société est formée. » Puis : « Justement, en ce moment je ne fais qu’écouter et accepter les avis de mes sages compagnons et je les enfouis dans cette tombe sacrée d’humilité. »

Un tissu d’expressions baroques, à l’espagnole, qui nous renvoient à l’époque de la Garduña, une confrérie fondée à Tolède
en 1420 et supprimée en 1821[XXVII] ; Miguel de Cervantès l’évoque dans une de ses nouvelles les plus célèbres. Nombreuses sont les analogies entre ces organisations : le serment, le duel rituel (*tirata*), les tatouages, les réunions en « cercle formé », l’apprentissage carcéral et la structure organisationnelle.

La formule employée lors de la cérémonie d’entrée à la Garduña était la suivante :

« Par les douleurs de Marie et le sang que son fils, notre Seigneur, a versé pour nous, je jure de ne jamais trahir la confrérie de la Garduña ni aucun des frères de l’Ordre : de ne jamais travailler pour la justice, au détriment de mes frères de la Garduña, et de ne jamais me servir de mon poignard contre aucun d’entre eux, sauf en cas de légitime défense. Que Dieu m’aide à être fidèle à

mon serment et qu'il me punisse en cas contraire. »

Le serment de la mafia calabraise part des mêmes principes : obéissance et loi du silence. De récentes enquêtes en ont confirmé d'ailleurs toute l'importance. Entrepreneur soupçonné de liens avec la 'ndrangheta, originaire de Pizzo et résidant à Gênes, Onofrio Garcea a reconnu dans une conversation enregistrée par les carabiniers : « Le rituel est beau dans tous ses aspects. C'est ce qui te construit[XXVIII]. »

Saint ou image sainte ? L'un et l'autre

Un ange – même mieux, un archange – est particulièrement cher aux 'ndranghetistes. Il s'agit de saint Michel, protecteur de la 'ndrangheta, mais aussi de la police nationale, bien qu'on ne sache pas qui l'a choisi en premier comme saint patron.

Saint Michel est cité à maintes reprises dans l'Ancien Testament, présenté comme le protecteur du peuple de Dieu et chef des armées célestes. Dans le Nouveau Testament, plus précisément dans le douzième livre de l'Apocalypse, saint Michel archange est le héros de la grande bataille au cours de laquelle les anges restés fidèles à Dieu chassent du ciel ceux qui ont choisi Satan.

Au cours du rite d'entrée dans la 'ndrangheta, on met le feu à une image de saint Michel archange et le néophyte jure « d'être fidèle à ses compagnons et à tous les sages maîtres, de ne pas transgresser les règles de l'Organisation et d'être toujours prêt à répondre au moindre appel de l'honorable société ». Tandis que les flammes consument l'image de saint Michel, le maître de cérémonie donne un avertissement : « Comme le feu consume cette image sacrée, vous brûlerez vous aussi si vous vous rendez coupable d'infamie. »

Entre 1896 et aujourd'hui, nombreux sont les codes et rituels tombés entre les mains des enquêteurs dans différentes régions italiennes et à l'étranger, notamment au Canada et en Australie. À Orbassano, dans la province de Turin, des carabiniers ont découvert dans la table de nuit de Giovanni Catalano quelques feuillets où figuraient les formules rituelles récitées à l'occasion des cérémonies d'affiliation. Interrogé par le juge le 22 décembre 2010, le boss se défendit ainsi : « Les papiers retrouvés chez moi, je les avais depuis cinq ou six ans. J'en avais oublié l'existence et je ne me souviens pas comment je les ai eus. [Je les avais] conservés par curiosité, pour comparer avec ce qui est écrit dans… le livre *Fratelli di sangue*[8], qui

était dans le même tiroir. »

Même chose à Alba, près de Cuneo. Au cours d'une fouille, les enquêteurs retrouvent sous le siège du tracteur de Rocco Zangrà, originaire de Rizziconi et arrêté en 2010 pour association mafieuse, deux cahiers contenant les rites, les charges et des expressions typiques et exclusives de la 'ndrangheta. Zangrà dira au juge d'instruction qu'il s'amusait à recopier des passages du livre *Fratelli di sangue* pendant ses moments de pause.

En revanche, en 2012, le boss de Cutro, Nicolino Grande Aracri, qui attribue du reste ses démêlés avec la justice à ce même ouvrage *Fratelli di sangue*, s'attaque aux repentis qui l'accusent d'être le chef d'un puissant clan de la 'ndrangheta : « Ce sont des menteurs, ils disent n'importe quoi », déclare-t-il au procès de Tramontana devant les juges de Crotone. « Tout ce qu'ils racontent, ils l'ont lu dans les journaux, dans les documents judiciaires ou bien ils l'ont copié sur *Fratelli di sangue*. » Méticuleux, il ajoute : « Je peux même vous donner les numéros des pages[XXIX]. »

Un peu dans le même style, le 9 novembre 2010, Damiano Ilario Tassone déclare aux magistrats qui l'interrogent à la prison de Vibo Valentia : « Je suis accusé de faire partie de la 'ndrangheta, mais je ne la connais que par ce que j'en ai lu dans les livres. » « Je suis allé voir Commisso [il parle ici de Giuseppe, surnommé "il Mastro", "le Maître"] uniquement parce que je m'occupe d'exploitation forestière et j'avais besoin d'argent pour faire soigner ma fille ; comme j'ai lu *Fratelli di sangue*, j'ai essayé de répondre aux questions de Commisso. »

Ils nient tous connaître la 'ndrangheta, surtout quand ils ont affaire à des *contrasti* et des *carduni*. « La Mafia ? La 'ndrangheta ? Je ne sais rien de tout cela[9] », répond Vic Cotroni au journaliste Giuseppe « Joe » Marrazzo qui, en 1980, va le voir à Montréal, une ville qui ne voit et n'entend rien. « Parrain ? Peut-être bien. Moi ici, je suis ami de tout le monde, et tout le monde me respecte, les Calabrais comme les autres[XXX]. »

Qu'il me redonne la santé !

Crucifix, chapelets, images pieuses de la Madone de Polsi et du Père Pio[10]. On trouve de tout dans les bunkers de la 'ndrangheta. En mars 1999, le grand boss Giuseppe Piromalli est arrêté dans une vieille bicoque au cœur de Gioia Tauro où les enquêteurs découvrent une cave pleine de bouteilles de champagne français de la meilleure qualité et « tout un tas d'images

saintes[XXXI] ».

Ils prient et appuient sur la gâchette, vénèrent la croix et assassinent. Francesco Pelle invoque la « main de Jésus-Christ » pour l'aider à remarcher. « Qu'Il me redonne la santé ! » dit-il de son lit d'hôpital[XXXII]. Mommo Molè raconte à sa femme qu'il prie le Père Pio « tous les soirs », mais quand il veut insulter son ennemi Antonio Piromalli, il n'hésite pas à le traiter de « curé » et de « moine ».

Les trafiquants de drogue invoquent eux aussi l'Éternel. « Grâce à Dieu, il n'est pas dit que toutes les fois qu'on envoie de la marchandise, elle se perde », s'écrie Antonio Rea, en affaires avec un des Barbaro de Platì, après la saisie de 691 kilos de cocaïne au port de Livourne. Mais ces comportements ne datent pas d'aujourd'hui : dans le jugement d'un procès qui s'est tenu en 1897, les juges de la cour d'appel des provinces de Calabre écrivent que « la superstition [des mafieux] est telle qu'ils en arrivent à faire un vœu à la sainte Vierge et allumer des cierges pour que leurs délits soient couronnés de succès[XXXIII] ».

Au XIXe siècle, on ne compte pas les *picciotti* qui implorent la protection de Madone avant de se livrer à des duels, armés de rasoirs ou de couteaux aux manches ornés d'images pieuses. Conservée dans le sanctuaire du même nom, au cœur de l'Aspromonte, la Madone de Polsi est l'objet de leur dévotion. Difficile d'accès, cet endroit est à l'écart de tout. La vénération de la Madone de la Montagne est immense au sein de la 'ndrangheta. Une légende dit qu'au XIe siècle, un berger retrouva, là même où s'élève maintenant le lieu de culte, une étrange croix en fer qu'un taurillon aurait déterrée en grattant le sol de ses cornes. Un mythe qui n'est pas sans rappeler celui du taureau du Gargano[11], auquel on devrait le sanctuaire de saint Michel archange à Monte Sant'Angelo, dans la province de Foggia.

Tous les boss calabrais, sans exception, ont adressé des prières à la Madone de Polsi[XXXIV]. Au moment de son arrestation en 1901, Giuseppe Musolino, une des grandes figures de la 'ndrangheta, portait au cou un scapulaire avec des images de saint Joseph et de la Madone de Polsi, ainsi qu'un billet où l'on pouvait lire : « Cher frère, je vous remets 25 lires pour le vœu que j'ai fait à la Madone de Polsi. S'il arrive qu'on ne s'acquitte pas de ses obligations vis-à-vis des amis, il faut le faire le plus possible vis-à-vis des saints. »

Les enfants l'invoquaient aussi pendant la *faida* sanglante de San Luca.

Dans une lettre retrouvée le 25 septembre 2007 dans un refuge près de chez Francesco Vottari, on peut lire : « Chère petite Madone, je t'aime, mais s'il te plaît, fais en sorte que la paix revienne… pour tout le monde. »

C'est à l'ombre du sanctuaire de la Madone de Polsi, à Serro degli Zappini, près de San Luca, que se tiennent depuis toujours les sommets les plus importants de la 'ndrangheta. Cité comme témoin dans le cadre du procès pour le meurtre de Pietro Maviglia[XXXV], Rocco D'Agostino, commerçant à Santo Stefano in Aspromonte, raconte : « Le 3 septembre 1894, tandis que je me trouvais à Polsi pour la fête de la Madone de la Montagne, je vis une soixantaine de personnes en train de manger et de boire autour d'une table en fer à cheval. Parmi tous ces gens, j'ai reconnu Antonio Sergi, de Condofuri, lequel me confia lors du retour que le repas avait été organisé avec l'argent des extorsions. » D'après le capitaine des carabiniers Giuseppe Petella qui le note dans un rapport adressé au procureur du roi, « [depuis longtemps] le rapport était évident entre les organisations criminelles, leurs membres et le choix de se réunir au sanctuaire de la Madone de Polsi, pratiquement à cheval entre les districts de Gerace, de Reggio et de Palmi[XXXVI]. »

L'église et le monastère se nichent au fond d'une gorge encaissée dont les parois verticales sont tapissées d'immenses forêts. De nombreuses condamnations à mort ont été décrétées à Polsi lors de la grande procession et des danses rituelles. La formule « la Madone le veut » semble justifier toutes les atrocités. Polsi est aussi à l'origine de conflits au sein de la 'ndrangheta. Interrogé le 20 janvier 1993 par les magistrats de la Direction régionale antimafia[12] de Reggio Calabria, Filippo Barreca raconte :

« Dans les années 1960, quand Domenico [Mico] Tripodo, de San Giovanni di Sambatello, personnalité alors parmi les plus respectées, décida de déplacer les réunions du *crimine* de Polsi à San Giovanni di Sambatello, cela a fait un véritable scandale. Les gens de San Luca et de Platì se sont opposés, au nom aussi des religieux du sanctuaire, et ont empêché le transfert. Ce n'est pas tout : une première réunion s'est quand même déroulée sur le territoire de *don* Mico Tripodo, plus précisément au pont de Calanna, mais elle a été marquée par l'irruption – tardive certes – des forces de l'ordre et il a été décidé de revenir au sanctuaire de Polsi, qui accueille de nouveau le sommet annuel de la 'ndrangheta. »

Les boss s'intéressent à la religion, mais c'est surtout l'amitié et l'estime des prêtres qu'ils recherchent. À leurs yeux, les sacrements sont utiles au

pouvoir. Les baptêmes, les communions et les mariages jouent un rôle stratégique dans le système de l'organisation criminelle : ils soudent les amitiés, créent des liens et augmentent le nombre de membres des *'ndrine*. « Avec lui, j'ai le *San Gianni*, nous avons désormais dissipé tous nos malentendus », dit Michele Oppedisano au cours d'une conversation téléphonique avec son oncle Domenico, surnommé « don Micu », à propos de ses rapports autrefois difficiles avec un autre 'ndranghetiste présumé[XXXVII]. Dans la tradition culturelle du sud de l'Italie, le *San Gianni* (« saint Jeannot ») désigne un lien de parenté spirituelle (appelé *comparatico*, « parrainage ») ayant la même force que des liens de sang. « La famille, on l'a chez soi, les *compari*, on se les choisit », dit un ancien proverbe, et ce n'est pas fortuit. Quoi qu'il en soit, *compare* est un terme conventionnel par lequel on se désigne entre 'ndranghetistes. On le constate dans un jugement rendu en 1897 où l'on peut lire : « Ils s'appelaient *compari* entre eux[XXXVIII]. »

Les dossiers judiciaires contiennent des dizaines et des dizaines de lettres signées par des prêtres attestant la bonne conduite morale et civique d'hommes liés à des organisations criminelles.

En janvier 1972, un curé de San Luca fait d'un repris de justice local bien connu un « honnête travailleur [qui] passe tous ses loisirs en famille et s'occupe scrupuleusement de l'éducation de ses enfants[XXXIX] ».

En septembre 2009, on assista à un événement extraordinaire lors du mariage de Caterina Condello – fille du boss Pasquale – et Daniele Ionetti, fils d'Alfredo, considéré comme le trésorier du clan. De l'autel de la cathédrale de Reggio Calabria où était célébrée la cérémonie, le prêtre lit une bénédiction apostolique des époux accordée par le Saint-Père.

Mais ce n'est pas tout. Alors que l'on pensait que rien ne pouvait s'ajouter à cela, on découvrit que Giulio Lampada, membre d'un « clan qui a commencé en vendant des sandwiches et réalise un chiffre d'affaires multimilliardaire », arrêté en 2011 pour association mafieuse, était honoré du titre de « chevalier de l'ordre de Saint-Sylvestre[XL] ». En novembre 2009, Lampada téléphone à l'avocat Me Vincenzo Minasi et ne tient plus en place : « Et maintenant, dans tous les diocèses… j'ai le titre d'Excellence. On va m'appeler Excellence[XLI]. » Il faut dire qu'en 2008, sa fille avait été baptisée au Vatican.

On ne compte plus les exemples d'aides économiques de la 'ndrangheta pour la restauration de lieux de culte et de presbytères. Dans la petite église de San Giuseppe, quartier Annà de la commune de Melito di Porto Salvo, une

plaque a été posée en reconnaissance de la générosité des Iamonte, le clan local.

En outre, les ’ndranghetistes ont un rapport tout à fait particulier avec les fêtes des saints. À Sant’Onofrio, dans la région de Vibo Valentia, le clan des Bonavota n’hésite pas à payer 5 000 euros pour porter l’effigie du Christ Ressuscité lors de la traditionnelle procession du Samedi saint. En outre, il n’y a pas si longtemps, à Palmi, la procession de saint Roch prévoyait encore deux arrêts devant le domicile de deux familles liées à la ’ndrangheta. En revanche, à Reggio Calabria, lors des fêtes célébrées en l’honneur de la Madone de la Consolation, les jongleurs ambulants, les conteurs et les comédiens de rue qui offraient au peuple un de ses spectacles préférés étaient déjà rançonnés en 1889[XLII].

L’ethnologue Vito Teti explique :

« Les fêtes et rites comportant la présence “active” de membres de la criminalité organisée sont fréquents. En particulier, à l’occasion des “incantations” qui confèrent un “droit-privilège” à porter les statues, on constate fréquemment des tentatives de la part de certains d’affirmer, voire d’afficher par le rite et le symbole, l’emprise d’un clan sur le territoire et la volonté de faire clairement comprendre qui commande et qui décide[XLIII]. »

Un phénomène récurrent dans beaucoup de cérémonies. On raconte qu’autrefois, à Polsi, tout le monde n’avait pas le droit de s’approcher de la Madone et de danser autour de la statue. Seuls les membres de la ’ndrangheta, ou ceux que ces derniers autorisaient, jouissaient de ce privilège.

Les ’ndranghetistes vénèrent une imitation de Dieu, une sorte de succédané qu’ils se sont créé à leur image. Leur Dieu est complice et complaisant, compréhensif et indulgent. « On a dû le faire, il l’a cherché » : c’est par cette formule qu’ils se justifient quand ils sont « obligés » de supprimer quelqu’un. Ils sont convaincus, et veulent convaincre, que le responsable de la mort est la victime, pas l’assassin. C’est ce qui est arrivé à don Peppino Giovinazzo, abattu le 1er juin 1989 près du pont de Malonomo, entre Canolo et Polsi, alors qu’il regagnait la paroisse de Moschetta di Locri. Il aurait été tué parce qu’il n’avait pas suffisamment protégé la cavale d’un boss dans les montagnes hostiles qui entourent le sanctuaire de Polsi. Ils l’ont éliminé comme un chef de clan, d’une volée de chevrotines en pleine figure. Comme on le fait pour ceux qui ne méritent pas de montrer leur visage, même morts. Un délit qui rappelle le meurtre de Giovanni Battista Marchese, l’évêque de Catanzaro,

assassiné la veille de Noël 1801[XLIV].

Et puis, il y a aussi les messages macabres, obscurs et allusifs, comme la tête de porc déposée en janvier 2012, un morceau de tissu dans le groin, devant la porte d'Ennio Stamile. Un avertissement au curé de Cetraro qui, depuis longtemps, luttait pour la légalité : quand on parle trop, on risque sa vie, surtout si c'est de la 'ndrangheta que l'on parle.

Il ne faut pas oublier non plus les nombreux chantages et balafres, accompagnés de symboles rappelant les temps obscurs de l'Inquisition, quand le Saint-Office tailladait les hérétiques et extorquait le *pizzo* à tous les non-catholiques.

Il a fallu attendre la mort de don Pino Puglisi, abattu par la Mafia en Sicile le 15 septembre 1993, pour que l'Église se décide enfin à briser son silence interminable et embarrassant, et commence à s'insurger contre les mafieux. Mais en Calabre, les téméraires, sont rares, et ils sont dans le collimateur de la 'ndrangheta. Cependant, ils ne baissent pas les bras et continuent de construire une Église à même de résister aux tentations du pouvoir et de l'argent.[XLV]

1 *La 'ndrangheta è una e una sola*
2 Quartiers de Milan.
3 Littéralement, « criaillerie, tapage », le baccaglio désigne une succession de formules toutes faites des 'ndranghetistes.
4 Premier vote, camorriste ou picciotto plus âgé et expérimenté.
5 Picciotto plus expérimenté, responsable territorial.
6 Le responsable du territoire.
7 La société mineure regroupe les 'ndranghetistes de grade inférieur, la société majeure regroupe les grades supérieurs, l'élite.
8 « Frères de sang », ouvrage non traduit de Nicola Gratteri et Antonio Nicaso,op. cit.
9 « Non sacciu nenti i sti cosi. »
10 Frère capucin de San Giovanni Rotondo, dans les Pouilles, objet d'une grande dévotion, car il passait pour être le seul prêtre catholique à avoir reçu les stigmates.
11 Massif montagneux du nord des Pouilles.
12 *Direzione distrettuale antimafia.*

TROISIÈME COMMANDEMENT

Ne jamais s’écarter des règles et se taire[1]

« Je suis Nunzio Novella, répète-t-il souvent à ses amis. Je n’ai besoin de l’avis de personne. Moins je les informe là-bas [en Calabre], mieux c’est[I]. » Originaire de Guardavalle, Carmelo « Nunzio » Novella est le régent de l’organisme qui coordonne les *locali* lombardes de la ’ndrangheta. Il essaie de s’affranchir des boss calabrais désireux de tout contrôler de près, jusqu’à la moindre petite affaire, et il distribue les charges et les *doti* comme il l’entend. Après avoir choisi comme lieutenant le boss de Rho, Stefano Sanfilippo, originaire de Gela, en Sicile, un homme par conséquent moins lié à la Calabre, il fomente une sécession au sein de la *locale* de Milan pour créer celle de Pioltello et faire de la ’ndrangheta de la vallée du Pô une entité indépendante.

Mais en Calabre, on frémit de rage. « Ce Novella est un fumier ! » s’écrie Nicola Gattuso lors d’une conversation avec Domenico Oppedisano à bord de sa Mercedes, de retour d’un mariage près de Locri. Le boss de Rosarno acquiesce, les lèvres serrées par la colère : « On dit qu’il distribue des charges à tour de bras[II]. »

Le 12 juin 2008, quelques représentants de la direction de la ’ndrangheta se retrouvent près de San Giovanni di Gerace, toujours dans la région de Locri. Le lendemain, conversant avec un autre affilié, un participant du sommet ne mâche pas ses mots : « Il est fini », dit-il à propos de Novella et de son projet « indépendantiste ». « La *provincia* l’a viré. » Un mois plus tard, tandis qu’il boit un café en plein après-midi au milieu d’anciens combattants réunis autour des tables en Formica de leur cercle de la rue Tasso, à San Vittore

Olona, à quelques kilomètres de Milan, le boss lombard est abattu par deux sicaires. « On a commandé deux *cappuccini*. Je l'ai demandé clair, comme d'habitude. On n'a même pas attendu qu'on nous les prépare, on est sortis, on a dégainé les armes et on a tiré », raconte Antonino Belnome, un des tueurs, convaincu que le meurtre a été demandé par les Gallace de Guardavalle, ennemis des Novella. « Mais dans la 'ndrangheta, reconnaît toujours Belnome, certaines décisions ne sont jamais communiquées à tous les affiliés », laissant entendre qu'à l'origine, il y avait peut-être d'autres raisons liées à la mégalomanie et aux ambitions hégémoniques de Novella vis-à-vis des autres boss.

Le message envoyé à la Lombardie est sans équivoque. « Quand on est fichu en Calabre, on l'est partout ailleurs », dit Giuseppe Piscioneri à un autre membre, en se référant à la *provincia*[III].

Dans la 'ndrangheta, l'erreur coûte cher : un concept que le boss de Sinopoli, Carmine Alvaro, réitère souvent dans son style alambiqué et laborieux lors d'interminables dialogues constitués presque exclusivement de regards et de sous-entendus : « Si on… laisse passer pour Untel… on laisse passer pour un autre, explique-t-il. En fait, il ne faut rien laisser passer, et les choses doivent être faites comme elles ont été décidées ! » Au cours de cette même conversation captée par un mouchard caché sous le tableau de bord de la voiture, il exprime toute son admiration pour la 'ndrangheta : « C'est ce qu'il y a de plus beau, dit Alvaro, [parce qu'elle a] les plus belles règles[IV]. » À chacun son dû[2]. Mérites et démérites, la *kabbale* de la 'ndrangheta, l'archétype du jugement. « C'est la règle qui ne le veut pas [c'est-à-dire qui l'empêche], confirme Arcangelo Condidorio, membre de l'organisation calabraise en Ligurie. Ce ne sont pas les hommes, parce que les hommes eux… ils ferment un œil[V]. » Et c'est bien pour éviter que l'on ferme un œil qu'une règle dit de « ne pas s'égarer et [de] savoir se taire », sinon la punition ne se fait pas attendre.

Connu depuis plus de cent ans sans jamais avoir été amendé, le code de la 'ndrangheta fait une distinction entre « négligences » et « erreurs ». Les « négligences » sont des infractions peu importantes sanctionnées par un avertissement verbal ou une punition mineure. En revanche, les « erreurs » comportent des « tragédies », des « taches d'honneur » et des « infamies ». Les « tragédies » impliquent des comportements personnels mettant en danger la sécurité d'autres affiliés ; les « taches d'honneur » impliquent des

actions portant préjudice à l'honorabilité de la famille, tandis que les « infamies » sous-entendent la violation des principes fondamentaux de l'Organisation. Dans ce dernier cas, le traître est alors puni par la mort.

Le silence et l'obéissance sont également des règles incontournables. De même que les ordres de chevalerie imposaient à leurs membres de savoir garder un secret en toute circonstance, les hommes et les femmes de la 'ndrangheta ne doivent rien révéler.

Un entrepreneur soupçonné de liens avec les clans calabrais en Lombardie disait à sa fille : « Tu ne dois parler à personne des discussions que nous avons ensemble. Tu dois tout enfouir en toi[VI]. » Au cours d'une conversation avec Giulio Lampada, entrepreneur de vidéopoker écroué pour liens présumés avec les De Stefano, Giancarlo Giusti – juge d'instruction à Palmi, arrêté en 2012 pour corruption – se définit comme « une tombe » : « J'aurais dû être mafieux, pas juge[VII] », affirme-t-il. Fiscaliste arrêté en 2010, Giovanni Zumbo va même plus loin : « Si tu ne parles jamais, tu ne risques pas de te tromper », dit-il dans une conversation enregistrée chez le caïd Giuseppe Pelle. Le silence est une métaphore de la dignité et de la force. Celui qui enfreint ces recommandations n'est plus considéré comme un homme, mais comme un *ominichio* (un « sous-homme »), un *quaquaraquà*[3] comme écrivait Leonardo Sciascia dans son roman le plus célèbre, *Le Jour de la chouette* [4].

Pour la 'ndrangheta, Rocco Varacalli, visage buriné et cheveux blonds veinés de gris, est un infâme. Dès le début de sa collaboration avec la justice, il est renié par sa propre famille : « Mon frère s'habille en noir et se laisse pousser la barbe. Quand on lui demande de qui il porte le deuil, il répond qu'il a perdu son frère. Ils ont peut-être même célébré mon enterrement[VIII]. » Quant à l'ancien boss de Seregno, Rocco Stagno, il a complètement disparu. Accusé d'être un *cascettuni*, un infâme, après avoir livré aux carabiniers un de ses anciens compagnons – Rocco Cristello –, il a été assassiné en mars 2009 et jeté aux porcs à Bernate Ticino, près de Legnano[IX]. Il a connu la même fin que Pietro Plutino qui, plus d'un siècle auparavant, en 1899, a été abattu par la 'ndrangheta de Reggio Calabria qui le soupçonnait d'avoir facilité l'arrestation de trois malfrats de Messine (Gaetano Battaglia, Rocco Ferraro et Emanuele Lafame), accusés de violence sur une femme.

« La mort de Plutino a été décidée au *tocco*[5], chez une prostituée », raconte Saverio Baldassarre, un des premiers repentis de Reggio Calabria[X].

Mais l'infamie perdure parfois au-delà de la mort. Antonio Zagari, fils d'un

des premiers boss de la ’ndrangheta émigré en Lombardie, se souvient :

« Quelques jours après mon affiliation, j’ai eu la première démonstration du sens de l’honneur propre aux mafieux ; j’ai été invité par quelques amis à boire un verre au cimetière de Rosarno, avec coupes et bouteilles de champagne, sur la sépulture encore fraîche d’un mafieux abattu pour délation. Après le toast, on a uriné sur la tombe et la photo du défunt, puis on est partis en rigolant, laissant sur place les reliefs de notre petit festin afin que l’affront soit bien visible[XI]. »

L’infamie est synonyme de *scatasciu*, ce qui signifie en dialecte calabrais « trop parler », « aller trop loin ». Nicola Adelfi écrivait dans *La Stampa*, le journal turinois : « Un professeur de Palmi, qui depuis des années étudie et tente de pénétrer cet univers souterrain et ténébreux où tant de choses se font par sous-entendus et allusions, m’explique l’importance du terme *scatasciatu* ; un homme devient un *scatasciatu* quand il a perdu ce que l’on appelle en dialecte l’*incasciu*, le “lien”. C’est-à-dire quand il ne reconnaît plus les lois de la communauté, se livre par peur ou pour de l’argent et finit par accepter les idées du monde extérieur. C’est une grande ignominie. C’est ce qui est arrivé, il y a très longtemps, à un *giovane di sgarro*[6], un certain Francesco Chiappalone, de Seminara, qui, à sa sortie de prison, où il avait été en contact avec des politiques – dont Gramsci –, soutenait qu’il fallait tourner le dos aux vieux préjugés. Il était convaincu qu’une société nouvelle ne pouvait voir le jour en Calabre que si l’on adoptait des méthodes nouvelles et que si l’on acceptait le progrès. Tous ces propos faisaient de Chiappalone un *scatasciatu*, et lui ont coûté la vie[XII]. »

Le code de la ’ndrangheta est dur, implacable, d’une rigueur aussi inéluctable que le destin. Si on est l’auteur d’un affront, il faut mourir, si on en est la victime, il faut tuer. Face à ces consciences « imbriquées » les unes dans les autres, à ce mur impénétrable que forment l’omerta, la peur obscure et les préjugés, le ’ndranghetiste a le choix entre l’obéissance ou le silence. Dans un délibéré de 1979, les juges du tribunal de Reggio Calabria écrivent : « Là où la Mafia est présente, les victimes sont réticentes et le mécanisme des pouvoirs publics tourne largement à vide. La loi du silence bâillonne les témoins, les juges ne trouvent personne pour soutenir l’accusation, les preuves à charge n’ont jamais de véritable consistance spécifique, les indices demeurent confus et contradictoires[XIII]. »

Comme dans beaucoup d’organisations religieuses, le respect des ordres

supérieurs ne doit jamais laisser place à la moindre hésitation. « Même là-bas [au nord] il faut s'adresser plus haut, à celui qui est tout en haut » prévient Giuseppe Commisso, encore appelé « il Mastro »
, boss du clan éponyme dans le village de Siderno. Dans sa teinturerie, il reçoit des hommes politiques, des 'ndranghetistes et des professions libérales, avec pour tous un conseil, un remède, une solution. Il sait qu'il représente les familles les plus puissantes de la région de Locri. Pour beaucoup, ses mots ont valeur d'Évangile.

Tout comme « il Mastro », Giuseppe Pelle n'admet aucune entorse aux règles de la hiérarchie : « Si quelqu'un est plus vieux que moi, a plus de responsabilités que moi, c'est à lui de parler », dit-il à ses invités dans sa maison de Bovalino. Autant de règles anciennes qui, dans la 'ndrangheta, sont encore valables partout, comme l'explique Domenico Oppedisano qui souligne ses propos en fendant l'air de ses mains calleuses : « Il n'y a qu'une voie, et tous doivent l'emprunter[XIV]. »

Les règles

Les règles de la 'ndrangheta apparaissent pour la première fois dans le rapport d'un inspecteur des forces de l'ordre de la préfecture de Reggio Calabria envoyé le 3 février 1890 au juge d'instruction[XV].

« L'association en question est hiérarchisée et se compose de *tironi* (les jeunes d'honneur dans le jargon de la 'ndrangheta), de *picciotti* et de *camorristes mafieux*. On rentre dans la Société avec le grade de *jeune d'honneur* ; ces garçons constituent le vivier dans lequel l'Organisation va puiser et, si au bout d'un certain temps ils ont donné suffisamment de preuves de leur loyauté et de leur étoffe de criminels, ils seront élevés au rang de *picciotti*, puis de *camorristes* mafieux. Les *jeunes d'honneur* n'ont pas accès à tous les secrets de la Société, et quand des questions très confidentielles doivent être abordées entre *camorristes* et *picciotti*, on leur demande de s'éloigner. Le *picciotto* est promu *camorriste* après avoir versé une somme d'argent et commis quelques actions crapuleuses, ou bien sur la base du mérite, c'est-à-dire après avoir été plusieurs fois écroué pour des faits liés à la Société ou des délits de droit commun.

L'insertion au sein de l'organisation criminelle se fait après versement d'un droit d'entrée généralement non inférieur à 7 lires, mais aussi parfois gratuitement quand le boss voit qu'il a affaire à un jeune homme dégourdi et

rompu au vice. Au moment de son intégration dans l'Organisation, le malheureux novice reçoit les ordres suivants :

1. Respecter ses compagnons comme soi-même.
2. Défendre ses compagnons, à savoir prendre fait et cause pour eux.
3. Exiger la *camorra*, c'est-à-dire prélever illicitement de l'argent sur les gains réalisés par d'autres et le remettre intégralement aux supérieurs hiérarchiques, lesquels portent le titre de *chef camorriste*, *puntaiolo* (caissier et comptable du *camorriste* expérimenté), de chef des *picciotti*.

Les *jeunes d'honneur* et les *picciotti* ont le devoir de s'entraîner à la *tirata*, c'est-à-dire à manier le couteau [duel rituel], tant pour attaquer que pour se défendre.

À l'occasion des cérémonies de promotion, des repas sont organisés avec tous les affiliés – ou une partie d'entre eux – dans une auberge ou une cave le plus possible isolées afin d'éviter l'irruption des forces de police.

L'objectif de la Société en question est :

1. L'exploitation des activités de jeu, à savoir prélever sur les gains des joueurs actifs sur les places publiques, et rançonner les faibles.
2. Se défendre réciproquement entre affiliés et soutenir tout membre de la Société qui serait victime d'un affront.
3. Exiger et prélever une partie des gains réalisés par tout individu connu pour être l'auteur de larcins.
4. Exploiter les humbles et les faibles, notamment les prostituées, et s'imposer par l'intimidation et la violence.
5. S'employer par tous les moyens à se procurer l'argent nécessaire pour subvenir à ses propres besoins essentiels, mais aussi pour satisfaire d'autres exigences, entre autres, afficher son pouvoir.

Pour cela, *picciotti* et *camorristes* se relayent et passent chez tous les affiliés afin de leur demander des comptes et de s'enquérir de leurs projets au service des intérêts de la Société.

À cette occasion, si un affilié a subi un affront, il en informe son boss : si l'outrage provient d'un compagnon de l'Organisation, le litige sera tranché par le chef. Si au contraire, il provient de l'extérieur, celui-ci convoque la Société qui, après avoir établi les torts, décidera de la conduite à suivre. Ensuite on tire au sort la personne chargée de l'application de la sentence.

Quand un *picciotto* et un *camorriste* tombent sur un homme dont ils savent

qu’il commet des larcins, ils lui demandent des comptes et exigent une partie de ses gains ; en cas de refus, ils n’hésitent pas à le poursuivre et lui dérober ses biens.

Si un affilié tiré au sort pour remplir une mission refuse de s’exécuter, la Société le somme de motiver son refus et, selon le cas, décide son expulsion ou l’application d’une sanction bien plus grave.

Un affilié soupçonné de déloyauté ou d’espionnage au détriment de la Société fait l’objet d’une mesure tout aussi sévère, à savoir voies de fait et lésions individuelles.

La plupart des réunions se tiennent dans des lieux isolés pour éviter une visite inopinée des forces de l’ordre, par exemple dans le vallon de Santa Lucia, derrière le cimetière de San Giorgio, au-dessus du moulin de Calamizzi. En général, on s’y rend avec des armes courtes.

Les recettes de l’association criminelle sont en grande partie dépensées en banquets et beuveries dans de discrètes auberges et des guinguettes susceptibles de ne pas être surveillées par la police.

Enfin, par l’intimidation et en s’affichant dans des lieux publics en groupes de deux ou trois personnes, voire plus, les affiliés – toujours prêts à en découdre et à manier le couteau en cas de résistance – parviennent à soutirer de l’argent et à imposer leur volonté à la population. »

La force est la loi de tous

La loi est la justice de quelques-uns tandis que la force est la loi de tous. Les ’ndranghetistes ne cessent de réitérer ce principe, l’inculquant même aux enfants dès leur plus jeune âge. « Si quelqu’un te fait quelque chose, affirme Carmelo Tripodo, boss présumé de la ’ndrangheta à Fondi, dans le Latium, à son fils d’onze ans, je ne vais pas à la police, je le prends et le tue[XVI]. »

D’autres recourent à des expressions plus hautes en couleur. C’est le cas d’Antonio Bellocco, frère d’Umberto, chef de la famille du même nom régnant sur Rosarno, qui explique que « la loi, c’est comme la peau des testicules : plus on la tire, plus elle se tend ». Et encore plus méprisant, il ajoute au journaliste du quotidien génois *Secolo XIX*, Marco Menduni : « La loi, c’est nous qui la dictons. Pas ceux qui ne savent rien faire d’autre que mettre le bazar ! » Ils sont convaincus qu’eux seuls savent administrer une « justice juste », ce qui n’a évidemment rien à voir avec la justice officielle.

Les Valle aussi imposent leur loi par la force. Proche des De Stefano et parti

se réfugier à Milan dans les années 1970, au moment de la première guerre mafieuse en Calabre, ce clan contrôle des centaines de petits entrepreneurs étranglés par la crise et criblés de dettes. Les traitements infligés à ceux qui n'arrivent pas à payer sont très durs : ils sont convoqués au restaurant La Masseria, siège opérationnel du clan à Cisliano, une bourgade au sud-ouest de Milan, menacés devant d'autres débiteurs et parfois pris à coups de poings. « Vous voyez, ça, c'est ma famille, dit Fortunato Valle, fils de Francesco, caïd encore appelé "don Ciccio", à un des nombreux présents. Celui qui est en blanc et qui a votre chèque, il a quatre meurtres à son palmarès et il vit tranquillement et librement, parce que la justice, c'est nous qui nous la faisons ; pas besoin d'avocats ni de policiers[XVII]. »

Dans les familles de la 'ndrangheta il n'y a de place ni pour les *cantatori infami* [7] ni pour des gens apparentés de près ou de loin avec des *migni*, des *zaffi*, des *carrubbi*, des *strisci* [8] ou des *russi* [9], ou encore des juges ou autres *sbirrami* [10]. Annunziatino Romeo, aujourd'hui collaborateur de justice, raconte qu'il a trinqué « quand le juge Falcone a "sauté" avec son escorte ». Et Antonino Belnome confirme : « Si une télévision était allumée quelque part et qu'on entendait parler des mésaventures, voire de la mort de policiers, c'était des hurlements de joie. »

On ne doit pas s'adresser aux forces de l'ordre. « Celui qui le fait n'est pas un homme », profère le boss Domenico Oppedisano, arrêté en 2010, au cours d'une conversation avec Domenico Gangemi, chef présumé de la *locale* de Gênes. « Les flics, il faut les payer et les corrompre, c'est tout. Pour le reste, il faut les éviter comme la peste. » Un vieil adage calabrais dit bien : « Celui qui s'entend avec les flics y perd son vin et ses cigares. »

Le 'ndranghetiste qui se tourne vers l'État est donc perçu comme un lâche, un faible ; c'est ce que laisse entendre Antonio Papalia, puissant boss originaire de Platì. D'un caractère réservé, pesant bien ses mots, Papalia laisse échapper à propos de Saverio Morabito une remarque qui a tout l'air d'un jugement : « Il aurait dû garder ça pour lui », murmure-t-il, réprouvant la décision de Morabito de dénoncer Domenico Barbaro, surnommé « il Canarino » (« le Canari »), après que celui-ci a essayé de le supprimer, ou du moins de l'intimider, d'un coup de pistolet[XVIII]. Ces quelques mots renferment tout le mépris, toute l'aversion pour les lois de l'État et la répugnance à se montrer ouvertement plus faible que son agresseur en s'adressant à la justice pour laver l'affront subi.

Se constituer partie civile dans un procès est également perçu comme une honte, « comme l'avaient fait les Facchineri contre les Raso-Albanese-Gullace en s'exposant au mépris et à l'abandon de tous les autres 'ndranghetistes[XIX] ». « Il faut faire sa justice soi-même, explique Pino Scriva dans son mémorial[11] remis aux magistrats en décembre 1984, et n'envoyer personne en prison ; il faut toujours entraver la justice et prendre la défense de l'accusé, même si c'est un rival. »

La catégorie des *sbirri*[12] comprend, entre autres, les anciens affiliés qui collaborent avec les forces de l'ordre, violant ainsi le serment prêté à leur entrée dans la 'ndrangheta. Pasquale Turrà est fils et petit-fils de 'ndranghetistes. Ses révélations ont fait appréhender des dizaines de boss et de mafieux, non seulement dans son propre clan allié aux Vallelunga, mais aussi dans le cartel adverse, les Emanuele-Ciconte, tous impliqués dans une guerre féroce pour le contrôle de la production et de la distribution du bois sur le territoire situé à cheval entre les provinces de Catanzaro et de Vibo Valentia. En 1998, on lui tire dans les jambes, puis on lui fait exploser la cervelle d'une volée de chevrotines. Turrà avait perdu son droit à la protection de l'État – prévue pour les repentis – après s'être éloigné de son refuge secret pour retourner à Guardavalle, son village natal.

Ancien trafiquant de drogue lié au clan Mazzaferro, près de Côme, Raffaele Iaconis raconte qu'il a dû demander une sorte d'amnistie (à l'occasion du Vendredi saint) pour se faire pardonner une ancienne expérience professionnelle en tant que vigile assermenté dans le nord du pays[XX]. Filippo Barreca, le collaborateur de justice qui a dévoilé tous les dessous du meurtre de l'ancien président de la société italienne des chemins de fer, Lodovico Ligato, rappelle que l'on affiliait généralement les néophytes avant leur service militaire pour que leur serment de fidélité à la 'ndrangheta précède celui qu'ils allaient être obligés de prêter auprès de l'État[XXI]. D'autres repentis ont raconté que pendant leur service militaire, les *picciotti* adoptaient délibérément une mauvaise conduite pour ne pas risquer d'être promus au rang de caporal à la fin de la période passée sous les drapeaux. Pour les 'ndranghetistes, honneur et respect sont complémentaires, un peu comme les deux côtés d'une médaille, et ils emploient souvent ces mots dans leur langage truffé d'expressions toutes faites, de tournures mystérieuses et de silences étudiés pour sembler encore plus menaçants. Des rappels apparemment anodins qui cachent souvent d'atroces condamnations à mort.

Au cours d'une conversation avec l'un des membres de la 'ndrangheta, Giuseppe Fazzari, au bar Italia de Turin, Giuseppe Catalano lance un avertissement : « Vous me devez du respect, à moi, pas à la "charge" », tandis que Bruno Iaria, chef présumé de la *locale* de Cuorgnè, dans le Piémont, rappelle à Nicodemo Camarda qu'il faut respecter « le chien pour son maître[XXII] ».

Au cours d'une conversation au parloir avec son neveu, le caïd Mommo Molè est encore plus explicite[XXIII] :

« Et puis, les mots doivent être suivis de faits… tu dois lui dire de rester à sa place, parce que nous avons cent ans d'histoire derrière nous, et ça ne se raye pas comme ça ; si tu veux t'allier… si vous voulez travailler ensemble ou si tu veux travailler pour ton compte, de toute façon il faut marcher droit, et tu fais ce que tu veux, mais toujours comme il faut, toi aussi, et tu dois savoir qu'à un certain moment… chacun… l'histoire, ça compte, les sacrifices, la prison et tout le reste, ça compte. Nous, on respecte le passé, on respecte l'histoire, on respecte, on respecte. Et on ne se trompera jamais, jamais, jamais… ! »

Le 28 décembre 2008, Giuseppe Gioffrè, chef de la *locale* de Natili di Careri « installé » à Turin, est assassiné à Bovalino, près de Locri. Son fils Arcangelo est blessé dans l'embuscade. Gioffrè qui, aux yeux de la 'ndrangheta « brasse du vent », a payé pour ses agissements irrespectueux et inopportuns, notamment pour son ingérence dans les affaires de la *locale* de Volpiano et ses confidences à Rocco Varacalli – futur collaborateur de justice – sur la guerre entre les Giorgi et les Favasuli[XXIV].

Ce respect, que les mafieux exigent et auquel ils prétendent au nom de leur puissance criminelle, est comme une sorte d'assurance-vie. Un 'ndranghetiste qui n'est plus respecté est « quelqu'un qui trimballe son propre cadavre ».

« C'est pour cela qu'il y a un code »

La femme peut garantir l'honneur de l'homme, ou au contraire l'en priver, et dans ce dernier cas, c'est à lui de se venger, avec toujours la violence inouïe qu'il emploierait si l'on menaçait son territoire, ses animaux ou sa propre personne. Celui qui ne se venge pas perd la face, comme dit le 'ndranghetiste Serafino Castagna, auteur de plusieurs meurtres et collaborateur de justice dès 1955, à propos de l'affaire Antonino Romeo :

« C'était un brave gars, mais un peu mou… au point qu'on a dû l'exclure de

la Société… en janvier 1948, précisément le 3 au soir, on nous a dit qu'un jeune homme avait séduit la sœur d'Antonino. On a donc décidé de convoquer une réunion extraordinaire pour examiner cette histoire. Nous nous sommes donc retrouvés à Gonio, à mi-chemin entre Pernocari et Presinaci. Après avoir prononcé les formules rituelles, le chef de la *'ndrina* a expliqué de quoi il s'agissait. Il nous a dit qu'Antonino Romeo portait une "tache d'honneur" qu'il fallait – comme l'exige le règlement – tout de suite effacer par la vengeance. Il se devait d'exécuter le séducteur de sa sœur. Sinon il se couvrait de honte. Nous avons tous convenu que l'affront subi par la famille Romeo ne concernait pas uniquement notre affilié, mais tout le corps de la Société, par conséquent, nous avons approuvé la sentence et donné à Antonino dix jours pour venger notre honneur. Dix jours se sont écoulés : toujours rien. Notre affilié a demandé un report du délai, puis a déclaré qu'il ne se sentait pas le courage de faire couler du sang. Il n'y avait plus qu'à réunir de nouveau la Société et expulser Antonino Romeo pour "tache d'honneur" et "infamie[XXV]". »

Pour la 'ndrangheta, la femme protège l'honneur de la famille, et la déshonorer signifie jeter le discrédit sur tout le clan. Parfois, il suffit d'un mot de trop, comme le révèle l'histoire d'Antonio Tedesco, surnommé « l'Americano » et abattu en octobre 2010 pour la seule et unique raison de s'être vanté de sa liaison, vraie ou présumée, avec la sœur d'un boss. « Personne ne m'a parlé de cette affaire, dit aux magistrats Antonino Belnome, ancien chef de la 'ndrangheta à Giussano, parce qu'ils craignaient… que j'intervienne personnellement contre Tedesco pendant mon séjour en Calabre[XXVI]. » Les chefs convoquent « l'Americano » dans un manège de Bregnano, sous prétexte de l'affilier. Tedesco a été assassiné et enterré sous une grosse dalle en pierre. Les enquêteurs l'ont retrouvé momifié : il portait au cou une grosse chaîne en or avec une croix.

Même destin pour Santino Panzarella, vingt-neuf ans, tué en 2001 pour sa liaison présumée avec la femme d'un boss. Quelques années plus tard, on a retrouvé une clavicule du jeune homme originaire de Filadelfia au bord d'un torrent de la province de Vibo Valentia. Sa mère, Angela, femme et maîtresse d'un boss, raconte : « On se disputait tout le temps avec Santino parce que je lui répétais que les Anello allaient avoir sa peau ou que je n'allais plus jamais le revoir. Dans les milieux mafieux, on recourt à la *lupara bianca*[13]. Surtout dans ma région ; plusieurs personnes ont disparu dans des cas comme celui

de mon fils, et les responsables présumés appartenaient aux clans Anello et Fiumara[XXVII]. »

Pour la ’ndrangheta, l’honneur est un concept puisé dans le vocabulaire des gens honnêtes. Il ne sert pas à donner une idée de la réputation d’un individu, mais plutôt à décliner les différents aspects de la possession et de la domination.

À Rosarno, le 31 août 1977, Antonino Bellocco, cousin d’Umberto, tue sa sœur Maria Rosa, son beau-frère Mario Alessio Conte et leur fils de huit ans, Francesco, pour des « raisons d’honneur avérées[XXVIII] ». On peut lire dans le mandat d’arrêt délivré par le juge d’instruction du tribunal de Palmi, Augusto Di Marco : « Maria Rosa Bellocco entretenait une liaison extraconjugale, ce qui était mal toléré par sa famille, à tel point que son père avait sommé l’amant de ne plus la fréquenter. »

« Le déshonneur de la famille est puni de mort », comme le déclare le 21 mai 2012 la collaboratrice de justice Giuseppina Pesce, en réponse aux questions de la procureure Alessandra Cerreti et de la présidente du tribunal de Palmi, Concettina Epifanio, dans le cadre du procès All Inside[14]. Fille et petite-fille de ’ndranghetistes, Giuseppina reconnaît l’existence d’un code d’honneur et raconte le meurtre d’Annunziata, une cousine de son père, abattue parce qu’elle entretenait une liaison avec un carabinier.

« Ministère public : Dites-moi, vous entretenez, ou avez entretenu, une liaison extraconjugale ?

Giuseppina Pesce : Oui.

MP : Quand a-t-elle commencé? Depuis quand ?

GP : En 2010.

MP : 2010 ? Et ça continue ?

GP : Oui.

MP : Des membres de votre famille l’ont su avant votre arrestation ?

GP : Je crois, oui, parce que mon oncle, Vincenzo Pesce, m’a convoquée avant mon arrestation.

MP : Vincenzo, né en 1959 ?

GP : Oui. Il m’a dit de faire attention, qu’on m’avait à l’œil, que tôt ou tard, quelqu’un allait se mettre en travers de mon chemin et que mes cousins me surveillaient de près.

MP : Qu’est-ce que ça voulait dire ?

GP : Je savais bien de quoi il parlait, parce que je me doutais que c’était

pour cette histoire, mais il m'a dit… qu'il m'en parlait avant qu'il ne se passe quelque chose de grave parce qu'il avait confiance en moi et savait que c'était des rumeurs, rien de plus.

MP : Qu'est-ce qu'il entendait "avant qu'il ne se passe quelque chose de grave" ? Qu'est-ce que cela signifie ?

GP : Je pense avant que quelqu'un n'intervienne pour prendre des mesures.

MP : Quel type de mesures il fallait prendre ?

GP : Disons que là-bas, dans ma famille, les mesures… c'est une punition… C'est pour ça qu'il y a un code.

MP : Qu'est-ce que vous entendez par là Madame ? Punir, comment ? Un code, quel code ?

GP : La personne qui trahit et déshonore la famille doit être punie par la mort. C'est une loi.

MP : Et vous savez si cette loi a déjà été appliquée ?

GP : Oui. Disons, oui, en général, c'est l'habitude là-bas… maintenant, c'est seulement un usage, mais c'est… je ne sais pas comment dire, c'est-à-dire… moi qui vis là-bas, moi qui fais partie de cette famille, avec ces personnes qui ont cette mentalité, je sais que c'est comme ça. C'est déjà arrivé. Oui, il est arrivé que des gens, éventuellement, aient disparu, que des gens…

MP : Bon alors, avant tout, vous venez de parler d'une loi, d'accord ? C'est le terme que vous avez employé. Vous savez si ce que vous définissez comme loi a déjà été appliqué pour une femme de la famille Pesce ?

GP : Oui… En fait, une cousine de mon père… comment s'appelle-t-elle ? Comment s'appelle-t-elle ? Annunziata Pesce, voilà… c'était son nom. C'est une histoire que je connais parce que mon mari me l'a racontée.

MP : Quand ? Dans quel contexte ?

GP : Dans les années où nous étions ensemble.

MP : Je voulais savoir si c'est une chose que vous avez apprise récemment ou pas.

GP : Non, non, pas récemment, il y a déjà un certain temps.

MP : D'accord.

GP : En fait, cette dame avait trompé son mari et on n'a plus eu de nouvelles d'elle, elle a complètement disparu, on ne l'a jamais retrouvée.

MP : À quand remonte cette histoire ?

GP: C'est une vieille histoire, très vieille, vingt ou trente ans. Enfin je ne sais pas précisément, mais c'est vraiment une vieille histoire. Mon oncle

Giuseppe – le vieux – vivait encore.

MP : Né en 1923 ?

GP : Oui.

Président du tribunal : Mais vous Madame, vous la connaissiez cette cousine de votre père ?

GP : Non, personnellement, non.

Président : Vous ne l'avez jamais vue ?

GP : Non.

Président : Donc vous n'en avez entendu parler que par votre mari ?

GP : Par mon mari… je sais que c'était la sœur de ma cousine, en somme je parlais avec sa sœur et elle me disait qu'elle avait une autre sœur, mais qu'elle n'était plus là, mais moi je n'ai jamais demandé où elle était, en fait, parce que je savais qu'elle était…

MP : Mais avant tout, de quelle branche de la famille s'agit-il ?

GP : C'est la…

MP : Expliquez-nous quel est – quel était – votre parenté avec cette femme.

GP : C'était une cousine germaine de mon père. Ils étaient les enfants de deux frères.

MP : Enfants de deux frères ?

GP : Oui.

MP : Quand le fait s'est-il passé, d'après ce que vous a raconté votre mari ? Elle avait quel âge cette femme ?

GP : Ça, je ne sais pas. Je ne connais pas ce détail. Je sais seulement que c'était une femme qui… Je ne sais même pas si son mari était vivant ou mort au moment de son autre histoire, de sa liaison… ou bien le mari était vivant et en fait, elle le trompait avec un carabinier et on l'a fait disparaître et… voilà !

MP : Et votre mari, il vous a donné des détails spécifiques sur cette disparition ?

GP : Oui.

MP : Comment ça s'est passé, qui l'a fait ?

GP : Il m'a dit qu'elle avait été tuée par ses frères… Dans la campagne. »

Dans la logique complexe des 'ndranghetistes, il y a « eux » et les « autres », appartenant à deux mondes différents et inconciliables. Licenciée en droit et mère d'en enfant né d'une liaison avec un employé de la préfecture

de police de Messine, Brunetta Morabito a été grièvement blessée par son frère qui, le 24 mai 2006, lui a déchargé tout son 357 Magnum en pleine figure. La jeune femme a survécu à ses lésions cérébrales et son frère s'est rendu à la police, à qui il a avoué avoir tiré pour des « raisons d'honneur ».

On se souvient de Leonardo Sciascia qui disait que les sentences sont écrites par le peuple, entre les murs, sur la place du village, agora de toute histoire humaine.

1 *La 'ndrangheta è una e una sola*
2 Titre d'un ouvrage de Leonardo Sciascia.
3 En Sicile, ce terme désigne le cri de la caille, donc quelqu'un de très bruyant qui, par conséquent, n'est pas fiable.
4 Éditions Flammarion, 1993, pour la version française.
5 L'assassin est tiré au sort parmi les affiliés.
6 Un camorriste ayant déjà des responsabilités, grade le plus élevé de la société mineure.
7 Délateurs.
8 *Policiers, carabiniers.*
9 « Rouges », appelés ainsi en référence aux bandes rouges des pantalons d'uniforme des carabiniers.
10 Flicaille.
11 Document au travers duquel certains repentis préparent leur défense. Ils y décrivent notamment le fonctionnement de la 'ndrangheta, racontent ce qu'ils ont vécu, etc.
12 Traîtres.
13 Dissimulation de cadavres.
14 Nom d'opération de cette enquête.

QUATRIÈME COMMANDEMENT

La famille est sacrée et inviolable[1]

Liés les uns aux autres, comme les serpents marins de Laocoon.

Pour comprendre toute la force de la ’ndrangheta, il faut aller fouiller dans la famille, dans cet enchevêtrement de parentés qui, à la fin des années 1970, permet aux *’ndrine* de gérer la manne infinie des subventions destinées à la Calabre par la Cassa del Mezzogiorno[2]. Plutôt que de partager avec des étrangers les revenus des activités dans le BTP (bâtiment-travaux publics, terrassement, extraction et transformation des granulats), les boss prennent l’habitude d’affilier de plus en plus souvent des proches et des membres de leur famille. « On partage avec une personne, pas avec cinq », pense Pasquale Libri, le frère du chef de clan du même nom[I]. Et beaucoup sont du même avis : « S’il faut partager l’argent, il vaut mieux que ce soit en famille, sans se fier à des externes », reconnaît Paolo Iannò, ancien lieutenant du caïd Pasquale Condello[II].

Dans l’entourage familial des ’ndranghetistes, beaucoup se lancent dans le transport routier, et vers la moitié des années 1970, des dizaines et des dizaines d’entreprises liées à l’Organisation s’inscrivent au Registre du commerce[III]. Une évolution qui, initialement, s’expliquait davantage par l’avidité que par la clairvoyance. On retrouve cette même tendance en Lombardie où, plutôt que de se partager le marché de la drogue, les Sergi et les Papalia s’allient en mariant Antonio Papalia avec la sœur de Francesco Sergi. Avant de s’enrichir grâce aux subventions affectées au développement économique du sud de la Botte, la ’ndrangheta vivait de vols de bétail, d’extorsion et de gardiennages illicites. Dans son mémorial, Pino Scriva

rappelle que « ceux qui gardaient les yeux ouverts mangeaient sur le dos de ceux qui les gardaient fermés ». Il était impératif de vivre de *sgarro*, à savoir exclusivement d'activités illégales. Les rites étaient censés tisser des liens affectifs entre l'individu et le groupe, ainsi qu'une forme de solidarité entre des personnes non apparentées et étrangères les unes aux autres. Au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle, les collaborateurs de justice ne manquaient pas, et la loi du silence n'était pas si répandue que cela. À l'époque, la principale activité était l'exploitation de la prostitution, considérée aujourd'hui comme méprisable et déshonorante. Puis les choses ont changé. L'argent, surtout de la drogue, a bouleversé les règles, anéanti les amitiés et déclenché des affrontements et des guerres de Mafia qui ont fait des centaines de morts.

Aujourd'hui, la structure de la 'ndrangheta n'est plus du tout la même. Dès son entrée, le nouvel affilié se trouve impliqué dans un réseau d'amitiés et de mariages et évolue dans un vaste système clientéliste qui peut inclure des centaines de personnes et devrait le protéger contre les risques de délation. Les liens familiaux étroits – socle de la 'ndrangheta – compliquent effectivement les collaborations avec la justice. Rares sont ceux qui passent aux aveux, car ce serait une trahison de leur propre sang. Or on ne renie pas sa famille biologique, « même si on nous arrache les yeux », comme dit Francesca Crisalli, fille naturelle d'un boss tué près de Locri dans les années 1960[IV]. Ceux qui s'y résolvent sont obligés de trahir leur sang : « Accuser mon frère Enzo, même mort, rappelle l'ancien 'ndranghetiste Antonio Zagari dans son autobiographie, revenait à souiller son image et son souvenir aux yeux de ma mère. » Ce type d'attachement est effectivement très profond. Après avoir appris qu'un parent de sa femme a décidé de se repentir, Giovanni Ficara se demande : « Est-ce possible de se mettre contre son propre sang ? » « Mes enfants ont aussi du sang Latella », se justifie-t-il[V].

En outre, dans l'adversité, les clans se replient sur eux-mêmes : « On a tous une famille, ils ne peuvent pas se mettre contre nous[VI] », murmure Caterina Albanese à propos des Piromalli, lors d'une visite à son mari Mommo Molè, écroué à Secondigliano, dans la banlieue napolitaine. Une façon de dire : « S'ils nous cherchent, nous saurons répondre. »

« On m'a tué un fils et un frère, il était juste que je me venge », dit Vincenzo Giuffrè aux carabiniers qui le surprennent à Turin, en août 1972, au mariage de sa fille. Car pour le 'ndranghetiste, subir un tort – même mineur –

sans se venger, c'est renoncer à être un homme, ne plus pouvoir travailler et lire le mépris dans le regard des autres.

Ce sont justement ces liens de parenté qui déclenchent une surenchère de violence qui, avec le temps, finit par anéantir tout sentiment. En Calabre, on dit que la famille du mort entend toujours l'appel du sang, et que le seul moyen de le faire taire est d'en verser encore davantage pour laver l'affront subi. C'est la logique des innombrables *faide* – les guerres de clans – qui ponctuent l'histoire de la 'ndrangheta : de San Luca à Ciminà, de Locri à Roghudi, de Seminara à Cittanova, de Guardavalle à Sant'Onofrio, jusqu'aux Serre de Catanzaro[3].

Le sang versé pendant ces hostilités mafieuses est souvent compensé par celui des épouses vierges, objets de mariages arrangés pour résoudre des conflits autrement insolubles. Cela a été le cas pour Teresa, fille du boss de San Luca, Sebastiano Romeo, allié des De Stefano, qui épousa Venanzio Tripodo, fils de Mico, le boss de Reggio Calabria, tué en 1976 et rival des De Stefano. Si cette union a effectivement permis la réconciliation de deux familles impliquées dans la première *faida*, le mariage de Giuseppina, sœur des frères Condello, avec Antonino Imerti, a par contre déclenché un second conflit qui a fait plus de sept cents morts en Calabre entre 1985 et 1991. Le collaborateur de justice Giacomo Lauro raconte :

« Envieux, Paolo De Stefano a tout de suite eu peur que ce mariage (avec les alliances mafieuses qu'il comportait, et donc l'essor du clan Condello) favorise les deux familles et accroisse leur autonomie sur les *locali* de Mercatello et d'Archi Carmine. Voilà pourquoi, redoutant l'intégration arbitraire d'Antonino Imerti sur ces territoires et craignant aussi que les Condello puissent menacer son clan, il décida de briser cette entente en décrétant l'élimination d'Antonino Imerti et en en faisant retomber insidieusement la responsabilité sur d'autres personnes[VII]. »

Au sein de la 'ndrangheta, les mariages sont destinés à consolider les pouvoirs en alliant les familles. Le 19 août 2009, une réception est donnée en l'honneur d'Elisa Pelle et de Giuseppe Barbaro, rejetons de deux des clans les plus puissants de la région de Locri ; quelques milliers d'invités y sont conviés, parmi lesquels les représentants des principales *locali*. Mais la salle est truffée de caméras et de micros et les carabiniers enregistrent tout : « Ils ont voulu faire un mariage de pouvoir pour montrer qu'ils étaient puissants », fait observer un affilié du clan de Rosarno. Entre deux plats, les nouvelles

charges de la *provincia* sont attribuées.

Les filles sont censées renforcer les clans et les garçons assurer leur survie, leur pérennité et leur pouvoir.

Écoutons encore Zagari :

« Parmi les affiliés de la ’ndrangheta, il y en a beaucoup qui ne pensent qu’à avoir des garçons… Avoir beaucoup de garçons, ou de toute façon, un nombre élevé d’hommes apparentés permet de peser davantage sur l’activité criminelle : ce n’est pas un hasard si les clans les plus puissants de la mafia calabraise sont souvent constitués d’individus issus d’une même famille, ce qui limite considérablement les probabilités de trahison[VIII]. »

La criminologue Letizia Paoli en convient : « Encore aujourd’hui, dans la province de Reggio Calabria, les groupes mafieux prédominants sont ceux qui ont le plus de membres : les petits clans comprennent de cinq à dix hommes adultes, les moyens en ont entre vingt et trente… et parmi les plus puissants, par exemple celui des Piromalli, de Gioia Tauro, il y en a qui en comptent plus de deux cents[IX]. »

Les hommes continuent d’occuper les postes de commandement, même si le rôle des femmes est en train de changer. Elles ne sont plus considérées comme des êtres mineurs. « Non seulement les femmes ont vraiment pris conscience de l’Organisation, mais elles en partagent pleinement les objectifs et participent à la mise en œuvre de son programme criminel », écrit Natina Pratticò, juge d’instruction dans l’affaire du massacre de Duisbourg. Les exemples ne manquent pas dans toute l’histoire de la ’ndrangheta. À Milan, dans les années 1970 et 1980, Maria Serraino gérait un important trafic de drogue, sans toutefois faire d’ombre à son fils Emilio, boss reconnu de la *’ndrina* Di Giovine. « C’est elle qui détenait le pouvoir, raconte sa fille Rita Di Giovine, première femme de la ’ndrangheta à avoir collaboré avec la justice. Si elle décidait qu’il ne fallait pas faire une chose, on ne la faisait pas[X]. » Les toxicomanes se retrouvaient chez Maria Serraino et la payaient avec le fruit de leurs larcins, montres, bijoux, autoradios. Elle a été autorisée à assister à son propre procès couchée sur un brancard, et ses seuls mots ont été une bordée d’injures à l’encontre de sa fille.

Même si elles n’en font pas vraiment partie, les femmes « appartiennent » à l’Organisation. Substitut du procureur de la Direction nationale antimafia, Teresa Principato explique : « Les femmes ont toujours été les gardiennes du temple, et c’est à elles qu’étaient confiées la sauvegarde et la transmission

des valeurs mafieuses. Voilà pourquoi, avec le temps, elles se sont révélées plus conservatrices que leurs compagnons. » En outre, ce sont elles qui poussent à la vengeance, notamment dans les guerres de clans, et elles ont toujours été les garantes de la réputation des hommes par leurs comportements irréprochables.

Elles ont souvent su tirer parti de leur condition, à la fois de victimes et de complices. Et il en a toujours été ainsi : vers 1890, une certaine Elisabetta Bruzzaniti avait offert une brebis à Filippo Velonà, le boss le plus puissant à l'époque de toute la région de Locri, en le priant de lui faire « l'honneur d'admettre son fils dans l'association[XI] ».

Bien qu'elles ne prêtent pas serment de fidélité à la 'ndrangheta, les femmes peuvent devenir des *sorelle d'omertà* (« sœurs de l'omerta »). « Mais une femme a rarement droit à ce titre si elle n'est pas l'épouse, la fille, la sœur ou la fiancée d'un homme d'honneur, ou du moins si elle ne fait pas partie de sa famille », précise encore Antonio Zagari.

Aujourd'hui, de plus en plus de femmes gèrent les aspects financiers, et pour ce qui est de la violence, elles n'ont rien à envier aux hommes. Dans une conversation enregistrée avec quelques membres de sa famille, le 21 janvier 2009 à Granarolo dell'Emilia, Maria Teresa D'Agostino, épouse du boss Carmelo Bellocco, n'éprouve pas la moindre compassion. On l'entend soutenir que pour repousser la menace que représente à Reggio Emilia Francesco Amato, probablement soutenu par les Pesce de Rosarno, il ne faut pas hésiter à taper sur tout le monde, femmes et enfants inclus. « Il faut tous les descendre, sans distinction », dit-elle. Puis, impitoyable, elle ajoute : « Si nous ne vivons pas en paix, nous, il en sera de même pour tout le monde[XII]. »

De l'autre côté de l'Atlantique, Teresa Schirripa, mère d'un trafiquant de cocaïne, n'est pas en reste : « Il fallait tous les buter, dit-elle de certains clients insolvables. Il fallait faire comme Rambo. Parce qu'ils ne savent pas qui nous sommes. »

« C'est pour ça que vous avez perdu une fille »

Mais il y aussi celles qui n'acceptent pas ces liens de sang. C'est le cas de Maria Concetta Cacciola, fille de Michele, le beau-frère de Gregorio Bellocco, un membre de la « branche ». Mère de trois enfants, mariée avec Salvatore Figliuzzi, qui est condamné à huit ans de réclusion pour association

mafieuse, Maria Concetta commence à fréquenter en cachette un jeune homme du quartier. Pour la ’ndrangheta, l’adultère est une « infamie » punie de mort. Craignant justement d’être assassinée, Maria Concetta décide de collaborer avec la justice. Elle a subi des violences et des humiliations en tout genre, et le jour où elle demande à son père l’autorisation de se séparer de son mari, elle se retrouve avec un pistolet sur la tempe : « C’est ton mariage, et tu le gardes toute ta vie. » Obligée de rétracter ses aveux et lasse de toute cette brutalité, Maria Concetta finit par avaler de l’acide muriatique et meurt le 22 août 2011. Peu de temps auparavant, elle écrit cette lettre[4] à sa mère :

« Je ne sais pas par où commencer et je ne trouve pas les mots pour justifier mon geste. Maman, tu es une mère et tu es la seule à pouvoir comprendre une fille. Je sais la douleur que je vais te causer, mais je veux tout t’expliquer, et tu comprendras mieux… je ne voulais pas te quitter sans rien te dire.

Que de fois j’ai voulu te parler, mais par peur de te faire du mal, je n’y suis pas arrivée. Je cachais toute ma souffrance qui se transformait en agressivité, mais malheureusement, je ne pouvais pas me laisser aller et je m’en prenais à la personne que j’aime le plus au monde… toi, et c’est pour cela que je te confie mes enfants… Mais je te supplie d’une seule chose, ne fais pas la même erreur que pour moi… Donne-leur une vie meilleure que la mienne, moi qui me suis mariée à treize ans pour avoir un peu de liberté… Je croyais que tout était possible, mais j’ai gâché ma vie parce qu’il ne m’aimait pas et je ne l’aimais pas, et tu le sais très bien. Je te supplie de ne pas faire l’erreur… que tu as faite avec moi… laisse-les vivre… si tu les enfermes, ce sera une erreur car ils se sentiront prisonniers de tout. Donne-leur ce que tu ne m’as pas donné. Je n’ai plus la force de continuer, et je veux seulement te dire de me pardonner Maman, de la honte que je vais te causer, mais petit à petit, je me suis rendu compte que dans le fond je suis seule, seule avec plein de gens et de choses, mais je ne voulais pas de luxe, pas d’argent… plutôt la sérénité et l’amour que l’on éprouve quand on se sacrifie, des satisfactions, mais la vie ne m’a apporté que douleur, et ce que j’ai de plus beau, ce sont mes enfants que j’emporte dans mon cœur, je les quitte avec douleur, une douleur que personne ne reconnaîtra jamais.

Ne te laisse pas abattre car mes enfants ne comprendront pas, reste forte pour eux, ne les rends pas à leur père, il est indigne d’eux… sois plus proche d’Alfonso, parce que dans le fond, il n’a pas eu de chance et, encore tout petit, il a supporté tout ça… c’est pour cela qu’il a ce caractère, les filles, je

sais qu'elles t'écoutent et je suis tranquille de ce côté-là, mais occupe-toi plus de lui… Il est plus faible.

Quant à moi, je vivrai tant que Dieu me prêtera vie, mais je veux comprendre comment trouver la paix en moi. Maman, pardonne-moi, je t'en prie, je sais tout le mal que je te fais. Je ne te dis qu'une chose, c'est que là où je vais, je serai en paix. Ne me cherchez pas, vous n'auriez que des ennuis. Et je ne veux pas arriver là où sont les autres, pour être en paix.

Je n'arrive plus à parler, je suis la seule à savoir ce que j'écris et comment je t'écris, mais je ne pouvais pas partir sans te dire au revoir, je sais que je ne te serrerai plus dans mes bras et je ne te verrai plus, mais je ne pense qu'à toi et à mes enfants.

Je t'aime… Maman, embrasse mes enfants comme tu l'as toujours fait et parle-leur de moi, ne les laisse pas aux autres, qui ne sont pas dignes d'eux. Maman, adieu et pardonne-moi, pardonne-moi si tu le peux. Je sais que je ne te verrai jamais plus parce que ce sera la volonté de l'Honneur de la famille, c'est pour ça que vous avez perdu une fille.

Adieu, je t'aimerai toujours.

Pardon, je te demande pardon.

Adieu. »

Le 8 février 2012, c'est avec amertume que le juge de l'enquête préliminaire auprès du tribunal de Palmi, Fulvio Accurso, écrit dans le mandat d'arrêt du père, de la mère et du frère de Maria Concetta Cacciola : « C'est une histoire triste, dramatique, emblématique. Triste parce qu'elle concerne une jeune femme soumise pendant des années à de très graves brimades et sévices infligés par sa propre famille, dans le cadre d'un système de valeurs abominable qui consiste à sauvegarder avant toute chose l'honneur de la famille (dans le sens que la culture mafieuse qui imprègne toute cette affaire donne à ce terme) et non pas la dignité de la personne et ses droits fondamentaux tels que la liberté, l'autodétermination et la possibilité de choisir librement sa vie. Une culture qui vise avant tout à mettre la famille à l'abri des conséquences judiciaires plutôt que de privilégier la vie d'un de ses membres.

Une histoire dramatique parce qu'elle se termine par la mort d'une jeune femme qui a osé se rebeller contre les règles de la famille et ses innombrables humiliations. Elle était en quête de la liberté – physique et surtout morale –

qui, depuis toujours, lui avait été lésinée, voire refusée dans les derniers temps, par ceux qui, de par la loi universelle, et la loi tout court, auraient dû au contraire la lui accorder. Elle a cherché cette liberté, mais sans la trouver complètement à cause de son amour pour ses enfants qu'elle aurait voulu élever dans un milieu différent de celui où elle a été elle-même obligée de grandir, des enfants que sa famille a d'ailleurs cruellement exploités comme arme de chantage pour la forcer à rentrer dans le rang.

Emblématique enfin car elle ne représente que la partie émergée de l'iceberg d'un phénomène social que l'histoire – entre autres judiciaire – des dernières années révèle comme étant très répandu dans diverses couches de la société calabraise et d'une importance non négligeable. Elle ne fait que répliquer d'autres existences, surtout de femmes, qui toutes se sont conclues de la même façon ; et puis surtout, elle montre que beaucoup de personnes comme cette jeune femme vivent encore au sein de familles qui n'accordent aucune attention à leurs aspirations à une vie libre et différente, et qui ne tolèrent aucune révolte, allant même jusqu'à préférer la suppression physique – ou du moins la neutralisation du sujet "rebelle" – à la remise en cause des valeurs mafieuses et d'un concept de l'honneur faux, vide et fourvoyant qui, seul, peut en assurer la pérennité. C'est l'histoire triste, dramatique et emblématique de Maria Concetta Cacciola, morte prématurément à l'âge de trente et un ans. »

Mais le temps ne passe pas en vain. Même les femmes commencent à comprendre que la 'ndrangheta est une voie de non-retour, un choix qui empoisonne le présent et anéantit tout avenir. À San Luca, sous un soleil de plomb, Teresa Strangio se présente toute vêtue de blanc aux obsèques de son fils et de son frère – victimes de la tuerie de Duisburg – et préfère adresser aux assassins des mots de pardon plutôt que de vengeance. En revanche, à Rosarno, alors qu'elle commence à collaborer avec la justice, Giuseppina Pesce, fille et petite-fille de boss, accuse sa famille dans l'espoir d'épargner à ses enfants un destin tout tracé : « Ils disaient qu'ils allaient offrir un pistolet à mon fils pour ses dix-huit ans ou qu'ils allaient voir si… s'il était capable de tirer, raconte-t-elle aux juges de Palmi. Moi… je vivais dans cette famille… je baignais là-dedans, cette superbe, cet étalage du pouvoir et des privilèges[XIII]. »

Plus que n'importe quelle enquête, le renversement du rôle subalterne dans lequel les femmes ont été cantonnées jusqu'à présent pourrait ébranler les

fondations mêmes de la ’ndrangheta, jusqu’à en provoquer la disparition.

Famille mafieuse

Dans une conversation de janvier 1997 avec un parent australien, Stefano Alvaro, fils du boss de Sinopoli, souligne la force des liens familiaux : « On est fait comme ça ici. On est capables de se faire tuer pour un cousin. Si tu nous respectes, on te respecte beaucoup. Comme un cousin germain. » Mais apparemment plus pragmatique, l’Australien répond : « Le respect dépend du nombre d’armes et de l’argent. » Et avec un geste d’entente, Stefano ajoute sournoisement : « Ce n’est pas tellement une question d’argent, mais de respect. Car avec le respect, il y a la peur. Sans respect, pas de peur. » Il n’a alors que dix-sept ans, mais déjà des réactions de boss. Dix ans plus tard, il sera condamné pour homicide.

Au cours de son interrogatoire du 5 avril 2007, le collaborateur de justice Luigi Bonaventura parle de sa famille – une *’ndrina* – aux substituts du procureur Maria Carla Sacco et Pierpaolo Bruni.

« Luigi Bonaventura : Je viens d’une famille historiquement qualifiée de mafieuse… mon grand-père comptait parmi les boss calabrais et donc, tout naturellement – et contrairement à d’autres enfants – j’ai été conditionné par cette définition de “famille mafieuse”. Disons que dès mon plus jeune âge, j’ai été entraîné à tirer, et même avant de tirer, on m’a inculqué le concept mafieux, les fausses valeurs… d’honneur, de….

Ministère public : Expliquez-moi ce que c’est que le concept mafieux. C’est une chose que je n’ai peut-être pas bien comprise.

LB : Le concept mafieux, c’est comme une doctrine religieuse, quelque chose…

MP : Un dogme, qu’on ne discute pas ? C’est ce que vous voulez dire ?

LB : Quelque chose en quoi on doit croire, qu’il faut mettre en œuvre, c’est-à-dire que ma famille est aussi une “famille patriarcale”, où le plus vieux décide… décide ce qu’il faut faire, et on ne discute pas, que ce soit pour l’honneur, la dignité, la valeur de la famille… Alors je ne comprenais pas… j’étais pris par mon ego, je n’ai jamais eu envie de devenir un boss, etc. Certains membres de ma famille ont insisté là-dessus, ça les intéressait de…

MP : Avoir un représentant jeune pour l’avenir ?

LB : Oui, exactement, c’est ça. Quelqu’un qui s’occupe plus de la rue, parce

que du côté de la politique et des entreprises, ils étaient déjà assez nombreux…

MP : Ils avaient ce qu'il fallait ?

LB : Oui, ils étaient déjà assez…

MP : Donc, quand vous me parlez de la rue, vous me parlez de trafics de stupéfiants, d'extorsions, c'est-à-dire des délits crapuleux ?

LB : Quand je vous parle de la rue, je parle des secteurs les plus basiques de la criminalité, c'est-à-dire que je vous parle… d'après moi, la criminalité comporte deux types d'individus : il y a les pions et les pièces maîtresses de l'échiquier, et moi je crois faire partie des pions, même si ces dernières années, quand je m'appliquais à faire quelque chose, j'arrivais au niveau des pièces maîtresses. De ceux qui comptent vraiment… De ceux qui travaillent dans la politique, dans les entreprises. Ça, oui… Si je voulais remplir ma fonction de boss, ma politique et ma façon de faire était de commander en agissant, c'est-à-dire en faisant couler le moins possible de sang, c'est-à-dire que je croyais dans les compétences d'un homme capable de commander en faisant couler le moins possible de sang, par contre, il y avait… j'étais convaincu que celui qui commandait en tuant beaucoup était moins bon. Disons que ma politique était différente, certes avec des méthodes peut-être un peu mafieuses, bien sûr, mais je misais sur le travail ; naturellement, je pense que rien qu'avec mon nom, on aurait eu des avantages…

MP : entrepreneuriaux.

LB : Oui, entrepreneuriaux, oui. Peut-être pas en appliquant les méthodes de la rue, mais, il n'y a pas de doute, l'influence du nom de famille, l'influence… mais ça, bon, ils le faisaient déjà.

MP : Oui.

LB : C'était ce que je n'avais pas compris, ils le faisaient déjà.

MP : Très tranquillement.

LB : Bien sûr.

MP : Et ils le font.

LB : Ils le faisaient, et c'était ce que je n'avais pas compris, moi je leur proposais ce qu'ils faisaient déjà depuis des années, mais je n'avais pas compris que ce qui leur servait, c'était un piéton qui était en même temps un roi de la rue ; comme ça, quand ils parlaient à un magistrat, ils disaient : "Non, moi je n'ai rien à voir avec Vrenna, moi je suis honnête, un mec propre, etc." Par contre, quand ils avaient affaire à un chef d'entreprise et que

celui-ci ne voulait pas céder, en quelque sorte, ils lui faisaient comprendre : “Mon petit-fils pourrait ne pas être content, et il vaudrait mieux qu’il le soit” ; ou bien, s’ils obtenaient un *fiore*[5] – mais ce n’était que des miettes –, ils disaient qu’ils avaient un petit-fils ou un frère en taule, ce qui signifiait que derrière, il y avait dans la rue un criminel, un grand criminel qui n’aurait pas hésité une seconde à leur taper dessus si…

MP : J’ai parfaitement compris.

LB : … et à partir de là, de fil en aiguille, on définissait les choses : “C’est Untel qui fournit le béton, ça par contre, c’est moi qui le ferai”, il y a dans la criminalité de la rue une “coupole” qui commande tout, c’est-à-dire, il y a cette “coupole” constituée de politiques, formée de…

MP : La mafia du béton.

LB : Oui, formée d’entrepreneurs, avec quelques avocats, disons, très importants, quelques magistrats…

MP : Complaisants.

LB : … Moi, je vois ça comme une loge maçonnique, voilà.

MP : Vous avez été dans la franc-maçonnerie ?

LB : Non, non, jamais, c’est-à-dire… à trente-cinq ans, je ne crois pas que… en fait, je me suis déjà peut-être trop rapproché à leur goût, c’est peut-être pour cela qu’ils ont senti le besoin de m’éliminer, je m’étais trop rapproché…

MP : De la réalité ?

LB : Ben, je me rapprochais trop, oui…

MP : Vous vous étiez trop rapproché de la réalité ?

LB : Oui…

MP : Donc vous avez fait ce choix définitif, non seulement à cause des événements que vous avez déjà illustrés, et qui sont donc connus, et on comprend bien entendu qu’ils vous aient marqué, mais aussi et surtout à cause de cette belle famille qui est la vôtre ?

LB : Oui, ça, c’est important, j’ai pris cette décision il y a, disons, un an et demi, mais en plus des belles choses qui m’ont amené à la prendre, il y avait aussi tout ce que je voyais de moche autour de moi, les choses qui changeaient. C’est-à-dire, il n’y avait plus… le serment de la ’ndrangheta, si l’on y pense, c’est beau, disons, dans un certain sens, on jure sur des valeurs qui semblent belles, c’est-à-dire, ne pas permettre les abus, défendre les membres…

MP : Les faibles ?

LB : Ça a l'air bien…

MP : Cela pourrait être mon propre serment, celui que j'ai prêté moi aussi.

LB : Tout à fait, oui.

MP : D'un autre point de vue.

LB : Cela ressemble pas mal au serment que l'on prête vis-à-vis de l'État, n'est-ce pas ? Disons que c'est un serment sain, même si au niveau… Mais en fait, année après année, on s'aperçoit que ce serment ne correspond pas à la vérité, on ne le respecte pas, c'est-à-dire que tout se fait dans un but lucratif, on le fait par intérêt, pour le pouvoir, et à un certain moment… comme il y a un an et demi, on vous dit par exemple, enfin on m'a dit – et s'ils l'ont fait avec moi, vous pouvez imaginer avec les autres – "On descend ta femme et tes enfants si tu ne fais pas ce que tu dis", c'est-à-dire qu'ils l'ont fait avec moi, avec l'entrepreneur, etc. Ça devait être une chose… c'est une chose…

MP : Qui s'est permis de vous dire ça ?

LB : J'ai entendu dire…

MP : Des rumeurs ou quelqu'un vous l'a vraiment dit en face ?

LB : Non, non, un type qui servait d'intermédiaire… on s'est rencontré deux ou trois fois… il m'a dit que si je ne faisais pas ce que l'on m'avait dit de faire, au nom de Tonino Vrenna, il a ajouté aussi Raffaele Vrenna…

MP : Donc de votre organisation ?

LB : Non, de ma famille.

MP : Oui, de votre famille en plus de votre organisation.

LB : Mon organisation était un "bras armé" de ma famille, c'est-à-dire que je leur appartenais, il n'y a pas de doute, mais ils n'étaient pas de ma… comment vous dire… de mon organisation, vous avez compris ce que je veux dire ?

MP : Parfaitement, oui.

LB : Une politique qui a été appliquée avec moi, et avec plein d'autres personnes. Et puis depuis toujours, j'ai pensé qu'on ne touche pas aux enfants, ni aux femmes, disons que ça a toujours été un critère pour moi, c'est une politique qui a été adoptée vis-à-vis de moi, et je devais en faire autant vis-à-vis de l'entrepreneur ; des tas de fois, on m'a dit : "Tire sur leurs fenêtres, tire chez eux", mais disons que moi, je ne voyais pas ça comme ça. Quand j'étais jeune, je l'ai fait, on me l'avait ordonné et je l'ai fait, mais ça

ne me semblait pas juste parce que… il y a une différence quand on est gamin et après, quand on est père de famille… à dix-neuf ans, dans les années 1990-1991, j'ai tiré sur les fenêtres des maisons… à l'époque, je l'ai fait parce que c'était un ordre… et à l'époque, un ordre, c'était un ordre, il fallait obéir un point c'est tout. Mais maintenant, c'est autre chose, parce que maintenant je commence à comprendre, j'ai des enfants et je me rends compte que cette personne en avait peut-être, et quand on tire sur des fenêtres, on risque de toucher un môme, et puis toucher…

MP : De qui preniez-vous les ordres ?

LB : Je prenais des dispositions disons…

MP : Qui pouvait vous donner des ordres impératifs auxquels vous n'auriez pas pu… ?

LB : Dans les années 1990, ils se servaient de Gianni Bonaventura, de qui je prenais les ordres…

MP : Pour vous donner des ordres, à vous ?

LB : Oui. Après la mort de Gianni Bonaventura, ils se servaient de mon père, et quelquefois, ils ont agi directement.

MP : Directement.

LB : Oui.

MP : Aujourd'hui, si vous étiez encore chef de votre organisation et dans votre famille, qui pourrait vous donner des ordres impératifs auxquels vous ne pourriez pas dire non ?

LB : Tonino Vrenna, Pino Vrenna, Mario Bonaventura et mon père. Mon père était le contact entre eux, entre eux et moi, parce que naturellement, quand j'avais quelque chose à leur dire, je me servais de mon père ; en fait, on obéit plus à un père, non ? Parce qu'en plus de l'imposition mafieuse, il y a la figure du père, non ? Donc mon père…

MP : Mais dans l'organisation, votre père a un rôle supérieur au vôtre ?

LB : Au même niveau.

MP : Exactement le même.

LB : Ben… naturellement, lui…

MP : Indépendamment de sa qualification dans la 'ndrangheta, je ne sais pas, votre père…

LB : Non, en termes de qualification dans la 'ndrangheta, j'ai un rôle supérieur au sien, je suis *sgarrista*.

MP : Par rapport à votre père ?

LB : Oui.

MP : Votre père, il est quoi ?

LB : Je ne crois pas que mon père ait été “baptisé”…

MP : Formellement ?

LB : Oui, formellement. Mais disons qu’il pourrait être *camorriste*… mon père n’est pas une personne qui… il a toujours été “soldat”, il exécutait les ordres, c’est tout, alors que moi… moi, peut-être, j’avais en fait, qui sait ? des capacités intellectuelles… »

1 *La ’ndrangheta è una e una sola*

2 Organisme public créé pour favoriser le développement économique et social du sud de l’Italie.

3 Région montagneuse et boisée où s’est déroulée la fameuse « *faida* dei boschi », la « guerre des bois ».

4 Lettre écrite dans un style chaotique, dépourvu par endroits de toute syntaxe.

5 Fleur, synonyme de *dote*,, grade supérieur quand on gravit un échelon.

CINQUIÈME COMMANDEMENT

Commander, c’est mieux que baiser[1]

La voix qui retentit dans le potager de Rosarno est rauque, presque étouffée : « Un homme qui est un homme ne doit pas exprimer d’opinion politique, il ne doit adhérer à aucun parti[I]. » Ce sont les politiques qui ont besoin des ’ndranghetistes. Et ce sont les ’ndranghetistes qui choisissent, sans discriminations idéologiques.

« Don Micu » Oppedisano écoute et hoche la tête tandis qu’il prépare les plantes qu’il va vendre en scooter sur les marchés du coin. Même s’il ne détient pas vraiment tout le pouvoir qu’on lui prête, c’est un homme *spertu*, qui a de l’expérience, pleinement conscient de l’étendue de la ’ndrangheta et de sa capacité à toujours se trouver du côté de ceux qui gouvernent et administrent. Pour les boss calabrais *cumandari è megghiu chi futtìri :* le pouvoir procure un plaisir intense, plus qu’un orgasme. Giuseppe Piromalli est un vieux renard qui a appris à ses dépens toutes les astuces pour ne jamais tomber sous les balles. En 1974, de son hôtel Janus de Fabriano, dans la province d’Ancône où il est envoyé en séjour obligatoire, il appelle souvent le standard de la présidence du Conseil. Il a des contacts très haut placés, comme son frère Mommo, le chef de famille qui, dans les années 1960 et 1970, dicte la loi à Gioia Tauro sans jamais donner d’ordres. En 1975, Gioacchino, autre frère de Giuseppe et Mommo, est présent quand le ministre du Budget et Interventions exceptionnelles dans le Mezzogiorno de l’époque, Giulio Andreotti, inaugure le chantier du port industriel de Gioia Tauro.

En 2008, les magistrats de la Direction régionale antimafia de Reggio Calabria écrivent : « Le temps a passé, les activités économiques du port de

Gioia Tauro ont beaucoup augmenté, le contrôle des puissantes *'ndrine* Piromalli et Molè sur le business traité par la structure portuaire est resté intact, ou mieux, il a évolué suivant le modèle qui caractérise désormais le *modus operandi* des plus grandes organisations mafieuses, passant d'une exploitation parasitaire des ressources – par le biais de certaines formes d'imposition "externes" – à une activité de type "entrepreneuriale" à travers un système très complexe de pactes stratégiques avec des pans entiers de l'économie, ce qui a comporté le démantèlement des cartels mafieux historiques et la naissance de nouveaux types d'alliances entre les familles les plus puissantes de la région[II]. »

Les jeunes générations ne sont pas en reste. Le 2 décembre 2007, Gioacchino Arcidiacono, émissaire des Piromalli, appelle Aldo Micciché, ancien démocrate-chrétien réfugié au Venezuela pour échapper à une enquête sur des affaires d'escroqueries, de pots-de-vin et de financements illicites, et arrêté en juillet 2012 par la Direction régionale antimafia de Reggio Calabria après avoir été condamné en appel à onze ans de réclusion pour association mafieuse. « Je veux savoir ce que je dois dire, comment je dois me présenter », lui demande Arcidiacono en vue d'un rendez-vous avec le sénateur Marcello Dell'Utri[2]. Micciché répond sans mâcher ses mots : « La Piana[3] est à nous, fais-le-lui bien comprendre. Le port de Gioia Tauro, c'est nous qui l'avons fait… Tu as bien saisi ? Explique-lui bien que tout ce qui se passe dans l'Aspromonte passe par nous. » Puis il le met en garde : « Rappelle-toi que dans la politique, il faut savoir s'y prendre… Tu lui fais comprendre qu'en Calabre… il travaille dans la zone tyrrhénienne, dans la ionique ou au centre… Mais dans tous les cas, il a besoin de nous. Tu vois ce que je veux dire ? Et quand je dis nous, j'entends Gioacchino et Antonio [Piromalli], j'ai été clair ? »

Micciché était également accusé d'avoir acheté cinquante mille votes au Venezuela en contrepartie de 200 000 euros.

Mais en 2008, dans une interview accordée au journaliste Felice Cavallaro du *Corriere della Sera*, l'ancien démocrate-chrétien se défend vigoureusement :

« Qui est-ce [les Piromalli] ? C'est un malentendu avec un membre de ma famille qui, il y a quelques mois, m'a demandé d'intervenir pour faire hospitaliser un jeune garçon calabrais atteint d'un cancer, Gioacchino Arcidiacono, encore malade et en traitement du reste. Un jour, son père, que

je ne connais pas, me téléphone pour me remercier et il me passe un de ses amis, un certain Antonio Piromalli, le fils d'un certain Giuseppe il me semble, détenu au titre de l'article 41 *bis*[4]. Il m'a demandé de faire quelque chose et d'intervenir pour assouplir le régime carcéral… et je l'ai écouté. Je ne connais personne, mais je compatis aux drames que ces gens vivent… »

« Et alors ? » avait insisté le journaliste. « Eh bien rien, je n'ai rien fait, absolument rien », a répondu Micciché. « Et les 200 000 euros ? » demande encore le journaliste. « Un canular préélectoral. Dieu m'en préserve ! C'est de la pure méchanceté. Complètement faux[III]. »

À Gioia Tauro, ce sont les Piromalli qui, depuis toujours, font la loi. D'aucuns les considèrent comme « l'origine de tous les maux de la Calabre » à cause de leur implication dans toutes les guerres mafieuses. Mais rares sont les familles qui peuvent afficher une telle longévité, un tel entregent et des liens aussi étroits avec le pouvoir. Ce sont les Piromalli qui, dans les années 1970 et 1980, ont géré la sous-traitance des chantiers de construction du cinquième centre sidérurgique : 900 hectares très fertiles transformés en une immense étendue sablonneuse. D'anciennes oliveraies et de luxuriantes orangeraies rayées à jamais de la carte pour faire place à une chimère d'acier. Et ce sont eux aussi qui contrôlent le marché des fruits et légumes de Milan, ainsi que d'innombrables activités industrielles dans le centre et le nord de la Botte.

Giovanni Falcone disait : « Connaissant les hommes d'honneur, j'ai appris que les logiques mafieuses ne sont jamais obsolètes, ni incompréhensibles. En réalité, ce sont les logiques du pouvoir et elles ont toujours un objectif. » Il avait parfaitement saisi la pensée des 'ndranghetistes, toujours très conscients de l'importance du consensus social pour faire main basse sur un territoire. Les magistrats de la Direction régionale antimafia de Reggio Calabria l'ont eux aussi bien comprise après audition d'une conversation entre un émissaire des clans de San Luca et le boss Antonio Cordì pendant la guerre de Locri, un conflit qui débuta par le massacre de la place Mercato en 1967 et s'éternisa pendant près de trente ans : « Quand l'humanité, quand le peuple s'oppose, lui fait remarquer l'envoyé des clans de San Luca, vous perdez tout ce que vous avez fait pendant les trente années précédentes. Parce que le peuple va vous coincer, les flics et les magistrats aussi… Faites attention, je t'en supplie au nom de l'honneur de vos morts… On entend dire partout que vous êtes en train de bousiller Locri… Quand les gens découvrent

leur volet roulant troué comme une passoire, leur voiture brûlée ou d'autres surprises de ce genre, ils réagissent[IV]. » Le message est clair : quand on tire trop sur la ficelle, elle risque de casser.

Pour mieux maîtriser un territoire, il faut des contacts, des relations, des amitiés. Il faut pouvoir ouvrir des portes, trouver des raccourcis ; c'est ce que disait déjà en 1901 Vincenzo Mangione, représentant des forces de l'ordre, dans un rapport adressé au procureur du roi où il soulignait l'influence des chefs de *picciotti* sur des « personnalités politiques, des avocats, des médecins, des propriétaires[V] ».

On retrouve tout cela dans les souvenirs d'enfance de Corrado Alvaro, quand il évoque le rôle joué à l'époque par les boss de San Luca : « Dans notre bourgade, personne ne les percevait comme des gens à éviter, et pas parce qu'on en avait peur, mais plutôt parce qu'ils faisaient désormais partie de la classe dirigeante[VI]. »

Les relations sociales sont le pilier du pouvoir mafieux ; sans elles, la 'ndrangheta serait comme un café sans caféine. Et si elle tue moins aujourd'hui qu'autrefois, c'est parce qu'elle en a moins besoin, puisqu'elle peut compter sur un réseau plus étendu de professions libérales, d'hommes politiques et d'industriels. Cette nouvelle 'ndrangheta dispose d'un carnet d'adresses très riche qui lui permet de noyauter et de contrôler d'innombrables territoires dans tout le pays, même ceux qui, traditionnellement, sont moins concernés par le phénomène de la criminalité.

Le collaborateur de justice Rocco Varacalli explique : « La 'ndrangheta a besoin de la politique et la politique a besoin de la 'ndrangheta. Le pacte est scellé en amont : les votes pour eux, les chantiers pour nous. » Mais en réalité, le lien entre 'ndrangheta et politique est ancien, comme nous l'enseigne l'historien Gaetano Cingari qui, à propos de la région de Locri à la fin du XIXe siècle, écrit que « dans certaines circonscriptions […] les votes étaient ratissés par quelques boss qui les revendaient ou les achetaient pratiquement aux enchères[VII] ». À l'époque, le pouvoir de la 'ndrangheta s'est accru avec les réformes qui visaient à élargir la base électorale. Et puis ces années étaient caractérisées par une plus forte « demande » de violence, et certains groupes politiques liés aux intérêts fonciers et économiques s'affirmaient par la force.

Des accords occultes seront passés encore plus tard. Le 1er avril 1977, à

Razzà, un quartier de Taurianova, les carabiniers font irruption en plein sommet de ’ndrangheta ; il y est question de marchés publics et de trafics d’influence. Trois carabiniers et deux ’ndranghetistes perdent la vie dans la fusillade qui s’ensuit. Après de longues investigations, les enquêteurs sont parvenus à identifier et arrêter neuf des onze participants à la réunion organisée par le clan Avignone, qui régnait alors sur ce territoire, parmi lesquels Domenico D’Agostino, maire de Canolo à l’époque. La résistance acharnée de certains convives pour couvrir la fuite de leurs complices suggère qu’il y avait là des personnes présumées au-dessus de tout soupçon. Saverio Mannino, le président de la cour d’assises qui en 1981 condamne les auteurs du massacre, explique : « Tout l’enchevêtrement d’alibis et d’“écrans” défensifs révèle une réalité qui est celle d’une association de malfaiteurs performante, vivante, aux intérêts multiples et aux ramifications complexes dans toute la société […] des pots-de-vin […] des investissements immobiliers qui en découlent et enfin, des connexions avec la politique et une “représentation à Rome”[VIII]. »

Une stratégie qui va s’affiner avec le temps. On ne recourt aux menaces que si les flatteries ne suffisent pas, comme le prouvent les administrateurs locaux qui se sont retrouvés dans le collimateur des clans parce qu’ils n’avaient pas plié le genou ou tenu leurs promesses. Les fonds occultes non comptabilisés de certains partis politiques sont souvent recyclés avec l’argent sale issu de la drogue ou d’autres activités illégales. « On a la manie du commandement imprimée dans le cerveau[IX] », fait remarquer Giovanni Ficara, membre de la famille Ficara-Latella de Reggio Calabria. Et comme l’avoue Mommo Molè, boss de la famille éponyme alliée pendant un moment aux Piromalli, quand les ’ndranghetistes relèvent un défi, ils ne veulent ni perdre ni faire match nul[X].

« Si tu as attrapé la sénatorite, c’est ton problème »

Giuseppe Pelle est prédestiné. Dans sa famille, le sang et le goût de la Mafia se transmettent d’une génération à l’autre. Avant même que les *bersaglieri*[5] du général Raffaele Cadorna ne fassent leur entrée dans la Rome des papes, un homonyme représentait déjà un danger pour la sécurité publique, à tel point qu’en 1870, le ministre de l’Intérieur créa un fonds extraordinaire de 100 lires pour le capturer avec huit autres criminels.

En 2009, Giuseppe Pelle est davantage recherché par les politiques que par

la police. D'innombrables candidats aux élections régionales viennent frapper à sa porte, à Bovalino. Ils demandent des voix et proposent en échange passe-droits et marchés. En vrai chef, Pelle fait preuve de discernement et dit à ses amis : « Si nous sommes unis, si toutes nos familles se serrent bien les coudes, nous pouvons en faire gagner trois ou quatre… Et s'ils se conduisent bien, la prochaine fois, on les envoie à Rome. Et on garantira les places qui se libéreront à ceux qui défendent notre cause. »

Contrairement à la Sicile où les politiques entretiennent des rapports avec la Mafia à travers des intermédiaires, en Calabre, tout se passe en direct. Mafieux et politiques ne prennent pas tant de précautions.

Lors du procès Olimpia, qui s'est tenu dans les années 1990, le général Angiolo Pellegrino, ancien dirigeant de la DIA (Direction d'investigation antimafia[6]) en Calabre, rappelle que pendant les campagnes électorales, des politiques calabrais serrent la main à tout le monde en public. Certaines victoires sorties des urnes sont le fruit d'accords inavouables.

Prenons l'exemple de Nicola Di Girolamo : il doit son succès au clan Arena d'Isola di Capo Rizzuto. Il est entré au Sénat grâce aux voix réunies en 2008 dans la communauté calabraise d'Allemagne. « Si tu as attrapé la sénatorite, c'est ton problème Nico », s'écrie au téléphone Gennaro Mokbel, un entrepreneur proche de l'extrême droite et qui a servi d'intermédiaire avec les clans.

On est le 17 avril 2008, et Di Girolamo vient d'être élu. « Pour moi Nico, tu peux devenir le président de la République, ajoute Mokbel avec mépris, [mais] pour moi, tu restes mon concierge, c'est-à-dire que dans ma tête, tu restes le concierge, non pas dans le sens que tu es mon esclave, mais à mes yeux, tu comptes… autant que le concierge, tu as compris Nico ? » Des mots très forts, que l'on n'a jamais entendus adressés à un sénateur de la République. Dans le mandat d'arrêt du parlementaire, le juge d'enquête préliminaire du tribunal de Rome écrit : « On n'a pas le moindre doute sur les hommes qui, dans les faits, sont derrière la candidature de Di Girolamo et qui piloteront ensuite son action politique. »

Accusé d'avoir fait partie d'une alliance qui entre 2003 et 2006 a blanchi plus de 2 milliards d'euros, Di Girolamo a renoncé à son siège au Sénat et a marchandé la peine. Le 15 juillet 2011, il est condamné à cinq ans de réclusion et à la restitution de 4,2 millions d'euros. Avant lui, en 2004, un autre parlementaire, Paolo Romeo, élu avec les voix de la famille De Stefano,

avait été condamné en jugement définitif pour « concours externe en association mafieuse ». Les enquêteurs n'ont pas tant affaire à une « zone grise » qu'à une véritable osmose. Aujourd'hui, il y a beaucoup plus de 'ndranghetistes infiltrés dans l'administration publique, parmi les élus, dans les hôpitaux, les écoles, les entreprises, les « trous noirs » des services de santé, le bâtiment, la finance, le traitement des ordures, la loi 448 en faveur des régions en difficulté, et plus généralement partout où la légalité apparaît évanescente. Mais on n'observe pas cela exclusivement en Calabre ou en Lombardie. Un conseiller régional de Ligurie confie à deux 'ndranghetistes : « Dans le monde que vous connaissez, je suis perçu comme quelqu'un de… disons… fiable… on peut dire comme ça. Quand je dis quelque chose, je m'engage toujours… Vous pouvez vous renseigner un peu partout. J'essaie de tenir mes promesses. » Encore une fois, on est là en présence d'échanges de votes contre des services rendus, et on voit bien les compétences relationnelles de la 'ndrangheta.

En 2008, le brasseur d'affaires Giulio Lampada – qui a bâti son empire à Milan en investissant dans les vidéopokers – parvient à entrer en contact personnel avec le ministre des Politiques agricoles de l'époque, Gianni Alemanno[7], lors d'une rencontre au Café de Paris, un restaurant très connu de la Via Veneto, mis sous séquestre en 2009 pour des liens considérés comme trop étroits avec le clan Alvaro de Sinopoli. Pour l'ancien ministre, entendu par la Direction régionale antimafia de Milan, il s'agissait d'un simple contact politique, accepté en toute bonne foi. Mais le juge des enquêtes préliminaires Giuseppe Gennari n'était pas de cet avis et trouvait que les faits révélaient quelques détails particulièrement inquiétants : « L'affaire montre tout le potentiel de la stratégie de Lampada. Au travers d'un vaste réseau de relations [… les 'ndranghetistes] atteignent facilement les plus hauts niveaux de la politique et entrent en contact avec des personnalités importantes au gouvernement ou au plan national. Le fait qu'Alemanno ne sache absolument pas qui sont les Lampada n'a pas vraiment beaucoup d'importance. Ce qui compte en revanche, c'est que le groupe mafieux arrive à nouer certaines relations personnelles avec des gens inaccessibles sans un réseau de complaisances mafieuses. »

« J'aime la politique, mais je ne suis pas mafieux »

« J'ai toujours été fou de cette maudite politique, c'est peut-être ce qui m'a

pourri la vie. » Le 2 décembre 2011, à la prison d'Opera, près de Milan, Giulio Lampada répond au juge Giuseppe Gennari, qui lui reproche d'être le trait d'union entre les clans, les cols blancs et la politique, ainsi que sa proximité avec la famille Condello. Lampada avoue tout, sauf d'appartenir à la 'ndrangheta. « C'est un cauchemar », dit-il. Voici son récit au juge :

« J'avais un bar devant le tribunal de Reggio… une boucherie à Archi, toujours dans la province de Reggio. Je connais ces gens, j'ai été à l'école avec eux, on était tous dans la même équipe de foot… Je n'ai jamais rien fait de mal à Reggio, jamais personne… n'est venu frapper à ma porte… En 2010, on lit pratiquement dans toute la presse que je suis le bras financier de ce clan parce que j'ai envoyé vingt-cinq machines à mon oncle Giacinto Polimeni, à Reggio Calabria… un grossiste, marchand de veaux. L'activité n'existait plus à l'époque… la viande… arrivait directement de l'extérieur. La famille Condello m'a demandé d'embaucher un de ses cousins, et je l'ai fait en toute régularité et transparence, sans aucun problème. »

À Milan, Giulio Lampada s'occupe de machines à sous et compte bien sur la complaisance des autorités de contrôle. « La finance m'a bousillé monsieur le juge », ajoute-t-il pour sa défense. Et les pots-de-vin ? « Je voulais faire le grand seigneur, le prince. » Il a réponse à tout Lampada ! Par exemple, qu'a-t-il à dire de ses rapports avec les politiques ? Souvent, de l'esbroufe, rien de plus :

« J'ai dit tellement de choses !… qu'il allait falloir m'appeler "excellence" dans toutes les églises, que j'avais rendez-vous pour dîner avec Formigoni[8], que je devais me rendre chez le président du Conseil, Silvio Berlusconi. Entre nous, vous savez, quand on s'adresse à un politique et éventuellement, si on ne se fait pas un peu mousser…, excusez-moi le terme… et dire qu'on a une information… On parle… On m'appelle "col blanc". J'ai bien aimé cette… définition… J'avais dix-huit ans, avec le maire Falcomatà, à Reggio Calabria, c'est peut-être bien lui qui me l'a inculquée… notre maire, mon professeur à l'école. C'est là que j'ai attrapé cette manie de la politique. Je viens de Reggio Calabria, de cet univers où il faut gravir les échelons, faire une carrière, comment dire ? "entrepreneuriale", politique… »

De la boucherie d'Archi au Grand Hotel Brun de Milan, où il invitait, entre autres, le juge des enquêtes préliminaires de Palmi, Giancarlo Giusti. Il en a fait du chemin Lampada !

Le juge Gennari lui demande : « Mais vous avez offert des séjours de

30 000 euros à d'autres personnes comme ça ? » Et le prévenu de lui répondre :

« Je vais vous expliquer monsieur le juge. Il y avait le business. Il fallait traiter les affaires… Moi, monsieur le juge, j'ai quelques petits défauts, ça devient un peu difficile de vous expliquer, mais… c'est personnel, quand on naît avec des défauts… Moi, le soir, au restaurant avec sept, huit, dix personnes… et si quelqu'un monte à Milan, je lui offre l'hôtel, à dîner et après, on sort pour s'amuser un peu. Si j'ai fait quelques erreurs, eh bien, elles sont toutes là ! Ça fait partie de mes faiblesses. Tout ce que vous voulez, mais pas mafieux, ça non ! Et ne m'enfermez pas pour association mafieuse parce que je ne le mérite pas. »

Mais avant son arrestation, il s'exprime comme don Vito Corleone dans le film *Le Parrain.* Conversant avec son beau-frère Leonardo Valle, le 19 novembre 2007, il suggère : « On lui fait une proposition qu'il ne peut pas refuser. »

Le « petit arrangement » aux procès

Au moment de son arrestation au printemps 2008, Sebastiano Altomonte est conseiller municipal à Bova Marina, une bourgade de la Calabre « grécanique », dans la province de Reggio Calabria. Il s'est trouvé impliqué dans une enquête déclenchée par l'écroulement d'un pont le long de la nationale 106, un des innombrables marchés publics remportés par des entreprises du nord du pays et tombés dans l'escarcelle de la 'ndrangheta.

Altomonte est un de ces hommes politiques prêts à s'acoquiner avec les *'ndrine*, « [il est] le trait d'union entre les grandes figures du crime organisé et le monde politico-administratif », comme le définissent les magistrats de la Direction régionale antimafia qui le font arrêter. Il ne se sait pas sur écoutes et il parle de tout. En 2007, quelques jours avant Noël, à bord de sa voiture avec son épouse, il soutient que dans la 'ndrangheta, il y a aussi un niveau peu connu, moins visible. Il ajoute qu'il en fait partie et qu'il est aussi franc-maçon, comme tant d'hommes politiques et de 'ndranghetistes. Toujours avec sa femme et à propos d'une connaissance commune, il dit[XI] :

« Entre nous, lui, il ne compte pas, tu comprends ? Parce qu'il y a la partie visible et l'invisible, tu comprends ? Lui, il est la partie visible qui ne compte pas, nous, nous sommes invisibles… nous les invisibles, nous sommes cinq, mais il ne peut pas le savoir, seuls les types au niveau de la *provincia* le

savent, personne d'autre ne le sait, tu comprends ?… il y a une partie connue et une autre complètement inconnue, seuls le savent… sinon, aujourd'hui, tout serait fini, tout le monde chanterait ; il y a la partie visible et l'invisible créée il y a deux ans, à peu près, et que personne ne connaît, sauf les invisibles. »

Altomonte situe la naissance de cet organisme après le meurtre de Francesco Fortugno, vice-président du Conseil régional de la Calabre, abattu à Locri le 16 octobre 2005.

À une autre occasion, Altomonte révèle à sa fille qu'il a intégré la Grande Loge régulière d'Italie ; il en décrit le cérémonial, les symboles et le langage, cite d'autres « frères » – dont Peppe Nirta de Palizzi, qu'il désigne comme le « Vénérable Maître » – dans une région « où il y a plein de loges » : « Il y en a une à Siderno, dit-il. La mienne est à Bianco, et puis il y a aussi celle de Roccella, deux autres à Locri et trois à Reggio. »

L'avocat fiscaliste Me Pino Neri – régent de l'organisme de coordination des *locali* 'ndranghetistes de Lombardie depuis le meurtre de Carmelo « Nunzio » Novella – s'entretient avec un autre associé auquel il révèle son appartenance à l'ordre des Chevaliers de Chypre : c'est « une loge secrète » tient-il à préciser[XII], comme si dans la régulière il n'y avait que des amateurs.

Dans les années 1970, on commence à parler de la présence de boss 'ndranghetistes dans la franc-maçonnerie calabraise. Avec l'introduction de la *santa* (sorte d'enclave au sein de la 'ndrangheta), la double affiliation est autorisée. D'après les récits de certains collaborateurs de justice, les boss les plus importants jurent fidélité à la 'ndrangheta, certes, mais ils commencent aussi à porter le tablier. Leur comportement change : ils passent d'une forme d'opposition, ou du moins d'un détachement formel, à une intégration au monde de la politique, de l'économie et des institutions. La barrière qui jusque-là séparait ces deux univers est franchie, et la violence de l'Organisation s'exprime alors de façon presque exclusive dans les rapports internes, entre 'ndranghetistes.

Le repenti Giovanni Gullà, ancien trafiquant international de drogue, explique :

« La *santa* apparaît comme une sorte d'instance où peuvent se nouer des rapports et des liens avec d'autres organisations de pouvoir. Par le biais de la *santa*, la 'ndrangheta s'ouvre à des compromissions avec des pouvoirs institutionnels détournés. Jusqu'au grade de *sgarro*, il est formellement

interdit de faire partie d'une structure publique, quelle qu'elle soit, d'avoir de la famille dans les forces de l'ordre, et même de détenir des cartes, des badges etc. délivrés par des administrations publiques. En revanche les membres de la *santa*, les *santisti*, peuvent, et peut-être même doivent, tisser des liens avec des politiques, des fonctionnaires de l'État et des francs-maçons. Une des principales missions des *santisti* est de contrôler ou de noyauter les organismes publics en bénéficiant des succès électoraux. Il devient évident qu'avec la formation de cette élite 'ndranghetiste, les règles de la Mafia traditionnelle ont changé, même si cette dernière continue d'exister comme fondement de la vie et des activités profitables de la *santa*. Mais le titre de *santista* présente une particularité : seuls ceux qui le portent connaissent l'existence de la *santa*. Tout ce qui les concerne doit être traité au sein de cette sorte de groupe d'assistance mutuelle. Il est important de souligner que dans la 'ndrangheta, la *santa* constitue une espèce d'organe "occulte", dans la mesure où seuls les *santisti* savent qui en fait partie et en détient le grade, lequel ne figure d'ailleurs pas dans la hiérarchie de la 'ndrangheta. Par exemple, si un 'ndranghetiste de la *santa* rencontre des membres d'autres *locali*, il doit se présenter avec son grade – *picciotto*, *camorriste*, *sgarrista*, etc. –, sans évoquer celui de *santista*, qui ne doit être connu que des autres *santisti*. La *santa* s'explique par sa logique de "secte secrète", l'objectif étant de créer une structure de pouvoir inconnue des autres affiliés afin de jouir de privilèges. Le *santista* peut ne pas disposer d'une structure militaire, par exemple, il peut ne pas être *caposocietà*[9]. Mais ce qui compte vraiment, c'est qu'il détienne un certain pouvoir – par exemple politique et économique – pour apporter une contribution et des avantages à toutes les structures en général. Je peux affirmer en toute certitude que la *santa*, en tant que secte secrète, correspond exactement à une loge dévoyée au regard de la maçonnerie officielle. Je sais qu'il y a des rapports personnels entre *santisti* et maçons appartenant à des loges non officielles, et souvent, une même personne peut cumuler les deux affiliations. Il faut préciser qu'un 'ndranghetiste n'a pas le droit de rentrer dans la maçonnerie, mais cette interdiction ne vaut que pour la 'ndrangheta mineure et la franc-maçonnerie publique[XIII]. »

Un des premiers à souligner l'importance de l'infiltration des structures de l'État est Mommo Piromalli, le puissant boss de Gioia Tauro. Il est convaincu

que la ’ndrangheta ne peut pas continuer à s’opposer aux institutions, mais qu’elle doit faire comme Cosa nostra, qui s’est immiscée dans les loges maçonniques. Ce tournant indiqué par don Mommo est tout de suite conforté par Paolo De Stefano, un caïd ambitieux et arriviste qui a grandi dans le quartier d’Archi, à Reggio Calabria. Ils seront nombreux à adhérer à la maçonnerie, y compris dans les rangs de la vieille garde ; ce sera le cas d’Antonio Macrì, « cadavre exquis » de la première guerre des clans calabraise. Jusqu’à la moitié des années 1970, la ’ndrangheta restera dans l’ombre de la maçonnerie, qui s’emploie à tisser des liens avec le pouvoir officiel. Puis, les équilibres vont se renverser et, en plus de l’affiliation à la maçonnerie, les boss – las de déléguer à d’autres la défense de leurs propres intérêts – vont rentrer directement dans la politique.

Collaborateur de justice et petit-fils d’un des boss les plus puissants de la région de Crotone – Luigi Vrenna, encore appelé « u Zurru[10] », abattu dans les années 1970 et lié aux De Stefano de Reggio Calabria –, Luigi Bonaventura parle lui aussi des rapports entre la ’ndrangheta et ce que l’on appelle les « pouvoirs forts » : « La première *faida* a marqué la fin de l’ancienne ’ndrangheta. Certains éléments du nouveau modèle n’avaient plus rien à voir avec notre histoire. C’est à ce moment-là que l’Organisation a évolué et qu’elle est devenue “intelligente”. » Cette première guerre mafieuse a coïncidé effectivement avec un changement générationnel : d’un côté « la vieille garde » qui s’opposait aux trafics de drogues, et de l’autre, les jeunes attirés par de nouveaux « business ».

« Les Services [secrets] ont provoqué la guerre, les Services ont rétabli la paix », explique Bonaventura, convaincu que le contrôle de pans entiers de l’État allait permettre à la ’ndrangheta de s’enrichir grâce aux trafics internationaux censés compenser la baisse des enlèvements.

C’est l’époque où la ’ndrangheta fait main basse sur tout : marchés publics, hôpitaux, organismes de représentation et tous les centres du pouvoir passent sous son influence. Un autre repenti, Gaetano Costa, raconte[XIV] :

« Peppino Piromalli, un homme auquel j’étais très lié et qui m’estimait beaucoup (et dont je parle à regret, même maintenant que j’ai décidé de collaborer avec la justice) m’a dit en aparté que, puisque j’allais sortir de prison un jour ou l’autre, j’allais avoir l’occasion d’entrer dans la maçonnerie ou, en tout cas, de faire la connaissance de membres de cette société qui pourraient m’aider à plusieurs égards, notamment pour obtenir ce que l’on

appelle “un petit arrangement” de mes procès. En particulier, Piromalli m’annonça qu’il me donnerait une *dote*[11] et que, si à ma sortie de prison, quelqu’un m’approchait en me disant : “Tu connais la famille des maçons ?”, je devais répondre : “Non, je ne la connais pas, mais éventuellement, je la serrerais dans mes bras, en chair et en os, et serais prêt à jurer fidélité à l’ordre sacré des maçons”, ou une phrase de ce genre. Bien entendu, n’ayant pas été libéré, je n’ai jamais pu vérifier si ce qu’a dit Peppino Piromalli était vrai. »

Si l’on ignore les échanges d’intérêts avec d’autres pouvoirs plus ou moins occultes, on ne peut pas saisir pleinement ce qui s’est passé dans la ’ndrangheta à partir des années 1970.

Obtenir des informations auxquelles d’autres n’ont pas accès devient indispensable pour exercer le pouvoir. « Micros espions, films, quel bordel !… ils savent tout de nous ! » dit Giovanni Ficara, boss de la famille éponyme de Reggio Calabria, à Giuseppe Pelle. Ficara a été mis au courant d’enquêtes en cours par Giovanni Zumbo, un expert-comptable de Reggio Calabria qui, autrefois et sur mandat judiciaire, a administré des biens saisis aux mafias et a eu des contacts avec des représentants des services secrets, de l’aéronautique et du ROS, Regroupement spécial opérationnel[12] de l’arme des carabiniers[13]XV. « Il sait tout, tout », commente Ficara. Et comme le constateront les magistrats de la Direction régionale antimafia qui ont mené l’enquête sur lui, « toutes les informations fournies par Zumbo Giovanni étaient rigoureusement exactes ».

Les fuites sont arrivées jusqu’à Milan. Le 8 septembre 2009, Vincenzo Mandalari s’entretient avec un autre ’ndranghetiste présumé et le prévient :

« Attention, il y a deux mandats d’arrêt déjà signés par deux juges, il ne manque plus que le troisième, mais je connais le chauffeur d’un magistrat, ils attendent qu’il le signe… et c’est parti ! Ça vient de là-bas, avec l’accord ici à Milan, Legnano, et c’est toujours la même histoire, la ’ndrangheta et les homicides qui ont eu lieu. Je lui ai demandé s’il y a nos noms. Il m’a répondu : nos noms n’y sont pas, je n’ai pas eu le temps de demander [davantage], ils m’ont donné le message comme ça et je vous le communique immédiatement. »

Ce sont les *talpe*[14]. Ils communiquent par phrases incomplètes, doubles sens et vieilles expressions populaires, véritable tissu sémantique de dits et de non-dits pour prévenir tout en brouillant les pistes. Sans eux, les

’ndranghetistes seraient assurément moins forts.

« Après, c’est autre chose, on parle de maçonnerie »

Après-midi du 3 décembre 2010 ; le collaborateur de justice Antonino Belnome, ancien chef de la *locale* de Giussano, en Lombardie, répond aux questions des procureures du parquet de Milan, Alessandra Dolci et Ilda Boccassini. On parle de la ’ndrangheta, de son organisation et des rapports avec ce que l’on appelle les « pouvoirs forts ».

« Ministère public : Revenons à l’organisation de la ’ndrangheta ?

Antonino Belnome : Eh bien, disons qu’au niveau structurel… c’est comme je vous ai expliqué, et puis c’est surtout une affaire de questions… de règles, mais pour ce qui est de la structure, c’est ce que je vous ai dit. La structure de la *locale* avec ses grades internes et externes, mais… disons que pour les règles, c’est pareil partout, il n’y a pas de différence entre le Nord et le Sud.

MP : Qui détient les charges aujourd’hui, vous le savez ?

AB : Dans quel sens ?

MP : Dans le sens des représentants de la Plaine, de la Ionique et de la région de Reggio.

AB : Les représentants sont comme je vous l’ai dit, dans le sens qu’au niveau… Pour le *padrino*, il y a ceux qui ont cette charge, pour la *santa*, il y a… enfin chaque *copiata*[15], pour la *copiata*, il y en a un qui commande, et donc c’est lui qui détient la charge. Par exemple, parlons de la mienne, du *padrino* qui détient la charge, c’est Nicola Alvaro, et puis il y a Carmelo Iamonte pour la Ionique, et c’est Pietro Commisso qui la détient. Il y a un homme qui domine, mais il n’y a pas de chef, comme vous l’entendez vous.

MP : Non, moi je n’entends pas…

AB : Non, vous pensiez peut-être qu’il y avait un chef de la ’ndrangheta, eh bien non, ça n’existe pas ça.

MP : Ça n’existe pas…

AB : Ce n’est pas… par exemple, vous avez arrêté Oppedisano, mais Oppedisano n’est pas le chef de la ’ndrangheta. Riina n’était pas le chef de la Mafia, il l’est devenu en se l’appropriant, sinon, il y avait une commission où siégeaient les grades les plus élevés, ce qui se passe en Calabre, où on décidait et où on prend certaines… par exemple, en Calabre, ils se réunissent, mais pas pour dire : “Qu’est-ce qu’on fait ?”, ou “On fait arriver cette

cargaison de Colombie". Ils se réunissent uniquement pour choisir les charges et les *copiate*, pas pour dire : "Qu'est-ce qu'on doit faire ? Qui il faut tuer ?", ou bien… Ça, ce sont des choses, des décisions prises par les villes, par les *locali*, et puis qu'on soit favorable ou pas… Par exemple, un type disait à un autre : "Tu ne peux pas tuer Novella ?", non, ce n'est pas ce genre de chose qu'ils se disent quand ils se réunissent pour décider des trucs comme les charges[16].

MP : Et après le *padrino ?*

AB : Alors, à partir du rang de *padrino* on est boss, c'est-à-dire, quand on a déjà un grade de *padrino*, on est déjà boss, à partir de là on est boss. Après le *padrino*, il y a la *crociata* [la croisade], voilà le signe. Après, il y a la *crociata*. Ce sont les grades les plus élevés, et après, on va plus loin…

MP : Comment ça plus loin ?

AB : Après, c'est autre chose, on parle de la maçonnerie. Ils avaient mis d'autres grades qu'ils ont ensuite… La médaille, ces trucs-là ont été ensuite… enfin, bref, maintenant, on a ça, les grades actuels, pour les autres grades, c'est une autre histoire. En ce qui concerne la 'ndrangheta, on a ça. Bien sûr, pour obtenir ces grades, on est au sommet, on est… ce sont les grades tout en haut. Pour ce qui est des *copiate* de la Calabre. Voilà…

MP : Excusez-moi, avant de passer aux *copiate*, que signifie : "Ensuite, on va dans la maçonnerie" ? Expliquez-nous.

AB : Eh bien, on va dans un autre type de structure, maçonnique, et je ne veux pas entrer dans les détails parce que je ne connais que marginalement, je devais y arriver assez vite, mais il me manquait encore un passage. Moi j'avais le rang de *padrino*, donc je ne peux pas vous expliquer en détail ; à propos de cette structure, je sais qu'il y a de grandes personnalités, du niveau… Là on parle de médecins d'un certain prestige, il peut y avoir des gens du genre colonels, des fonctions comme ça, disons que là on va dans des histoires maçonniques parce qu'à certains niveaux on peut… ah, voilà une chose que… à certains niveaux, on peut collaborer avec l'État. Alors, avec certains grades, à partir du rang de *padrino*, on peut avoir des collaborations avec l'État, on peut faire du business avec l'État, c'est permis, et puis au niveau maçonnique, on fait ça ensemble, dans le sens qu'on s'assied à la même table. Voilà ce que je sais du niveau maçonnique. En dessous du grade de *padrino*, c'est absolument impossible, on peut uniquement à ces niveaux-là. Il peut y avoir aussi des généraux… Donc au niveau maçonnique, qui ne

s’appelle pas ’ndrangheta, tous ces gens se réunissent, mais je ne peux pas vous expliquer en détail parce que je n’avais pas encore participé à ces choses-là, mais je sais que ça existe, on m’en a un peu parlé, même s’il ne faut pas en principe.

MP : Qui vous a raconté ça ?

AB : Vincenzo Gallace et Andrea Ruga[17].

MP : Qu’est-ce qu’ils vous ont dit ?

AB : Ce que je viens de vous dire.

MP : Mais ils ont donné des noms ?

AB : Non, non, Ils ont été assez… c’était plus des allusions qu’autre chose, ils ne m’ont pas expliqué, parce que en principe, il ne faut pas, moi, je ne devrais pas expliquer à un *sgarrista* ce qu’il y a après son grade, le *sgarro* ; lui, il ne devrait même pas savoir qu’il y a la *santa*, un *santista* ne doit pas savoir qu’il y a le *Vangelo* et ainsi de suite. C’est-à-dire…

MP : Mais Gallace Vincenzo et Leuzzi Cosimo s’assoient à cette table avec la maçonnerie ?

AB : Certainement, des personnages comme ça, oui, sûrement, je pense que oui, et quelqu’un comme Andrea Ruga aussi. C’est-à-dire qu’ils ne peuvent pas s’arrêter à la *crociata*, à ce niveau, on va à… même chose pour Novella. Alors, par exemple, moi j’avais le rang de *padrino*, n’est-ce pas ? Et peu de temps après, ils m’auraient donné le grade de *crociata*, mais si Vincenzo Gallace a le grade de *crociata*, lui et moi, on ne sera jamais égaux, nous ne pouvons pas avoir le même rang lui et moi. Pour commencer, il a soixante-deux ou soixante-trois ans, mais ce n’est pas tellement ça, mais plutôt pour son passé, sa personnalité, pour différentes… Moi dans le fond, je n’ai que trente-huit ans, même si j’ai monté très vite les échelons, j’ai été parrainé par Andrea Ruga, sinon c’est impossible de monter en si peu de temps, ce n’est pas possible. En plus, en Calabre, les grades… pensez que c’est moi qui ai donné le *sgarro* aux fils de Cosimo Leuzzi, d’Andrea Ruga et de Vincenzo Gallace ; eux, ils ne le leur avaient même pas donné, ils sont très stricts, ils étaient *camorristes*, et leurs pères les auraient laissés là, c’est moi qui les ai fait avancer parce que… ça s’est passé en Calabre. Ils sont sévères là-bas… par contre, au nord, c’est autre chose, on peut aussi appeler les grades des *fiori* [fleurs] et on peut donner une “fleur”… “Allez, on va lui donner une fleur, allez va !” “Non”. “Allez, c’est moi qui le fais avancer, tu me le refuses, à moi ?” On est plus souples là-dessus, et en fait, au nord, il y a plein

de jeunes, qui sont presque tous *sgarristi*, ils ont… le *picciotto* ne reste pas longtemps *picciotto* ; au sud, on peut rester *picciotto* plus de dix ans, on peut rester quinze ans *camorriste*, on peut même ne jamais arriver au niveau de *sgarrista*, je connais plein de gens qui, à soixante ans, sont toujours *camorristes*. Parce qu'on évalue aussi l'homme, ses capacités, ça veut dire que si on est un âne, on reste un âne. Tenez par exemple… oh, vous ne le connaissez pas… Bref, pour monter en grade, il faut avoir différentes compétences, sinon c'est difficile, c'est ce qu'on appelle la carrière ndranghetiste.

MP : Et vous n'avez jamais entendu parler… enfin, Gallace, Andrea Ruga ou Cosimo Leuzzi ne vous ont jamais parlé de relations dans le milieu des services secrets ?

AB : Non, ça jamais. Mais eux… ils en ont parlé… ils ont parlé à propos de Novella, ils m'ont dit que Novella avait… ils me disaient que Novella avait ce type de contacts.

MP : Mais là-bas, en Calabre, ou à Rome, ou au nord ?

AB : Je ne sais pas, la chose m'a été dite dans une circonstance, un jour.

MP : Dans quelle circonstance ? Et quand ?

AB : Ce dont on parlait tout à l'heure… quand on en est arrivés à parler de ça… on a changé de sujet et ils m'ont expliqué que d'après Vincenzo Gallace, il y a eu des choses qui ne lui ont pas plu et d'après lui, il était en contact avec les services secrets ; c'est ce qu'il m'a dit. Moi je ne lui ai pas posé de questions pour… moi, quand on était… par exemple, comme on est là, entre nous, quand quelqu'un comme Vincenzo Gallace parlait, je ne posais pas de questions, j'écoutais et j'enregistrais ce qu'ils disaient, c'est tout. Par exemple, s'ils disaient une chose, je la prenais aussi comme un conseil qu'ils me donnaient, on ne peut pas poser dix questions comme ça à quelqu'un comme Vincenzo Gallace, ce serait mal élevé ; on doit prendre ce qu'il dit, et ça s'en tient là. S'il reste superficiel, tant pis, il faut s'en contenter ; s'il entre dans les détails, on prend les détails, s'il n'entre pas dans les détails, on s'en tient là.

MP : Dites-moi, quand vous avez parlé des règles de l'organisation à laquelle vous appartenez, vous avez dit qu'à un certain niveau – au plus haut – on a le droit d'avoir des rapports avec des membres des forces de l'ordre.

AB : Avec tout l'État.

MP : Avec tout l'État, aussi pour des raisons d'intérêt ?

AB : Aussi.

MP : Expliquez mieux ce concept.

AB : Quand on arrive à certains grades, il y a ce que l'on peut appeler des avantages. Dans quel sens ? Parce que quand on a certains grades, on est une personne d'une certaine importance, d'une certaine intelligence, et ce sont des choses que l'on sait mieux exploiter. Et puis, à certains niveaux, ils veulent que l'État soit de notre côté, pas contre nous. À certains niveaux. Il y a même une espèce de règle, que peu de personnes peuvent connaître… pour certains grades, on peut "chanter" jusqu'à trois fois, pas collaborer, on peut "chanter" jusqu'à trois fois, jusqu'à trois fois, pour certains grades.

MP : Expliquez mieux.

AB : C'est une règle que personne ne connaît, parce que pour la connaître, il faut avoir certains grades, et on dit qu'"on peut chanter jusqu'à trois fois", trois fois c'est permis ; pas collaborer.

MP : "Chanter" signifie dévoiler aux forces de l'ordre où se trouve un fugitif, ou bien une cargaison de cocaïne, ou d'autres choses de ce genre ?

AB : "Chanter" dans tous les sens, ça peut aussi être quelque chose de ce genre.

MP : Presque un pacte de non-belligérance entre une partie des institutions et la 'ndrangheta ?

AB : Moi, maintenant…

MP : Là-bas, en Calabre ?

AB : Alors, maintenant, cette règle qu'ils ont instituée, comment ils l'ont instituée et pourquoi, c'est un peu compliqué à expliquer.

MP : Essayez d'expliquer.

AB : Alors, quand on atteint certains grades, on peut appliquer aussi cette loi qui dit que "l'on peut chanter jusqu'à trois fois", sur n'importe quoi, mais pas collaborer avec l'État, ça c'est différent.

MP : Oui, ça, on l'a compris.

AB : "Chanter" dans le sens que ça peut donner un avantage, toujours cette histoire d'avantages. Cela peut être n'importe quoi, ce n'est pas répréhensible, pas condamnable, mais, entre parenthèses, il y a mille règles dans la 'ndrangheta, et elles ne sont pas toutes appliquées avec rigueur… celle-ci, je ne pense pas que beaucoup la respectent, on n'est pas bien vu si quelque chose de ce genre arrive. Mais c'est secret, donc ils ne le savent pas, mais ça arrive.

MP : Mais cette règle sert à maintenir un équilibre entre la lutte contre l'organisation 'ndrangheta et les intérêts de l'organisation elle-même ?

AB : Elle peut servir aussi à ça, à ça aussi, parce que quand on arrive à certains grades… on se retrouve d'accord sur certaines questions, des choses qui plus bas ne sont pas prises en compte, au contraire, elles sont condamnables, mais que l'on retrouve tout en haut.

MP : Est-ce que les gens de votre entourage proche, qui jouent naturellement un rôle important, comme justement Gallace et Leuzzi, ont jamais fait des commentaires sur le fait que certains fugitifs se livrent parce que, par exemple, ça pourrait arranger l'Organisation, sachant cependant que, du côté des institutions, on est parfaitement conscient que l'arrestation de la personne n'est pas le fruit du travail de la police ou des carabiniers, mais plutôt d'un accord entre certaines institutions et la 'ndrangheta ? Vous voyez ce que je veux dire ?

AB : Oui, oui, par exemple, si ce que je vous ai dit peut s'appliquer à ce que vous avez dit, n'est-ce pas ? Non, ça non, on ne peut pas tellement être d'accord avec une chose de ce… parce que dans ce cas-là, vous livrez un type, et ça c'est condamnable, je dirais même plus, c'est condamné.

MP : Non, pas quelqu'un qui livre un fugitif, mais un fugitif qui se présente…

AB : Spontanément.

MP : … spontanément et qui est connu des forces de l'ordre. Ça s'est produit ? Ça pourrait se produire ?

AB : Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire.

MP : Prenons un exemple. Imaginons qu'Ilda Boccassini soit un fugitif important, et qu'à travers certains canaux, elle communique aux institutions : "Je me fais prendre, je vous dis où je me trouve", et qu'elle soit ensuite arrêtée.

AB : Non, non, ça non… ces choses-là, on ne les a jamais abordées, mais je ne pense pas qu'elles se produisent. Quand quelqu'un se rend, il le fait pour des raisons, des raisons personnelles, il ne supporte pas un certain type de cavale, il ne…

MP : Non, moi je parle d'une personne qui ferait en sorte qu'on la trouve, pas d'une personne qui prendrait sa valise et irait à la caserne des carabiniers pour dire : "Voilà, je me livre." Non, moi je parle de fausses arrestations de grands fugitifs faites par les forces de l'ordre ; il peut y avoir un accord entre

celui qui se fait arrêter et l’État ?

AB : Alors là, pas que je sache. Pas à ma connaissance. Pas que je sache.

1 *La ’ndrangheta è una e una sola*
2 Sénateur du parti le Peuple de la Liberté, déjà condamné pour « concours externe à une association mafieuse », très proche de l’ancien président du Conseil Silvio Berlusconi.
3 La Plaine, région de Gioia Tauro desservie par le port.
4 Régime carcéral spécial appliqué aux boss mafieux.
5 Corps de l’armée italienne
6 *Direzione investigativa antimafia.*
7 Actuel maire de Rome.
8 Ancien président de la Région Lombardie.
9 *Chef de locale*
10 Le *zurru* est le récipient en étain où l’on recueille l’huile immédiatement après la pression.
11 Un grade.
12 Raggruppamento operativo speciale.
13 L’arme des carabiniers est un équivalent de la gendarmerie nationale.
14 Les informateurs, les « taupes ».
15 Terme collectif désignant une sorte de carte d’identité qui regroupe trois noms que l’affilié doit rappeler dans ses rapports avec les autres ’ndranghetistes : ceux des chefs de la locale dont il dépend – le *caposocietà*, le comptable, le *crimine* auquel il doit se référer.
16 Les grades sont attribués, en fonction du mérite, et les charges sont électives (voir lexique).
17 Boss très impliqué dans la « guerre des bois ».

SIXIÈME COMMANDEMENT

À table, on partage tout et on parle de tout[1]

La vie quotidienne de la ’ndrangheta est elle aussi faite de règles et de rituels. Par exemple, lors des repas, on partage tout et on discute de tout. Antonino Belnome raconte que les jours de fête, il était toujours placé en bout de table : « Les convives ne devaient pas commencer avant que je les y aie invités. C’était comme si j’avais été au-dessus de tout le monde. » Et puis le service est régi par des règles précises : on commence par le chef de table et on verse toujours à boire avec la main droite, la gauche portant malchance. Un peu comme dans la liturgie religieuse. En outre, le vin de doit pas manquer, et à la fin de toute affiliation, on porte un toast. « On en a affilié deux… deux *camorristes,* raconte Domenico Mauro à Francesco Spanò en novembre 2007, à Bova, dans la province de Reggio Calabria. Et on en profite bien, tu sais comment ça se passe… on boit un peu, et puis encore un peu, bref [je me suis envoyé] deux verres[I]. » C’est une vieille habitude : manger et boire, pas seulement pour calmer la faim et la soif, mais aussi pour passer un moment ensemble, mieux se connaître, apprendre à bien s’entendre, célébrer une rencontre, sceller un pacte.

À Catona, au début du XXe siècle, afin de décider « ce qu’il faut faire contre le prochain », les *picciotti* se réunissent « dans une maison sûre ou une cave bien à l’abri pour dévorer les poules et les chevreaux qu’ils [ont] volés la nuit précédente et s’enivrer comme si de rien n’était ». Une lettre anonyme envoyée le 22 février 1905 à l’inspecteur de police de Reggio Calabria indique que « ces parties de campagne ont lieu à l’occasion du baptême de nouveaux compagnons intégrant la “secte”, ce qui est très fréquent ».

Les hommes de la ’ndrangheta aiment manger, et parfois aussi, faire la cuisine. À Montréal, au Canada, Frank Cotroni – boss originaire de Mammola, près de Locri – a recueilli dans un livre, peu avant sa mort, les recettes des plats qu’il préparait souvent en prison pour lui-même et les autres détenus : ragoûts de viande, morue aux pommes de terre, espadon grillé, salades de pommes de terre et haricots verts. Boss d’Africo[2], Giuseppe Morabito n’a jamais manqué de rien lui non plus, même derrière les barreaux. Sa famille venait lui rendre visite et lui apportait régulièrement de l’agneau, du parmesan, de la mozzarelle de bufflonne, des tomates et du basilic. Comme Cotroni, il raffole de l’espadon et a un faible pour les haricots verts. Guido Guidi Guerrera explique :

« La table – et surtout ses excès – est une bonne occasion d’afficher le pouvoir, comme ça l’était dans l’Antiquité pour les empereurs romains ou, plus près de nous, pour les dictateurs. Malgré tout, les goûts des parrains reflètent une conception simple – voire régionale – de la cuisine ; ils aiment les petits plats de leurs mères et de leurs grands-mères. Une cuisine familiale que les mafieux préfèrent toujours – quelle que soit la latitude où ils se trouvent – aux mets raffinés mais trop étrangers à leurs souvenirs les plus chers[II]. »

Concernant les goûts des ’ndranghetistes, là encore, il y a des règles. Par exemple, la viande de chèvre – mijotée de longues heures – revient très souvent dans les récits des hommes d’honneur qui décrivent les banquets où ils discutent et prennent d’importantes décisions. La table est un lieu sacré, la nourriture est un rite. Dans les années 1970, lors de l’arrestation de Pino Scriva, surnommé « le roi des évasions » suite à ses nombreuses cavales, les carabiniers ont retrouvé dans le coffre de sa splendide Alfa 2000 des armes et… un agneau qui, au dire de l’accusé, était censé conclure à merveille une réunion entre copains. Ces liens doivent être cultivés, entretenus, et mêmes nourris au cours de « banquets [qui] sont autant d’occasions d’élever l’amitié au rang d’idéologie, renforçant ainsi des alliances scellées en son nom[III] ».

Hors de prison, de grands repas sont souvent organisés à l’occasion des baptêmes, des communions et des mariages. On en profite pour discuter affaires et pour retrouver des affiliés vivant à l’étranger. Ce sont de véritables « sommets », des rencontres qui ne pourraient avoir lieu ouvertement. « Si tu ne me vois pas revenir, c’est que j’ai été arrêté », dit à son épouse Antonio Nucera, entre une *frittula* (« beignet ») et un verre de vin, tandis qu’il lui

téléphone de Bova lors d'une réunion de travail avec d'autres 'ndranghetistes[IV]. Le 12 mars 2008, en Lombardie, une *ricottata*[3] devient une bonne occasion pour rencontrer Giuseppe Commisso, « il Mastro », boss de la *locale* de Siderno, de passage dans le nord du pays. Pour décider des affaires d'un clan originaire de Corigliano, dans la province de Cosenza, d'autres affiliés se retrouvent autour d'une table du Santa Tecla, un night-club à deux pas de la cathédrale de Milan où, dans les années 1960, se produisaient des vedettes comme Giorgio Gaber, Enzo Jannacci et Adriano Celentano[V].

On parle beaucoup pendant tous ces repas. Par exemple, le dîner organisé le 20 mai 2009 dans un hôtel de Volpiano, dans le Piémont, avec Nevio Coral – entrepreneur passionné de politique et ancien maire de Leini, une commune de la province de Turin dissoute pour infiltrations mafieuses – est l'occasion de discuter de votes et d'élections. Un des convives, Antonio Ruberto, qui sera d'ailleurs arrêté plus tard pour activités mafieuses, accueille chaleureusement Coral : « *Dottore*, je peux vous assurer que l'on ne voit pas souvent de tablées comme celle-ci, vu la qualité et le sérieux des personnes qui sont aujourd'hui ici réunies. » Puis il ajoute : « Certes, on peut en organiser des dîners, beaucoup même, mais pas avec les gens assis aujourd'hui autour de cette table. »

C'est encore à l'occasion d'un repas que Luigi Bonaventura, ancien « régent » des clans de Crotone, découvre les intérêts de la 'ndrangheta en Vénétie et à Reggio Emilia. Dans un restaurant de Crotone, on retrouve Pasquale Nicoscia, homonyme du chef suprême de la *cosca*, et plusieurs 'ndranghetistes dont bon nombre résident en Vénétie. Bonaventura raconte : « Je me souviens que ce repas a été très long. Pasquale Nicoscia se vantait de contrôler aussi le parti qui honnit les *terroni*[4]. Leo Russelli lui a emboîté le pas, soutenant que le clan Grande Arachi avait encore progressé en Émilie-Romagne. »

Le 31 octobre 2009, à Paderno Dugnano, dans la banlieue milanaise, c'est un cercle culturel et social qui héberge une réunion de 'ndranghetistes qui, après un dîner à base de spaghettis à la *'nduja*[5], ont élu à main levée le nouveau *mastro generale* (le « grand maître ») de la Lombardie, l'homme appelé à renouer les liens avec la Calabre après le meurtre de Carmelo « Nunzio » Novella. Les caméras des carabiniers ont tout filmé : les convives assis autour d'une table en fer à cheval lèvent leur verre et, derrière eux, on

entrevoit une photo en noir et blanc des juges Falcone et Borsellino[6]. On se croirait au cinéma. Pour la première fois, la ’ndrangheta se dévoile sous les yeux du monde entier.

1 *La ’ndrangheta è una e una sola*
2 Bourgade de la côte ionnienne.
3 Repas à base de ricotta, un fromage frais.
4 Terme péjoratif désignant les Méridionaux d’Italie. Le parti politique en question était la Ligue du Nord.
5 Saucisson typiquement calabrais.
6 Juge, collègue et ami du juge Falcone. Comme lui, il enquêtait depuis très longtemps sur la mafia sicilienne, laquelle l’assassinera quelques mois plus tard.

SEPTIÈME COMMANDEMENT

Sans argent, pas de messe[1]

Indifférente à l'histoire et à la géographie, toujours menaçante, la 'ndrangheta infeste même des territoires culturellement et socialement plus évolués. Elle ne connaît pas de frontières, et le renouvellement de ses clans lui permet de s'étendre d'année en année. D'après l'institut de recherche Eurispes, la 'ndrangheta est la plus riche des mafias avec un chiffre d'affaires annuel de plus de 44 milliards d'euros, l'équivalent de 2,9 % du PIB italien. Avec Cosa nostra, la Camorra et la Sacra Corona Unita, l'activité mafieuse italienne ne pèse pas moins de 140 milliards par an et constitue la première entreprise de l'économie nationale. C'est énorme si l'on pense que les trois lois de Finances – la dernière du gouvernement Monti et les deux précédentes du gouvernement Berlusconi – entérinées pour équilibrer les comptes de l'État s'élevaient à environ 75 milliards d'euros !

Les mafieux ont tellement d'argent qu'ils ne savent plus où le mettre. Alessandro Pannunzi, fils de Roberto, un des principaux intermédiaires de la 'ndrangheta raconte : « Ils avaient enfoui 100 ou 200 milliards de lires et ils ont dû en jeter 7 à cause de l'humidité qui avait rendu les billets inutilisables. » Le 14 février 2001, il est à bord d'une Fiat Punto, au cœur de Palerme, et il bavarde avec deux femmes. Il parle d'argent. Une de ses interlocutrices se souvient d'un appartement de Salemi, dans la province de Trapani, où elle a été obligée de passer des billets de banque américains qui sentaient les égouts à la machine à laver avant de les étendre pour les faire sécher. « On a investi des sommes folles », dit en revanche un des Pelle à propos d'une livraison de carburant pour la station-service que gérait sa famille près de Locri[I].

Les 'ndranghetistes parlent beaucoup d'argent et d'affaires. Ils investissent

dans les secteurs les plus traditionnels – construction, commerce – et d'autres plus modernes, comme la santé, les énergies alternatives, les agences d'intermédiation et de paris. La 'ndrangheta est davantage un réseau de relations et d'intérêts entre les affiliés et des acteurs économiques externes (entreprises, entrepreneurs, managers) qu'une holding. « Avec tout l'argent que possède ce type de Bergame, il pourrait construire le pont de Messine », murmure Michele Oppedisano, neveu de « don Micu », le *capocrimine* arrêté en 2010. Le « type de Bergame » en question est le patron de Perego Strade, une entreprise dont le siège social se situe à Cassago Brianza, en Lombardie, et qui s'est retrouvée dans le collimateur de la 'ndrangheta[II].

Les premiers boss se sont installés en Lombardie vers la moitié des années 1950, mais le phénomène 'ndranghetiste a été sous-estimé pendant plusieurs décennies, ce qui a permis à l'Organisation de se construire un pouvoir énorme. Des prête-noms ont pris de petites participations dans le capital d'innombrables sociétés afin de disséminer l'argent mafieux sur tout le territoire. Une stratégie criminelle qui a porté ses fruits. La 'ndrangheta est maintenant partout et a fait main basse sur des filières entières ; par exemple, si elle protège les intérêts d'un producteur de café, elle oblige les bars et restaurants des alentours à s'approvisionner exclusivement chez lui. Idem dans d'autres secteurs, comme le bâtiment, auquel elle fournit les portes, les huisseries, les sanitaires, les carrelages, etc.

« Ici [en Lombardie], il faut payer cent cinquante familles, pas une ou deux ; toute la Calabre est là et il faut payer pour elle », précise Mario Polito, membre de la *locale* d'Erba, près de Côme, à Salvatore Strangio, celui qui a justement infiltré la société bergamasque Perego Strade. Pour la mafia calabraise, Milan est un peu la rue de la Paix au Monopoly, l'artère la plus convoitée du célèbre jeu de société. Au royaume des *danè*[2], les *'ndrine* se propagent comme une gangrène. Alors qu'il traverse en voiture l'immense banlieue milanaise, Saverio « Saro » Minasi profère : « Ici, on a vingt *locali*, avec cinq cents hommes… Ce n'est pas rien. » Boss de Bresso, au nord de Milan, Minasi s'entretient avec Vincenzo « Cecè » Raccosta et, à son insu, il explique aussi aux enquêteurs pourquoi la 'ndrangheta a pris une telle importance en Lombardie : chaque *locale* est effectivement indépendante des autres, mais elle ne pourrait pas survivre sans elles.

Dans le rapport 2010 de la Direction nationale antimafia, le magistrat Carlo Caponcello écrit : « La 'ndrangheta se manifeste et s'étend de plus en plus au

plan national et international, visant à consolider sa suprématie, toujours avec la même arrogance et notamment grâce à ses ressources financières désormais illimitées[III]. »

Les ’ndranghetistes ne demandent jamais trop, c’est bien simple, ils veulent tout. Ils nient les droits de l’entreprise, dictent les règles du marché et entravent la libre concurrence. « Je lui ai dit que ce qui est à moi est à moi… il est hors de question qu’il débarque, prenne le travail, fasse un contrat comme ça [sans en rendre compte] », dit Matteo Gramuglia au boss Nicola Alvaro à propos d’un industriel de Palmi qui n’avait pas demandé l’autorisation de travailler dans la région de Sinopoli[IV]. Tout leur appartient, c’est une affaire de famille. C’est ainsi qu’un émissaire des Iamonte, le clan qui règne depuis toujours sur Melito di Porto Salvo, demande au chef d’un nouveau chantier sur ce territoire : « Comment se fait-il que vous ayez commencé ces travaux sans vous être présentés en bonne et due forme ? » Avant d’avertir, menaçant : « Ces entreprises auxquelles vous avez demandé des devis, comme celle de Bovalino, ne conviennent pas du tout. »

Même situation sur l’autoroute Salerno-Reggio Calabria. Pour la première fois, Pietro Speranza, un Piémontais chargé de blanchir en Toscane l’argent des narcotrafiquants calabrais, raconte comment les boss se sont approprié les chantiers de cette autoroute : « Un sommet a été réuni à Torremezzo di Falconara, dans la province de Cosenza. Les patrons de la ’ndrangheta se sont mis d’accord sur la répartition de l’argent de chaque livraison de béton et de chaque chantier de terrassement. » Un autre collaborateur de justice, Antonio Di Dieco, a expliqué que les chefs mafieux exigeaient 3 % sur chaque opération réalisée par des entreprises extérieures aux clans, une sorte de « taxe d’impact sur l’environnement » pour la Calabre. L’ouvrage devrait s’appeler « l’autoroute du soleil », mais en réalité, c’est bel et bien l’autoroute des boss, définie à tort ou à raison comme « le corps du délit le plus long d’Italie ». Les familles emploient souvent la manière forte : « Fils de pute, les étables qu’on t’a brûlées, c’était un premier avertissement », lit-on dans une lettre adressée au leader du mouvement No Tav piémontais[3]. « Maintenant, on va passer aux hommes : on viendra vous prendre pendant votre sommeil, on vous égorgera comme des cochons et on vous dissoudra à l’acide[V]. » « Le creusement, c’est pour moi, un point c’est tout ! » déclare un petit patron protégé par la *locale* de Pioltello, près de Milan[VI]. Alors qu’ils passent à proximité d’un chantier, deux autres affiliés se font la remarque que

quiconque creuse près de Rho doit leur verser le *pizzo*[VII]. À Gorgonzola, des ’ndranghetistes veulent faire baisser un prix et menacent leur interlocuteur : « On va te faire sauter, toi et ton hangar. »

Dans certains cas, ils ont distillé une telle terreur que les intimidations s’avèrent inutiles. Au cours d’une conversation interceptée par la police en 2011, un membre du clan Maio raconte qu’un entrepreneur s’est présenté avec une somme bien supérieure aux 3 % habituellement exigés par les clans de San Martino di Taurianova, sans que personne lui ait demandé quoi que ce soit[VIII]. Autre exemple du même type : en Émilie-Romagne, le boss Antonio Dragone, sorti de prison en 2004, parvient à amasser 1 million d’euros rien qu’en se présentant et sans proférer la moindre menace. « Plusieurs personnes, des promoteurs et des entrepreneurs – entre autres de Reggio Emilia – ont fait la queue pour lui remettre de l’argent », raconte aux juges le collaborateur de justice Angelo Cortese. C’est une méthode très fréquente, surtout à l’étranger, où des dîners sont souvent organisés pour lever des fonds en faveur des personnes arrêtées ou tout juste sorties de prison. Professeur de criminologie à Oxford, Federico Varese écrit :

« En dépit de la mondialisation et des thèses selon lesquelles les mafias seraient désormais “liquides” et immatérielles, ou encore postmodernes et présentes sur Internet, on peut affirmer qu’au nord, la ’ndrangheta essaie toujours de mettre la main sur un marché local par excellence, à savoir le bâtiment, et cela avec les mêmes méthodes que dans les années 1960 : rançonnement de la main-d’œuvre – aujourd’hui essentiellement constituée d’immigrés non communautaires – et monopole des activités du secteur BTP (terrassement, excavations)[IX]. »

À l’époque de la mondialisation et des nouvelles technologies, la ’ndrangheta révèle encore un fort ancrage territorial et une bonne capacité à s’adapter à toutes les situations et évolutions. Autrefois, elle envoyait des « lettres de chantage » où elle explicitait clairement ses exigences ; maintenant, un peu de mastic dans une serrure fait amplement l’affaire et convainc le commerçant ou l’entrepreneur qu’il est temps de « passer à la caisse » et de verser le *pizzo*. Autrefois, les exploitations agricoles infiltrées par la Mafia chassaient les exploitations saines du marché ; on observe aujourd’hui le même phénomène dans la construction, le commerce ou la grande distribution. Comme ils l’ont toujours fait, les clans prospèrent sur le désordre qu’ils organisent eux-mêmes pour proposer ensuite leurs services

aux victimes. D’une main, ils menacent, et de l’autre ils offrent leur protection, au sud comme au nord.

Soumises à ces pratiques parasites, toutes les activités deviennent évidemment plus coûteuses, le capital moins rentable, la production moins rémunérée, et les régions contaminées par la ’ndrangheta voient leur développement économique ralentir de façon dramatique. De cette immense richesse produite essentiellement par les trafics de drogue, seules quelques miettes arrivent en Calabre ; la région d’origine de la ’ndrangheta se contente en fait de l’argent du racket, des marchés publics et de la sous-traitance. La très grande majorité des profits criminels reste dans les régions les plus riches, dans les innombrables coffres-forts où repose l’argent sale. La Direction nationale antimafia écrit :

« Les émanations de la criminalité calabraise se sont concentrées – à travers l’emploi de prête-noms – dans le BTP (bâtiment et travaux publics), en finançant avec l’argent de la drogue et des prêts usuraires des initiatives parfois de grande envergure. C’est un secteur dans lequel les mafias sont notoirement favorisées par l’absence de règles, véritable aubaine pour arracher des commandes. »

Le boss de Rosarno, Antonino Pesce, entend mettre en œuvre cette même stratégie et pour ce faire, il encourage les membres de sa famille à s’entourer d’amis et de relations afin de placer à leur nom les biens du clan et demander des conseils sur d’autres sources de revenus. Dans un entretien enregistré au parloir le 25 janvier 2007, le caïd donne son fils Francesco en exemple : « Il a des amis dans le foot qui nous amènent des affaires, dit-il en baissant la voix. Il a un ami qui fait des transactions et qui nous apporte du business. Vous devez en faire autant vous aussi. » On observe ces mêmes dynamiques criminelles en Vénétie, en Ligurie, en Émilie-Romagne, en Toscane et dans le Latium. La ’ndrangheta y fait sa mue, se fond dans le paysage et s’emploie – comme elle l’a toujours fait et le fait encore aujourd’hui – à s’adapter rapidement aux nouvelles conditions sociales et politiques, à chercher de nouveaux interlocuteurs et à gérer de grosses affaires bien juteuses.

Les ’ndranghetistes disent souvent « sans argent, pas de messe ». L’argent sert effectivement à s’emparer du pouvoir, à consolider le prestige et la solidité du clan, et il profite à toute l’Organisation. Du reste, les intérêts de cette dernière dépassent de plus en plus les frontières nationales : « Nous essayons d’ouvrir un restaurant à Saint-Domingue, dans une région

touristique dont la monnaie est l'euro, comme chez nous », murmure Domenico Malavenda à Giuseppe Modafferi[4] lors d'une conversation interceptée à Reggio Calabria, pendant la canicule du mois d'août 2010. « C'est Silvio qui s'en occupe pour nous, il est bien ce type, tu l'as vu ? Il n'est pas marié et peut s'installer là-bas, et nous, on peut y aller quand on veut. On a donc un appui, un point de chute et on s'achète le restaurant. »

Désormais, l'euro est la devise de référence des narcotrafiquants et le billet de 500 euros a remplacé celui de 100 dollars. « Plus facile à transporter, précise effectivement un intermédiaire intercepté en Allemagne. Un million d'euros entrent dans une mallette alors qu'il en faudrait trois, peut-être même quatre, pour l'équivalent en dollars américains. » L'économiste Loretta Napoleoni[5] est encore plus précise : « L'euro est entré dans la culture américaine. Même les rappeurs ont laissé tomber le symbole du dollar pour adopter l'euro. Dans son clip *Blue Magic*, le chanteur Jay-Z montre une valise pleine de billets de banque de 500 euros qu'il définit comme "*the kilo business*", allusion explicite au trafic de drogue[X]. »

Les intermédiaires de la 'ndrangheta investissaient déjà en Europe avant l'entrée en vigueur de la monnaie unique. Après la chute du mur de Berlin, les enquêteurs ont intercepté l'ordre impératif d'un boss calabrais qui disait à ses hommes de « tout acheter ». Dans ce cas, il s'agissait de l'Allemagne de l'Est qui faisait son entrée dans l'économie de marché. Quelques années plus tard, en 1993, les magistrats du parquet de Locri découvrent un système de « blanchiment planétaire » entre la Calabre et la Russie. Salvatore Filippone, originaire de Locri, avait ouvert un canal sûr pour « lessiver » dans les pays de l'Est les profits du trafic de drogue avec la complicité de « noms connus dans les milieux feutrés des banques suisses, luxembourgeoises, allemandes et autrichiennes ». Il avait envisagé d'acheter des chaînes d'hôtels, des casinos et de petites agences bancaires à Moscou, ainsi qu'une banque, une usine chimique et une aciérie à Leningrad, pouvant compter pour cela sur la somme astronomique pour l'époque de près de 2 600 milliards de lires.

Aujourd'hui, les *'ndrine* adoptent de plus en plus le modèle entrepreneurial des groupes mondialisés, au grand dam de ceux qui, il n'y a pas si longtemps, soutenaient que la mafia calabraise était très arriérée. En réalité, les 'ndranghetistes ont été les premiers à comprendre l'importance des stratégies économiques mondiales, alors que l'on ne parlait pas encore de

« globalisation » des marchés, et il y a longtemps qu'ils sont implantés en Allemagne, en Belgique, aux Pays-Bas, en France, au Royaume-Uni, au Canada, aux États-Unis, en Argentine, au Venezuela et en Australie. Ils ont suivi les flux de l'émigration calabraise et se sont maintenant lancés à la conquête de marchés plus lucratifs, comme le Brésil, la Russie, l'Inde et la Chine. Pour eux aussi les fameux Brics sont devenus une priorité. Au Brésil, ils font des affaires avec les anciens *banqueiros* (boss des jeux de hasard), mais aussi avec les représentants d'organisations criminelles majeures[6], investissant dans le bâtiment et le trafic de drogue et essayant de saisir toutes les occasions offertes par la Coupe du monde de 2014 et les jeux Olympiques de 2016. En Inde et en Chine, ils sont à l'affût d'opportunités commerciales grâce à l'appui de professionnels qui sont aux antipodes du mafieux brutal, sale et méchant des clichés véhiculés par la télévision.

L'argent à investir ne manque certes pas, surtout pendant les crises, et en l'absence d'une jurisprudence capable de suivre à la trace les énormes capitaux mafieux et de dénicher les coffres-forts du crime où la finance internationale peut puiser à pleines mains. Giorgio Basile, un ancien affilié qui a vécu en Allemagne, explique aux magistrats allemands : « La 'ndrangheta est de plus en plus propre. » Propre, car un nombre croissant d'activités légales sont développées grâce à l'argent sale, celui de la drogue et du crime. Par exemple, au Canada, de très puissants entrepreneurs ont réussi à barrer la route à leurs concurrents en s'appuyant sur des clans très violents. Quelques-uns parmi ceux qui prétendaient leur résister et refusaient de baisser les bras ont été brutalement agressés et se sont retrouvés en fauteuil roulant.

L'argent sale et les revenus légaux se mélangent de plus en plus, et il devient extrêmement difficile de faire la distinction entre capitaux mafieux et capitaux sains, d'autant plus que les lois punissant cette confusion des genres brillent par leur absence. Revenons au Canada : il n'y a pas moins de neuf *locali* dans le pays, et le délit d'association de malfaiteurs n'existe tout simplement pas en tant que tel. La loi n'indique qu'une simple circonstance aggravante de délits et punit la participation à des activités criminelles, mais pas l'affiliation proprement dite, contrairement à l'article 416 *bis* du Code pénal italien. Poursuivre les capitaux mafieux devient donc particulièrement ardu. Est-ce un hasard si l'on arrive à saisir 20 % de la drogue circulant dans le monde entier et moins d'1 % des fonds brassés par les mafias

internationales ?

« Il faut trouver une belle banque »

À Saint-Marin, Vincenzo Barbieri, narcotrafiquant proche des Mancuso de Limbadi, près de Vibo Valentia, avant d'être abattu en mars 2011, essaie d'investir 15 millions d'euros dans une banque du mont Titano, le Credito Sammarinese, qui était alors en manque de liquidités. Il parvient à verser 1,3 million d'euros sur un compte à son nom. « Je me souviens de l'état de l'argent, déclara le caissier de la banque aux magistrats. Froissé, il sentait le moisi, et les liasses, formées n'importe comment, étaient retenues par des élastiques. Il m'a fallu un temps fou pour compter tous ces billets abimés. » Le collaborateur du Credito Sammarinese déclara également avoir exprimé des doutes sur le titulaire du compte, qui, d'après lui, pouvait être « un individu lié à la criminalité organisée ». Malgré l'avis tout à fait négatif de World-Check, le directeur général minimisa les faits et définit Barbieri comme « un contact personnel[XI] ».

La banque est une véritable obsession des 'ndranghetistes : « Il faut trouver une belle banque ici, à Milan, une banque qui nous laisse faire ce qu'on veut », dit un *broker* enregistré par les carabiniers. En Vénétie, ils y sont presque parvenus : quelques familles de la 'ndrangheta ont commencé à prêter de l'argent à des taux compétitifs, comme une sorte de banque sans guichet. « Chez les entrepreneurs en mal de cash, le premier qui arrive avec de l'argent est accueilli les bras ouverts, même si c'est un *camorriste* ou un affilié de la 'ndrangheta ; c'est l'ultime espoir avant le suicide », dit Giuseppe Pisanu, président de la Commission parlementaire antimafia. Le commandant de la Direction des investigations antimafia de Vérone, le colonel Sergio Raffa, lui donne raison et ajoute qu'il est vraiment difficile de dénicher la 'ndrangheta : « [Elle] rampe en silence, sans faire le moindre bruit […] noue des rapports avec les entreprises locales, les assèche à petit feu et se les approprie. »

La carte de la Direction des investigations antimafia forme un quadrilatère entre Vérone, Vicenza, Modène et Reggio Emilia, les territoires les plus alléchants pour les nouveaux barons du milieu. Mais le phénomène est beaucoup plus répandu, comme le prouve l'alerte lancée par l'Unité d'information financière de la Banque d'Italie, qui signale une hausse des « opérations suspectes » en 2010 et 2011 de 147 % par rapport aux deux

années précédentes. La plupart de ces indications (environ 75 %) provient de guichets bancaires situés dans les quatre régions du sud de la Botte, là où les mafias sont le mieux implantées (Campanie, Pouilles, Calabre et Sicile) ; cependant, environ 15 % des signalements proviennent du centre et du nord du pays, notamment de Lombardie, de Vénétie, du Latium et de Toscane.

Les données relatives à ces alertes révèlent que les infiltrations mafieuses se concentrent surtout dans des secteurs comme la gestion des ordures (utilisation de décharges illégales), les activités de terrassement et la production d'énergies alternatives (éolienne, photovoltaïque). Le 23 janvier 2001, Carlo Antonio Chiriaco, ancien directeur de l'Unité sanitaire locale de Pavie, s'entretient à bord de son véhicule avec le constructeur Rodolfo Morabito à propos d'un projet de production et de distribution de panneaux photovoltaïques monté grâce à des fonds européens. Il précise même : « Les seuls à pouvoir donner des garanties dans le Sud… c'est nous… la politique et la 'ndrangheta[XII]. »

D'après une étude menée par la Banque d'Italie, en collaboration avec des chercheurs de l'université Federico II de Naples et de l'université de Turin, l'économie souterraine de nature criminelle en Italie entre 2005 et 2008 représentait en moyenne 10,9 % du PIB. Pour reprendre les mots de l'ethnologue Vito Teti, « l'Italie s'effondre ». Effectivement, que ce soit « à l'ancienne » ou, au contraire, de façon plus moderne, elle s'effondre désormais depuis des décennies. Et dans l'indifférence générale. Parce qu'en Italie, comme le rappelait Corrado Alvaro, la classe dirigeante a bâti des fortunes sur les catastrophes naturelles et sur le malheur des gens[XIII].

« Pour nous, la drogue est un métier »

Nombreux sont les 'ndranghetistes qui se sont enrichis grâce à la cocaïne, la *bamba* comme disent les Italiens en argot, laquelle coule à flots dans le pays et dans toute l'Europe.

Directeur de l'Institut de recherches pharmacologiques Mario-Negri, Silvio Garattini explique : « Nos examens des eaux usées de Milan ont révélé en 2009 une consommation d'au moins dix mille doses de cocaïne par jour dans la ville, et 50 % de plus pendant les week-ends. » Et à Milan, comme dans d'autres villes italiennes, le marché de la « neige » est essentiellement entre les mains des clans de la 'ndrangheta. Cela représente quand même une affaire d'environ 30 milliards d'euros par an.

« Le trafic des stupéfiants, c'est notre travail, à nous, membres de la 'ndrangheta, tient à préciser Rocco Varacalli, ancien affilié. Mais la 'ndrangheta, c'est autre chose que le trafic de drogue : son but n'est pas le narcotrafic. Pour nous, la drogue, c'est un métier, tandis que la 'ndrangheta est une famille qui aime l'ordre et évite les démêlés avec la police. » Tout cela est un tissu de liens et d'intérêts.

Les premiers trafics de drogue gérés par la 'ndrangheta remontent à la moitié des années 1970. Écoutons Filippo Barreca : « En 1975, un Turc qui s'était enfui d'une prison d'Ankara débarqua en Calabre. Il s'appelait Arkatash et entretenait des relations avec les Loups gris[7]. Il m'apporta 9 kilos d'héroïne. En revanche, c'est un Colombien qui vivait en Italie et se faisait appeler Giosué qui me garantissait les approvisionnements en cocaïne. »

Dans les années 1980, on commence à observer d'étranges et fréquents voyages en Bolivie. De nombreux journaliers de l'Aspromonte se rendent à Santa Cruz de la Sierra. Au magistrat qui cherchait à comprendre pourquoi ils choisissaient la Bolivie, ils répondaient en calabrais : « Pour les femmes, monsieur le juge, il y a des femmes[8]… » Quand on leur rétorquait qu'il y en avait aussi ailleurs, et moins loin, ils répliquaient : « Non, monsieur le juge, celles de Santa Cruz sont plus belles[9]. » Peu après, une bonne partie de ces touristes improvisés s'est retrouvée en prison pour trafic de *cochabamba*, la « bolivienne rose », la meilleure cocaïne du monde.

L'intérêt des *'ndrine* s'oriente alors vers d'autres pays : Colombie, Argentine, Venezuela, Brésil et Mexique. Les boss de la 'ndrangheta sont les premiers à pressentir la future flambée de la cocaïne, devenue une substance de masse. Toujours dans les années 1980, on entend dire que les *'ndrine* de la région de Locri installent une raffinerie près d'Africo pour produire de l'héroïne blanche – la plus recherchée – qui, outre-Atlantique vaut vingt-cinq fois plus cher que la cocaïne. Au départ, ce ne sont que des rumeurs, des hypothèses d'enquêteurs. En revanche, le 21 mai 1990, on découvre vraiment une raffinerie dans une ferme de Valsecca, dans la Valle Imagna, près de Bergame. Trois personnes sont alors écrouées : deux chimistes français, Alain Mazza et Gilles Pairone, ainsi qu'Annunziatino Romeo, Calabrais installé à Corsico[10] et parent de Saverio Morabito, tête pensante de toute l'opération. Les clans perdent 900 millions de lires, Morabito est condamné à vingt-quatre ans de réclusion et décide de passer aux aveux.

« En 1989, j'ai rencontré Roberto Pannunzi, trafiquant de stupéfiants

d’origine calabraise installé à Rome où il tenait un magasin de vêtements, *Il Papavero* [« Le Pavot » !]. Je suis entré en contact avec lui quand il est venu à Corsico avec Saverio Barbaro, surnommé « u Pillari » [« le Grand »], pour proposer aux frères Sergi, auxquels j’étais lié, de grosses livraisons d’héroïne. Au bout de quelque temps, Pannunzi est revenu à Corsico avec Vincenzo Macrì, qui allait se faire arrêter aux États-Unis pour détention d’armes. Ils ont traité l’achat d’héroïne blanche, qui intéressait particulièrement le propriétaire de la boutique il Papavero. »

Baraqué, brun aux cheveux crantés, Roberto Pannunzi est un des rares Italiens qui bénéficient de la confiance absolue des Colombiens. Au téléphone avec Paolo Sergi, il dit à propos de « Barba », célèbre trafiquant colombien : « Il nous donne tout ce qu’on veut sans qu’on ait un sou à avancer. »

Plus de vingt ans après, en 2012, on découvre une autre raffinerie de drogue chez Cosimo Andrea Scarano, nommé « u Baruni » (« le Baron ») et natif de Monasterace, dans la province de Reggio Calabria. En outre, dans un appartement de Settimo Milanese, dans la banlieue de Milan, les carabiniers mettent la main sur « tout le matériel nécessaire au traitement de la cocaïne, avec d’évidentes traces de poudre un peu partout ». Ils retrouvent également 270 kilos de drogue prête à la vente et plus de 100 kilos de produits de coupage (telle la mannite).

Comme Pannunzi, l’entrepreneur romain Georgio Sale a lui aussi ses entrées en Colombie. Il importe des vins d’Italie et entretient des rapports avec Salvatore Mancuso, chef des AUC, les Autodefensas Unidas de Colombia, un groupe paramilitaire qui se finance avec l’argent de la drogue. Mais surtout, il connaît bien les *narcos* de la ’ndrangheta. Au cours d’une conversation avec son fils Davide, il en parle en connaissance de cause : « Ceux-là, tu sais ce qu’ils font ? Ils te disent : “Tu la veux où ? Là-bas ? On te la met là-bas”… Au port. Où tu la veux, là-bas, au port ?… De toute façon elle vient exclusivement du Venezuela… Mais ensuite, elle arrive aux Pays-Bas, en Espagne, partout. Maintenant, ils l’envoient en Russie, dans les Balkans. » Davide écoute, puis il raconte un épisode qui s’est passé en Calabre et qui recoupe ce qu’a rapporté Alessandro, le fils de Roberto Pannunzi :

« Il dit qu’ils ont trouvé… attends, le magistrat, dis-moi… dans des écoutes téléphoniques de boss de la ’ndrangheta, ils disaient : “… Il avait enterré

quelque chose comme 400 milliards de lires… j'en ai trouvé un complètement bouffé par les rats." Tu te rends compte ? Ils ont intercepté des coups de fil de ce genre… enfin, en Calabre… et puis il dit… pourquoi ils sont maintenant si forts ? Parce que la 'ndrangheta respecte la loi du silence, plus que la Mafia, plus que toutes les mafias, enfin, la 'ndrangheta… est plus unie, ce sont des "familles", tu vois bien, ils ne s'entre-tuent jamais. Regarde par contre dans la Camorra… ils se tirent dans les pattes, non ? Oh en Sicile, c'est pareil, de temps en temps, il y en a bien un qui parle… la 'ndrangheta est devenue la plus puissante. »

Mancuso a confirmé aux enquêteurs qu'il a eu des contacts avec un autre fils de l'entrepreneur romain, Christian, dont il a d'ailleurs parlé à un narcotrafiquant colombien. Détenu en Colombie et accusé d'avoir essayé de recycler en Italie l'argent du trafic de drogue géré par Mancuso, Giorgio Sale récuse tout en bloc et, en juin 2012, lors d'une interview à la radio colombienne Caracol, il attaque la police italienne et dénonce « un tissu de mensonges ». Il affirme n'avoir qu'une chose en commun avec le chef des paramilitaires colombien : l'amour du Brunello di Montalcino[11]. Quoi qu'il en soit, la cocaïne continue à affluer d'Amérique latine. Peu avant la saisie en Pologne de 1 130 kilos provenant de Colombie, en février 2009, un intermédiaire organise une rencontre près de la gare centrale de Milan entre Antonio Paviglianiti, membre du clan éponyme originaire de San Lorenzo, et Richard affilié des cartels colombiens, connu également comme « Palos ». Les trois hommes se rendent chez Paviglianiti pour parler affaires. Le Colombien dit : « Les Calabrais et les Siciliens sont très respectés. » Marcello Sgroi, l'intermédiaire, acquiesce, et ajoute : « Mais partout en Italie tout dépend des Siciliens et des Calabrais ! Par exemple, Milan est entre les mains des Calabrais, et nous sommes très amis avec eux… quand tu viendras, tu verras, nous rencontrerons tous les Calabrais et nous irons en Calabre… J'ai beaucoup d'amis calabrais, ce sont des gens très bien, on s'entend parfaitement… Là où nous allons maintenant, c'est chez un membre d'une des grandes "familles" calabraises, des gens très respectables, comme il faut… Il se passe tellement de choses moches… Mais si les gens savent que tu es un type bien, ils te respectent… alors que ce n'est pas le cas en Colombie[XIV]. »

Pour le monde de la drogue, « quelqu'un de bien », c'est quelqu'un qui ne laisse pas d'ardoise. Bref, quelqu'un de fiable et de solvable.

1 *La ’ndrangheta è una e una sola*
2 L’argent, les sous, en dialecte milanais.
3 Mouvement d’opposition à la réalisation de la nouvelle liaison ferroviaire à grande vitesse Lyon-Turin.
4 ’ndranghetistes de Reggio Calabria.
5 Loretta Napoleoni a étudié les systèmes financiers et économiques permettant de financer les réseaux criminels et terroristes. Elle est notamment l’auteur de *Qui finance le terrorisme international ? : IRA, ETA, Al Qaïda... Les dollars de la terreur* (Autrement, 2005) et de *L’economia canaglia* (« L’économie canaille »], Il Saggiatore, Milan, 2008. Elle y consacre un chapitre à la ’ndrangheta.
6 Primero Comando da Capital, Comando Vermelho, Amigos dos Amigos, Terceiro Comando Puro.
7 L’organisation qui était à l’origine de l’attentat contre Jean-Paul II.
8 « Pe fimmini, dutturi. Avi certi fimmini. »
9 « Gnornò, dutturi. A Santa Cruz sunnu chiù puliti. »
10 Banlieue milanaise.
11 Grand cru toscan de vin rouge

HUITIÈME COMMANDEMENT

Qui vivra, vivra et qui mourra, mourra[1]

La violence est le tout premier capital des ’ndranghetistes. Un boss incapable d’employer des armes n’a aucune crédibilité. « Nous sommes encore les Giuffrè ou pas[2] ? » se demande en calabrais un des membres de cette famille de Sinopoli. Les frontières et les territoires sont établis par la force : c’est le plus fort qui dicte la loi, et il est assisté de personnes qui n’ont pas froid aux yeux. Des intérêts économiques sont souvent à l’origine des affrontements et des guerres de Mafia, mais parfois, il suffit d’une simple indélicatesse ou de rancœurs mal digérées pour que tout explose sans que l’on s’y attende, tel un volcan que l’on pensait éteint et qui entre soudain en éruption. Aujourd’hui collaborateur de justice, Rocco Mammoliti a parlé de la guerre des clans de San Luca :

« À l’origine, une blague sans importance de Carnaval. En chahutant et en se lançant de la mousse à raser et des œufs, les plus jeunes des frères Nirta[3] salirent la voiture – une Golf – d’Antonio Vottari[4], qui réagit en frappant un des gamins, un des petits… […] … Le soir même, rentrant de Roccella où ils avaient passé la soirée au cinéma, les autres frères ont vu l’enfant tuméfié et lui ont demandé qui l’avait mis dans cet état. Quand ils apprirent que c’était Vottari, ils se rendirent au cercle Acli[5], sur le boulevard Corrado-Alvaro, où se trouvait le coupable. Le club en question était géré par les familles Vottari et Pelle. Accompagnés par Strangio, les Nirta sont entrés dans l’établissement pour demander des explications à Vottari, puis ils sont sortis avec lui dans la rue, où ils sont passés des mots aux mains. D’autres jeunes – dont Antonio Pelle – ont essayé de les séparer. Quand les Nirta se sont dirigés vers leur

voiture pour rentrer chez eux, Antonio Vottari pensa qu'ils allaient prendre des armes et leur tira dans le dos. Francesco Strangio et Domenico Nirta sont morts pratiquement sur le coup ou pendant le transfert à l'hôpital ; les deux autres étaient grièvement blessés[I]. »

L'histoire de la 'ndrangheta est une succession de guerres de Mafia et de conflits entre familles qui ont fait des milliers de morts. C'est le cas par exemple de la première guerre de 'ndrangheta qui éclata vers la moitié des années 1970, avec l'arrivée des premières subventions de la Cassa per il Mezzogiorno, le programme de financements publics pour la réalisation du cinquième centre sidérurgique de Gioia Tauro, de Liquichimica à Saline Ioniche, du front de mer de Reggio Calabria et du doublement de la liaison ferroviaire Lazzaro-Reggio Calabria. Aux affrontements pour le contrôle des marchés publics et des contrats de sous-traitance, s'ajoutent les rivalités pour mettre la main sur l'argent des narcotrafics qui dégénèrent en conflits intergénérationnels entre boss de la vieille garde et les trentenaires qui veulent tout immédiatement, comme les De Stefano, chefs de clan à Archi.
Bon nombre de désaccords se règlent dans la rue, à coups de mitraillette et de fusil à canon scié. Bref, c'est l'enfer.

Le collaborateur de justice Giacomo Lauro écrit dans son mémorial envoyé en 1992 à la Direction régionale antimafia :

« Essayez d'imaginer quand on a parlé des programmes d'industrialisation aux Piromalli, aux Mammoliti, aux Pesce, aux Bellocco, aux Crea, aux Raso et aux Lombardo, pour ne citer que quelques noms de la plaine de Gioa Tauro. Ou bien essayez de vous figurer les frères De Stefano, les Libri, les Araniti, les Codispoti ou aussi Ciccio Canale, qui, dit-on, a pratiquement sauté au plafond dans le salon des De Stefano, au bord de la mer, quand quelqu'un a évoqué devant lui les milliards qui devaient arriver d'un jour à l'autre. Pensez aussi à Mico Tripodo et Natale Iamonte, à Natale Iannò et Pietro Pinello (qui s'est mis à signer des piles de traites pour acheter des véhicules en criant sur tous les toits qu'il allait vite s'enrichir). Et puis, pensez un peu aux frères Frascati et à tous les autres qui, du jour au lendemain, se sont retrouvés transporteurs routiers et chefs d'entreprise alors que la veille, ils vendaient encore des fruits et des légumes sur le marché de gros[II]. »

Les premières échauffourées remontent au mariage de la fille de Mommo Piromalli, la plus grosse pointure de la plaine de Gioia Tauro. La réception

réunissait tout le gratin de l'Organisation. Il ne manquait que Mico Tripodo[6], recherché par la police après la fuite de son lieu de séjour obligatoire sur l'île d'Ustica, le « rocher » au large de Palerme. Toujours aussi aimable, Paolo De Stefano en a profité pour provoquer les amis de Tripodo : « Il s'est converti au music-hall, il est toujours en tournée », lança-t-il, faisant allusion aux longues absences du fugitif de Reggio Calabria. Mais le boss de Siderno, Antonio Macrì, allié du parrain de Sambatello, ne goûta pas vraiment la plaisanterie : « Je ne crois pas que quelqu'un puisse lui faire de l'ombre ici », rétorqua-t-il avec mépris, le doigt sous la gorge de l'insolent. Les esprits s'échauffèrent, et seules les interventions de Francescantonio Gioffrè et de quelques membres de la famille Alvaro parvinrent à rétablir le calme. Provisoirement ! De Stefano et ses amis décidèrent de ne pas se laisser faire. Et l'un après l'autre, meurtre après meurtre, tous les représentants de la vieille garde furent balayés.

Giacomo Lauro raconte dans son mémorial :

« On a essayé d'éviter le conflit en convoquant les hommes des deux camps, pour lesquels Piromalli et Macrì s'étaient proposés comme garants. Mais il s'est passé quelque chose d'inattendu à Reggio. Giovanni De Stefano, le frère de Paolo, voulait tirer au clair quelques rumeurs insistantes et décida de rencontrer Natale Iannò[7] au Roof Garden, un établissement de Reggio Calabria. Iannò se présenta au rendez-vous en compagnie de Giacomino Praticò, le beau-frère de Mico Tripodo. Les hommes se retrouvèrent dans le sous-sol, où il y avait l'atelier de pâtisserie, loin des yeux et des oreilles indiscrètes. Mais en fait de mise au point, De Stefano gifla Iannò. Un affront lavé dans le sang peu après, avec le guet-apens tramé contre Giovanni De Stefano alors qu'il se trouvait justement au Roof Garden. La réaction ne se fit pas attendre. En janvier 1975, Antonio Macrì fut abattu à Siderno, et en août 1976, c'était au tour de Mico Tripodo de trouver la mort dans la prison de Poggioreale, exécuté par deux *camorristes* liés à Raffaele Cutolo[8]. La mort de Mico Tripodo a marqué la fin de la guerre et un nouvel équilibre territorial. Mais cette paix ne dura qu'une petite quinzaine de mois. Le 7 novembre 1977, Giorgio De Stefano est abattu pour ne pas avoir fait honneur aux engagements pris après la défaite de Tripodo et Macrì. C'est ainsi que se conclut la première guerre de Mafia en Calabre. »

La deuxième sera encore plus sanglante : elle commença par l'attentat raté contre Antonino Imerti[9], à Villa San Giovanni, et se poursuivit avec le

meurtre du boss Paolo De Stefano. Elle ne fit pas moins de sept cents morts. En voici le récit par le juge Saverio Mannino :

« La deuxième guerre des clans éclata à la suite de l'homicide du chef de la *'ndrina* de Reggio Calabria, Paolo De Stefano, abattu le 13 octobre 1985 à Archi, quartier de Reggio Calabria. Un antécédent important en est à l'origine : un autre assassinat perpétré le 7 novembre 1977 à Acqua di Gallo, commune de Santo Stefano in Aspromonte, et attribué à un règlement de comptes entre les *'ndrine* de la zone tyrrhénienne (Piromalli-Mammoliti), complices de celles de la Montagne, à savoir de l'Aspromonte de Reggio (Serraino-Musolino), et les De Stefano, dont d'aucuns voulaient entraver l'hégémonie. Cet assassinat coûta la vie à Giorgio De Stefano, sans pour autant freiner l'essor du clan, qui ne cessa depuis lors de se développer, sous la houlette du frère Paolo, qui a su tisser – en plus des liens qu'il noua avec Cutolo – tout un réseau de rapports stables au niveau national et international. Néanmoins, l'arrogance et le despotisme croissants du caïd avaient fini par se heurter à l'hostilité d'une alliance – scellée et renforcée par des liens familiaux – entre les Imerti, qui régnaient sur Villa San Giovanni contre les *'ndrine* du cru liés aux De Stefano, et les Condello, d'Archi, jusqu'alors inféodés à ces derniers. De Stefano monta alors un attentat à la voiture piégée contre le boss de la *'ndrina* rivale, Antonino Imerti, le 13 octobre 1985 à Villa San Giovanni, mais il tomba lui-même dans une embuscade fatale[III]. »

La reconstruction historique et judiciaire des grandes affaires criminelles calabraises montre bien que, malgré toute la violence et la barbarie qui la caractérisent, la *faida* n'est plus un héritage tribal ni le fruit de la mentalité et de la culture locales, mais plutôt, et depuis quelques décennies, une solution naturelle aux conflits entre groupes mafieux par l'élimination physique des adversaires.

En outre, l'argent brise tout, même les plus anciennes alliances. En 2008, le meurtre de Rocco Molè, quarante-deux ans, troisième fils du vieux boss Antonio Molè, met fin à une entente de presque cinquante ans avec les Piromalli qui remontait à l'époque où Teresa, une des sœurs de Mommo, avait épousé Girolamo Molè, chef de la famille éponyme. Les Piromalli avaient délégué aux Molè les trafics de drogue avec la Colombie et d'armes avec la Bosnie et la Croatie.

Lors d'une conversation au parloir de la prison de Secondigliano avec sa femme et son neveu, Antonio Stanganelli, le frère de Rocco, on sent que

Mommo Molè ronge son frein. À propos de la mise au point avec les Piromalli, il dit : « Jésus-Christ s'occupe des bonnes choses… quant aux mauvaises, personne n'en veut. Nous pour l'instant… on attend, et puis on en reparlera[IV]. » Mais l'autre frère, Domenico, est plus sanguin. Il ne cache pas sa soif de vengeance aux magistrats qui viennent l'interroger en prison : « Laissez-moi sortir vingt jours pour mettre de l'ordre dans la famille et dix jours pour liquider tout le monde. Après, je viens et me présente chez vous. Je n'ai aucune intention de partir en cavale. Après, je viens vous voir. Je ne vais pas me cacher. J'emporte une caméra et vous verrez le film[V]. »

La liste des victimes innocentes de ces guerres de Mafia est interminable. Giuseppe Alfonso n'avait que dix-huit mois quand il a trouvé la mort. Il était juché sur les épaules de son père, un maçon ami des Gioffrè, une des *'ndrine* impliquées dans le conflit de Seminara. Il en est de même pour la petite Domenica, abattue à tout juste trois ans à Taurianova, ou pour les deux cousines de neuf ans tombées lors d'une fusillade à Isola di Capo Rizzuto. Même sauvagerie dans les homicides de Rocco Corica, sept ans, tué à Taurianova, de Pasqualino Perre, onze ans, mort dans un restaurant, de Salvatore Feudale, dix ans, assassiné au cœur de Crotone, de Marcella Tassone, onze ans, massacrée à Laureana di Borrello, des deux copains Serafino Trifarò et Domenico Cannatà, respectivement quinze et onze ans, abattus lors de la guerre pour le contrôle des marchés publics du port de Gioia Tauro.

L'ethnologue Vito Teti affirme :

« En totale contradiction avec la tradition présumée des 'ndranghetistes qui, autrefois, étaient censés ne pas toucher aux femmes ou aux enfants, le meurtre tous azimuts pourrait être interprété comme une prise de distance par rapport aux anciennes règles de l'Organisation, laquelle ne doit pas pour autant être idéalisée. En effet, il me semble important d'éviter toute "valorisation" d'un passé (ou d'un temps "a-historique") et d'une vieille 'ndrangheta que d'aucuns imaginent meilleure que l'actuelle, pour ne pas dire riche de valeurs positives. En réalité, la violence, la prévarication, le contrôle sanglant du territoire étaient déjà présents dès la naissance de l'"honorable société". Celle-ci promouvait alors des valeurs comme l'honneur, mais uniquement pour affirmer les intérêts de groupes de pouvoir émergents dans une société où ne s'affirmait aucune bourgeoisie dynamique, et dès les tout premiers temps, on a observé d'étroites relations (souvent liées à la

reconstruction de villages après des catastrophes naturelles ou encore à proximité des côtes) entre familles émergentes, monde politique et ’ndrangheta[VI]. »

Le sang appelle le sang. Il a la force d’un précepte dans la logique ’ndranghetiste. « Qui vivra, vivra et qui mourra, mourra », c’est ainsi qu’ont répondu les Vottari aux divers messages de paix des Nirta-Strangio qui sentaient qu’ils allaient être piégés dans une guerre de Mafia destinée à ne se terminer que par l’anéantissement du groupe rival. Qui vivra, vivra et qui mourra, mourra, à San Luca comme à Duisbourg, à Toronto comme à Melbourne. Le mépris des ’ndranghetistes est sans borne. De sa cellule de Secondigliano, Giuseppe Gallico, grand boss du clan éponyme, s’exprime ainsi à l’évocation de la *faida* de Palmi : « Ils sont tous morts, tous morts. Tu crois que quelqu’un a pu toucher à un Gallico sans mourir ? Tous, ils sont tous morts, toute leur race s’est éteinte, morte. Il n’y a plus personne. Plus de vivants. C’est le seul endroit, la seule guerre de clans qui a dû cesser parce qu’il n’y avait plus personne en face[VII]. »

« On les a jetés aux cochons »

La cruauté ne connaît pas de limites. Certains sicaires de la ’ndrangheta sont capables de désosser des cadavres, de les dissoudre dans de l’acide, ou encore de les « rôtir » dans des fûts de gasoil. Franco Bevilacqua, surnommé « Franchino i’ Mafarda » (« Fils de Mafarda »), est de ceux-là. Arrêté en janvier 2001 à Marina di Gioiosa Ionica, il décide de collaborer avec la Direction régionale antimafia de Catanzaro, à laquelle il révélera les techniques employées pour tuer sans laisser de traces. Du reste, des morts sur la conscience, ce n’est pas ce qui manque à « Franchino ». Par exemple, c’est lui qui, en octobre 2000, a dirigé le massacre de Via Popilia, à Cosenza : deux morts et un blessé. Bevilacqua est aussi tristement célèbre pour avoir tué brutalement en juin 1998 un braqueur de Cosenza, Primiano Chiarello, coupable de lui avoir tenu tête. Il a raconté aux magistrats de Catanzaro qu’après avoir essayé de décapiter sa victime – dont il n’était parvenu à détacher qu’une partie du cou –, il chargea un complice de finir la tâche macabre. Après avoir été frappé à coups de pelle, le corps de Chiarello a été découpé en morceaux et recouvert de chaux.

Le journaliste Arcangelo Badolati a rencontré Bevilacqua et le décrit ainsi :

« Pour les gens du quartier populaire de la rue Popilia, à Cosenza, il était

“Franchino i’ Mafarda”. Trafiquant de drogue, il attaquait les fourgons de convoyeurs de fonds. Féroce tueur à gages, il a longtemps été à la tête de la criminalité “nomade“. “Franchino” a les yeux noirs comme le charbon, très mobiles, comme ceux des prédateurs. Cet homme au teint olivâtre, dont les traits rappellent ses origines roms, parle très mal l’italien, n’ayant jamais mis les pieds à l’école. Ou plutôt, il s’est contenté du primaire, préférant ensuite la rue pour apprendre à vivre et gagner sa vie. Et c’est dans la rue qu’il a conquis son royaume en accomplissant toute sorte d’atrocités. Quand il décida de collaborer avec la justice, il se mit à raconter les horreurs dont il avait été coupable ou témoin. Il s’est mis à parler, comme s’il s’agissait d’un jeu, de l’organisation des braquages des fourgons de convoyeurs de fonds, des transactions sur le marché de la drogue, de ses “hommes” qui avaient appris dans les séries télévisées à ne pas laisser la moindre trace biologique après les crimes en brûlant les gants de latex, les écharpes et les véhicules utilisés pour “faire le coup”… Bevilacqua évoquait toutes ces exactions comme si elles ne le concernaient pas. Il faisait preuve d’une froideur et d’une lucidité pratiquement inhumaines. Il se délectait à raconter comment on se débarrassait des victimes de la “lupara bianca”. Une horreur dont il n’avait pas conscience. Pour lui, tuer faisait partie de la normalité[VIII]. »

Ses récits font froid dans le dos. Écoutons encore Bevilacqua devant les magistrats de la Direction régionale antimafia de Catanzaro :

« Les personnes que l’on pouvait faire disparaître proprement, on les éliminait en laissant très peu d’indices. Par exemple : le cochon est vraiment un animal qui ne laisse aucune trace d’un cadavre. Il mange tout. Il suffit de le laisser à jeun pendant une semaine, après on lui jette un mort découpé en morceaux avec encore l’odeur du sang et il dévore tout, même les cheveux. En une demi-heure, il n’y a plus rien. Sinon, il y a aussi le gasoil mélangé à de l’essence dans la partie supérieure du bidon pour tout faire disparaître : on met le feu, on place le cadavre dépecé et on attend que tout le carburant soit consumé. Les os sont réduits en poussière. En revanche, avec l’acide, on n’arrive pas à éliminer les cheveux. Tout brûle sauf les cheveux, et c’est dangereux parce qu’avec les analyses d’ADN, on peut identifier la victime. Et puis pour finir, il y a la chaux qui brûle le corps, mais pas le squelette. »

Sa conclusion laisse sans voix : « On s’organisait pour préparer les porcs, à la campagne, là où on a des baraques. On était en train d’en acheter trois pour les installer là-bas… »

Salvatore Giuliano, homonyme du célèbre bandit de Montelepre[10], a été lui aussi tué et jeté en pâture aux porcs. Il s'était permis de racketter les commerçants du territoire sur lequel régnaient les Piromalli. Ses restes ont été retrouvés le 20 janvier 1978 à Filicuso, près de Gioia Tauro. Quand sa femme le lui apprend, Mommo Piromalli est hospitalisé à Messine. « Ce soir, l'histoire dont on parlait est terminée », lui dit-elle au téléphone. Puis elle précise : « Celui-là, celui du petit cochon d'il y a quinze jours. » Le boss devine et demande : « Ah bon ? On l'a retrouvé ? » Et imperturbable, elle répond : « Oui, seulement les jambes. » « Là-haut ? » demande encore Mommo. « Oui », lui répond-elle. Le juge qui en janvier 1978 accuse Piromalli d'être le responsable de cet homicide note : « [Dans sa conversation avec sa femme] Piromalli révèle un mépris sauvage de la vie humaine. »

Autres contextes, même barbarie. Dans la province de Cosenza, les deux frères Stefano et Giuseppe Bartolomeo, respectivement vingt-quatre et vingt-six ans, sont enlevés le 5 janvier 1991, tués et dissous dans de l'acide. Lea Garofalo, la repentie qui a mis en cause son ancien compagnon, Carlo Cosco, membre présumé de la 'ndrangheta de Crotone, connaîtra elle aussi le même sort. L'ancien fiancée de la fille de la victime, Venturino, a raconté aux magistrats qu'elle a été enlevée dans la nuit du 24 au 25 novembre 2009, brutalement interrogée, étranglée avec le cordon d'un rideau et brûlée dans un fût métallique rempli d'essence. Tout cela à Milan, ville moderne s'il en est, pas dans une vallée reculée de l'Aspromonte. Lors du procès, le tribunal a décidé – à la surprise générale – de ne pas appliquer au meurtre de Lea Garofalo la circonstance aggravante de délit mafieux. Ainsi, la 'ndrangheta reste encore au second plan.

Toujours à Milan, Natalino Rappocciolo, Calabrais lié au clan de Pepè Onorato, est tué en 2009. Il avait reconnu face au juge quelques détails concernant un trafic de drogue, obtenant ainsi une réduction de la peine. Mais il n'avait pas prévu la réaction de ses complices. Ces derniers l'ont tué d'une balle dans la tête à Seggiano di Pioltello, avant de brûler son cadavre. En 1981, le père de Rappocciolo avait été assassiné à l'arme blanche à San Vittore, la grande prison milanaise. Et puis, digne d'un film d'horreur, la description du meurtre de Rolando Siciliano est tout simplement inoubliable. « Il a été tué à coups de pistolet, raconte Giuliano Serpa, ancien boss de Paola, près de Cosenza. Son cadavre a ensuite été découpé à la tronçonneuse et a disparu[IX]. »

« Tirata », « passatella » et « villanella »

Tout est violent dans le monde de la ’ndrangheta, même les danses. Les bals et fêtes populaires sont d’importantes occasions d’afficher pouvoir et prestige. Dans son roman, *Il selvaggio di Santa Venere*[11], Saverio Strati raconte : « Un été, lors d’une fête qui se tenait en pleine campagne, autour de l’église, Nino, le *capobastone*, menait la danse quand un pauvre type a voulu fanfaronner et prendre sa place. Mal lui en a pris et d’un simple revers de la main, Nino l’ébranla. Affolées, les femmes se mirent à hurler. Tout le monde s’agita. Les deux carabiniers de service se précipitèrent pour rétablir l’ordre, mais, furieux, Nino en prit un à bras-le-corps et le jeta contre la haie. La foule encercla le malheureux pour voir, savoir, commenter[X]. »

La *villanella* est une danse très particulière : les pas et les gestes s’inspirent d’anciennes traditions mêlant sensualité et *guaperia*[12]. Les hommes dansent, et les spectateurs se disposent en cercle autour. Cela n’a rien à voir avec la pétillante explosion de couleurs et de musique de la tarentelle napolitaine, exhortation endiablée aux plaisirs de la vie et au bonheur. Le thème récurrent de la *villanella* est plutôt la mort : au son de la musique, les deux jeunes hommes miment l’amour pour une même femme et se battent en duel, armés d’un long poignard pointu. En fait, ils n’ont pas d’armes, mais toute l’ardeur des combattants est là. La succession des danseurs est décidée par le maître de la danse, seul à pouvoir en faire sortir un de la ronde et le remplacer par un autre.

C’est justement une *villanella* qui, en 1935, a été à l’origine d’un conflit entre deux groupes rivaux en Calabre. Le journaliste Luigi Malafarina nous raconte l’histoire :

« Mené par un géant, Pietro Massaro, un groupe de danseurs est arrivé de Scido. La compagnie s’est produite dans une *villanella* typiquement calabraise. Giuseppe Macrì se trouvait sur la place avec ses frères Rocco et Gianni. Soudain, Giuseppe Macrì envoya un message à Pietro Massaro : “Arrête cette sauterie et fiche le camp avec tes danseurs.” Un véritable défi. Armés de couteaux, ils s’affrontèrent en duel – c’est la *tirata* – et, menu mais musclé et agile, Giuseppe Macrì parvint à balafrer son adversaire[XI]. »

Mais l’épilogue de ces duels campagnards peut s’avérer beaucoup plus tragique. En 1948, à vingt ans, Rocco Floccari a été tué à coups de couteau près de la place de Fiumara, une bourgade calabraise. En réalité, ces

« invasions de danseurs » sont souvent des prétextes derrière lesquels se cachent des intérêts bien plus concrets.

À l'origine, ce genre de combats remplissait deux fonctions : d'une part la « *tirata* au premier sang » mettait à l'épreuve l'adresse du néophyte désireux de s'affilier comme *picciotto*, et de l'autre la « *tirata* au dernier sang » devait trancher un litige une fois pour toute.

Une lettre anonyme adressée en 1988 au préfet de Reggio Calabria, Francesco Paternostro, évoque ce duel typique :

« Avec ses trois mille habitants environ, Iatrinoli[13] était calme et pacifique depuis cinq ans, mais elle vit maintenant dans l'inquiétude à cause d'une association de malfaiteurs *camorristes* que l'on appelle ici des *picciotti*. Ils se battent souvent – c'est ce qu'ils appellent les *tirate* – dans les rues et sur les places pour effrayer la population et montrer que leur secte n'a rien à craindre. La *tirata* se tenant dans les règles de l'art *picciottesco*, sans aucun blessé, elle n'est pas punie. Tous les jours, ils baptisent des *picciotti* et, pour l'occasion, organisent de grands banquets ; et si cela continue comme ça, pour l'âme du maire, saint Philippe Neri, patron de Iatrinoli, se fera baptiser *picciotto*[XII]. »

On retrouve les mêmes interactions entre chefs et subalternes dans le jeu de la *passatella*. Celui-ci consiste à faire boire du vin à toute l'assemblée, sauf à un des participants, laissé délibérément *all'urmu*, « à sec ».

Autrefois, ce divertissement donnait fréquemment lieu à de véritables duels à cause des moqueries adressées au joueur que le patron et le second, les deux hommes appelés à choisir leurs compagnons de libations, laissaient *all'urmu*. C'est à cause d'une *passatella*, où se nouent et se dénouent des alliances, que Mommo Piromalli, futur boss de Gioia Tauro, a eu pour la première fois maille à partir avec la justice. Lisons ce qu'en ont écrit les juges du tribunal de Reggio Calabria :

« Vers minuit, le 27 août 1950, Ippolito Francesco, feu Francesco, de Pellegrina di Bagnara, est grièvement blessé et hospitalisé à Reggio Calabria. Opéré d'urgence, il décéda sans avoir déclaré aux enquêteurs le nom de son agresseur… Les carabiniers entreprirent alors des recherches… Voici la reconstruction possible des faits qui ont entraîné sa mort : l'après-midi du 27 août, Ippolito Francesco, son frère Carmelo, Girolamo Piromalli – encore appelé Mommo – et Carmelo Marafioti se réunirent dans des locaux réservés aux cheminots de Pellegrina… Ils jouèrent à la *passatella* en pariant des

bouteilles de bière. Il se trouva que la chance sourit à Ippolito Francesco, qui se retrouva “maître de la bière[14]” ; il offrit plusieurs fois à boire à ses amis, laissant toujours Piromalli *all’urmu.* Ce qui ne pouvait laisser ce dernier indifférent, au point qu’à un certain moment – et peut-être parce que l’heureux gagnant, exalté par sa bonne fortune, se permettait un ton excessivement condescendant –, il déclara qu’Ippolito n’était qu’un gamin qu’on avait amené là pour s’amuser et pas pour la bagarre. L’expression de Piromalli ne plut pas, et le jeune homme déclara qu’il n’avait peur de personne et que si “l’autre était Mommo Piromalli, lui était *Cicciu u Dragghiu”* [l’“Increvable”]. De tels échanges ne pouvaient qu’alourdir l’atmosphère entre les deux rivaux. Le jeu continua malgré tout, et quand la chance se mit à sourire à Piromalli, devenu “patron” de la bière, celui-ci offrit à boire à tout le monde et laissa bien évidemment Ippolito *all’urmu*. La tension ne tomba pas, au contraire, elle était devenue palpable puisque Oliverio Vincenzo, qui venait d’entrer dans la pièce, comprit qu’il devait se passer quelque chose entre Piromalli et Ippolito. Réalisant que la situation dégénérait et risquait de devenir dangereuse, il invita les hommes à interrompre leur jeu… Ils s’exécutèrent et après avoir payé leurs consommations, sortirent tous ensemble dans la rue, s’attardant un peu devant la porte du local. Ippolito s’approcha alors de Piromalli, puis s’écarta avec lui du groupe, échangeant rapidement quelques mots… tous eurent l’impression que les deux hommes s’étaient lancé un défi et donné rendez-vous[XIII]… »

1 *La ’ndrangheta è una e una sola*
2 *« Simu o non simu ancora i Giuffrè ? »*
3 Grande famille mafieuse, alliée aux Strangio.
4 Boss du clan Vottari.
5 Acli est l’acronyme d’Assocazioni Cristiane Lavoratori Italiani, Association chrétienne des travailleurs italiens. Les membres de ce club s’y retrouvent pour des repas, des activités de tout type.
6 Un des plus grands boss historiques de Reggio Calabria, chef du clan Tripodo et chef de locale, allié à l’autre grand boss : Macri’.
7 Fondateur et leader de la Nuova Camorra Organizzata, Nouvelle Camorra organisée, la mafia napolitaine, créée dans les années 1970. Quatre condamnations à perpétuité.
8 Chef de clan de Reggio Calabria.
9 *Lupara* désigne un fusil à canon scié, typique des mafias italiennes. Cette séquence fait allusion à la méthode d’élimination des cadavres des victimes (voir plus loin).
10 Salvatore Giuliano (1922-1950), célèbre bandit né à Montelepre, près de Palerme, en Sicile. Paysan, grand bandit, il était aussi indépendantiste sicilien. Le récit de sa vie est devenu une légende après sa

mort, et la culture populaire italienne l'a souvent comparé à Robin des Bois.
11 « Le sauvage de Santa Venere », Saverio Strati, Milan, éd. Mondadori, 1977.
12 Mot dérivé de l'espagnol, signifiant « beauté », « séduction ».
13 Un des villages qui, en 1928, ont formé Taurianova, dans la province de Reggio.
14 Celui qui a gagné les paris devient le maître du jeu.

NEUVIÈME COMMANDEMENT

Tout passe, même la prison[1]

Les rapports entre les ’ndranghetistes et la prison sont tout à fait particuliers. Sous le règne des Bourbons, la « *galera* » (la « taule ») est le lieu où l’on recrute et forme les nouvelles générations de criminels. À l’intérieur comme à l’extérieur des pénitenciers, le pouvoir en place doit toujours tenir compte de la puissance mafieuse, entre autres parce que l’emprise des institutions sur le territoire, qui obéit davantage au système clientéliste qu’au droit, est insuffisante. Juriste et politologue, Gaetano Mosca écrit en 1900 :

« La police des Bourbons maintenait sans trop de difficultés une sécurité publique toute relative en promettant aux organisations criminelles de passer l’éponge sur le passé et en se montrant assez tolérante quant au présent, à condition toutefois que leurs territoires ne soient pas le théâtre de délits trop graves, susceptibles de bouleverser l’opinion publique. Il arrivait même que des bandits apparemment rangés jouissent d’une sorte d’autorité légale qu’ils étaient censés mettre au service de la vie et des biens des honnêtes gens[I]. »

À l’époque, Camorra et ’ndrangheta se confondent, la première faisant de l’ombre à la seconde tout en la faisant connaître. Effectivement, comme on peut le lire dans un rapport du préfet de Reggio, en 1861, les prisons calabraises sont elles aussi « pleines de *camorristes* ». En 1884, à Nicastro, province de Catanzaro, un clan de la ’ndrangheta entretient des rapports étroits avec Ciccio Cappuccio, surnommé
« ‘o Signorino » (« le Petit Monsieur ») pour ses manières élégantes et éduquées, mais également considéré comme le plus puissant et le plus célèbre *camorriste* après Salvatore De Crescenzo, le boss auquel le ministre de l’Intérieur Liborio Romano confia une mission d’ordre public à l’occasion de l’entrée à Naples du général Garibaldi et de ses troupes, les « chemises

rouges ». Puis, en 1890, à Palmi, l'existence d'une association connue sous le nom de « secte des *camorristes* » est avérée pendant le procès de Michelangelo Calia et de soixante-cinq autres accusés. Quelques années plus tard, un caïd calabrais lié à la Camorra de la fin du XIXe siècle est écroué. Il est défini en tout et pour tout comme quelqu'un qui menait « une vie de mafieux ». Le 21 septembre 1899, un article sort dans le quotidien napolitain le *Mattino*, à l'occasion de son procès :

« Un homme sort indiscutablement du lot : Carmine Ricevuto, le chef de la *picciotteria*[2], l'inspirateur et la tête pensante d'une vaste société. Déjà condamné plusieurs fois pour le même délit qui l'a conduit encore aujourd'hui derrière les barreaux, Carmine Ricevuto semait la terreur rien que par son nom. Les paysans avaient la peur au ventre et les classes possédantes de la région et du village le haïssaient, tout en lui obéissant au doigt et à l'œil. Ricevuto sommait ses collaborateurs de commettre des vols, puis il se servait au passage, sans états d'âme du haut de sa position hiérarchique dans l'Organisation, et tous s'exécutaient. »

Toujours en 1900, lors d'un procès impliquant le célèbre boss de Palmi, Santo Scidone, encore appelé « Santazzo », les cinquante-quatre prévenus sont accusés de faire partie de la Camorra, alors qu'ils sont affiliés à la *picciotteria*.

Pasquale Papaleo, Calabrais condamné à perpétuité et qui, en 1833, a été incarcéré quelques mois à la Vicaria, l'ancien château Capuano de Naples, raconte les faits et gestes des *camorristes* – appelés ensuite *picciotti* – dans les geôles des Bourbons :

« Séparé des autres compagnons, j'ai été mis en isolement dans une petite cellule. Moins de deux heures après mon arrivée, assis à même le sol nu, je vis ma porte s'ouvrir et deux individus barbus pénétrèrent dans la pièce : vêtus de larges pantalons et d'une courte veste en velours noir, de gilets en cachemire pourpre agrémentés de rubans de soie et sertis de boutons en argent, ils portaient une casquette, également en velours, mais vert, avec un gros nœud et un galon doré, ainsi que – nouée avec recherche autour des reins – une écharpe multicolore en soie.

"Bonjour", me dirent-ils.

Je me levai et les saluai à mon tour : "Bonjour."

- Comment allez-vous ?

- Pas très bien, mais en quoi puis-je vous être utile ?

- D’où venez-vous ?
- Je suis calabrais, condamné à…
- On est informés de votre peine… Nous devons vous demander une chose.
- Si je peux vous être utile.
- Vous connaissez les usages…
- Quels usages ?
- Être agréable aux amis.
- J’ignore leur nom.
- Vous voulez nous faire croire que vous ne connaissez pas les *camorristes* ?
- J’ai vaguement entendu ce mot dans les prisons où je suis passé.
- Eh bien ?
- Voilà, dis-je en remettant à l’un d’entre eux une pièce d’argent.
- Ce n’est pas assez.
– Eh bien en voilà une autre.
– Ah, notre ami est vraiment un novice. Soyons clairs une fois pour toutes : vous nous devez dix pièces.
– J’en ai cinq, on peut les partager, trois pour vous et deux pour moi.” Me voyant excessivement accommodant et ayant su par les gardiens que je possédais une petite somme d’argent, ils voulaient vraiment me dépouiller ; après avoir dégainé leurs longs couteaux, ils m’immobilisèrent et me prirent tout mon pécule, à savoir dix ducats en argent : en vain, je les menaçai de recourir aux autorités et de dénoncer la violence subie. Ce fut complètement inutile. Ils s’emparèrent de tout mon argent, de deux chemises, de mon seul drap, fermèrent la porte et disparurent[II]. »

Dans les années précédant l’unité italienne, la mafia des provinces calabraises rackette les détenus de droit commun et, en échange, fait respecter l’ordre. Une sorte de prison dans la prison. Entre 1880 et 1900, de nombreux prévenus comparaissant devant les juges étaient condamnés à plusieurs reprises pour le même délit : « association de malfaiteurs », au sens du Code sarde de 1859, et « association de délinquants » à partir de 1889, année de l’entrée en vigueur du code Zanardelli.

Comme on a déjà eu l’occasion de le dire, les établissements pénitentiaires étaient alors de véritables centres de formation criminelle. On peut ajouter qu’en 1960-1970, soixante-dix ans plus tard, les choses n’avaient pas vraiment changé. Certains boss reçoivent les *picciotti* et leurs amis en

peignoir de soie, d'autres refusent la nourriture de la prison – « le pain du gouvernement » – et ne consomment que les plats commandés dans les meilleurs restaurants ; quant aux infirmeries, elles sont souvent un lieu de rencontre pour faux malades.

Comme au XIXe siècle, la population carcérale est divisée en castes. L'ancien affilié de la 'ndrangheta Pino Scriva nous apprend que dans le vieux centre pénitentiaire de Palmi, il y avait une pièce dénommée « della *ficara* », le nom de l'arbre auquel, selon la légende, se serait pendu Judas. C'est là que les chefs isolaient les *picciotti* tombés en disgrâce. Leur isolement ne se terminait que quand le boss Mommo Piromalli, ou un de ses lieutenants, accordait une amnistie au malheureux et l'autorisait ainsi à regagner les cellules réservées aux « hommes ».

L'emprisonnement est un mal supportable qui n'amoindrit en rien le prestige du détenu, au contraire, dans certains cas, il ne fait que l'accroître. Au cours d'un interrogatoire dans la prison de Catanzaro, Scriva ajoute : « Le lit du boss est à l'angle opposé des toilettes. À table, c'est lui qui donne l'autorisation de commencer à manger, de fumer et de se lever à la fin du repas. En prison, des amitiés se nouent, des alliances sont scellées et on fait de nouvelles connaissances, des *comparati* [parrainages], encore appelés *San Gianni*. Jour après jour, on y est informé des nouvelles arrivées et des transferts[III]. » Il en est de même à la prison de Reggio Calabria, comme le raconte Giacomo Lauro, ancien 'ndranghetiste qui est passé aux aveux en 1992 :

« La puissance de la 'ndrangheta calabraise était évidente entre les murs de la prison : pendant sa détention, Paolo De Stefano a réussi à faire entrer des caisses de champagne dans la maison d'arrêt de Reggio Calabria. Comme lorsque la terroriste Paola Besuschio a été écrouée dans la section féminine. Elle était célèbre parce que les Brigades rouges avaient tenté de négocier sa libération en échange d'Aldo Moro, qu'elles avaient enlevé. Le boss d'Archi m'a donc ordonné de lui réserver un traitement de faveur. Disons qu'à la prison de Reggio, la puissance de la 'ndrangheta était bien consolidée et évidente. On pouvait y organiser des réunions et bien d'autres choses. Je sais parfaitement que Paolo De Stefano lui-même n'avait aucune difficulté à obtenir des "visites" un peu particulières de demoiselles venues de l'extérieur… Mais ne dites pas que c'était la faute des agents de surveillance : que voulez-vous qu'ils fassent quand ils sont cognés pour de simples

incartades ? À Reggio, l'un d'entre eux a même succombé aux coups de couteau de Giuseppe Aricò, homme de main de Paolo De Stefano, le même Aricò qui s'est permis de jeter une machine à écrire à la tête du juge Giacomo Foti. »

Des faits de ce genre sont confirmés à l'intérieur de la prison. Un agent de police de Reggio Calabria a déclaré aux magistrats, toujours à propos du caïd Paolo De Stefano :

« Pendant sa détention, c'était lui qui gérait la prison. Il triait les détenus et décidait des cellules à affecter aux nouveaux venus. Parfois, certains d'entre eux étaient transférés ailleurs et s'adressaient à lui pour qu'il intervienne auprès des autorités et obtienne l'annulation ou le report du transfert. De Stefano faisait aussi le nécessaire pour faire accorder des permissions aux gardiens. Par ailleurs, à son retour de la semi-liberté, Domenico Tegano passait tous les soirs plusieurs heures à discuter avec lui à travers la grille du bureau du directeur. La cellule du boss, la numéro 11, restait toujours ouverte jusqu'à 23 heures. Les chefs du clan la choisissaient toujours, et elle est devenue le véritable bureau de direction de l'établissement ; une sorte de petit autel à la mémoire de Giorgio De Stefano y avait été érigé. »

En 1976, le boss de Sambatello, Mico Tripodo, est tué à coups de couteau à l'infirmerie de la prison de Poggioreale, à Naples, par deux *camorristes* proches de Raffaele Cutolo agissant pour le compte de la famille De Stefano. Peu avant l'homicide de Tripodo, dans une lettre adressée au ministère de la Justice, deux juges de la chambre d'application des peines de Naples avaient dénoncé la présence à l'infirmerie de « détenus importants qui pouvaient compter sur de grosses disponibilités financières, des recommandations et une puissance mafieuse, et qui bénéficiaient de cellules individuelles, d'un service et d'une nourriture spéciaux ».

Sous les verrous, les 'ndranghetistes ourdissent leurs vengeances. Comme celle qui, en 1985, a coûté la vie à Sergio Cosmai, directeur du nouveau centre de détention de Cosenza ; il avait eu le tort de donner ordre à ses agents de surveillance de mater la révolte qui éclata après son refus de prolonger l'heure de promenade, et de faire rentrer certains boss dans leur cellule à coups de matraque. Les frères Dario et Nicola Notargiacomo, collaborateurs de justice à partir de 1994, ont été chargés du meurtre et s'en sont auto-accusés sans être pour autant condamnés, puisqu'ils avaient déjà été définitivement blanchis pour ce même crime.[3]

Six ou sept années de « cabane » ne sont pas vraiment un problème. Les ’ndranghetistes ont l’habitude de dire que « la taule n’a jamais mangé personne ». Tout passe, il suffit d’avoir la force de supporter, de tolérer, de résister, sans « passer de l’autre côté », c’est-à-dire sans céder à la tentation de collaborer avec la justice.

Toutefois, ces derniers temps, des choses ont changé, notamment la perception que les mafieux ont de la prison. Avec l’introduction dans le code de procédure pénale de l’article
41 *bis*, instituant ce que l’on appelle l’« emprisonnement strict », toute une série de privilèges ont été supprimés, ce qui a irrité beaucoup d’hommes d’honneur. Le « 41 *bis* » devient un épouvantail, ce qu’il faut éviter comme la peste, et de nombreux boss font tout pour en obtenir la suppression. La ’ndrangheta aussi. Les Piromalli s’engagent particulièrement dans ce combat et, par le truchement d’Aldo Miccichè, grand manitou arrêté en juillet 2012 au Venezuela, parviennent à faire pression sur plusieurs hommes politiques. Ils proposent leurs stocks de voix en échange d’une révision de certains procès et de la révocation de l’insupportable régime carcéral : « J’ai essayé de passer par la maçonnerie pour faire intervenir un juge très important, et on va voir ce que ça donne ! » dit le manœuvrier. Et à propos du refus d’extradition en Italie d’un mafieux italo-américain, à cause justement des conditions rigoureuses de détention – perçues pratiquement comme une torture psychologique – des condamnés pour activités mafieuses, Miccichè ajoute : « Je ne sais vraiment plus quoi faire ! Maudit soit le 41 *bis* ! N’oublie pas tout ce que j’ai fait parce que, comme tu le sais bien, aux USA, il y a eu des prises de position contre le 41 *bis*. Tu le sais, non ? L’autre possibilité que je voudrais tester, mais c’est ultrasecret, est le Vatican. Je tente le tout pour le tout[IV]. »

Avec cet article 41 *bis*, la prison est désormais redoutée. Un proche des Bellocco, de Rosarno, met tout sur le dos des Corléonais[4] : « Tu vois bien ce qui s’est passé avec Borsellino et Falcone ? Qui est-ce qui a payé ? Tous les détenus. Tous ceux qui étaient en cavale ont été capturés… et tous les assignés à résidence ou en semi-liberté sont en taule[V]. »

Maintenant, tout est bon pour éviter la prison. Si autrefois, les prévenus n’hésitaient pas à avaler des clous ou improviser des strip-teases sur le banc des accusés, ils préfèrent aujourd’hui demander des expertises médicales et psychiatriques. Ce sont des hospitalisations faciles, des maladies

mystérieuses et des faveurs diverses que l'on ne peut refuser aux boss. Héritier d'un des clans les plus puissants, Giuseppe Pelle tente lui aussi sa chance. Le 2 mars 2010, il explique à sa femme ce qu'il faut faire : « Tu leur dis que… que je délirais… que je criais… que je voulais me pendre… me jeter par la fenêtre… » Madame Pelle téléphone aux urgences et explique à la standardiste que son mari est en grave crise respiratoire avec convulsions. Alors de garde, le docteur Francesco Moro se rend chez les Pelle, examine Giuseppe et affirme qu'il est dans un « état d'agitation », victime d'une « crise de panique ». Sur le compte rendu, il note qu'il lui a administré une ampoule de Valium après l'avoir trouvé très anxieux, à la limite d'un état dépressif. Dommage que justement à ce moment-là, le boss soit en pleine forme et reçoive des amis chez lui. Il va tellement bien qu'avant de faire rédiger le certificat médical, il met un peu d'ordre dans la tête du médecin en pointant du doigt que panique et dépression sont deux choses bien différentes, la seconde étant plus grave que la première, donc il vaut mieux opter pour la seconde.
Il range le certificat, qui peut lui être utile pour éviter l'emprisonnement. Seulement voilà, les enquêteurs ont tout enregistré et arrêtent également le médecin qui, de concert avec Pelle, avait décidé de « faire un bon film » et de berner la justice.

Un autre Pelle, Antonio, dit « Vanchedda » (« le Petit »), boss d'une des principales *'ndrine* impliquées dans la *faida* de San Luca, a eu un peu plus de chance. Feignant de souffrir d'anorexie, il réussit à limiter les dégâts ; condamné à l'assignation à domicile, il avala des médicaments, se mit à maigrir et parvint à se faire hospitaliser. Puis il s'échappa de l'hôpital, laissant les enquêteurs le bec dans l'eau. Exactement comme Roberto Pannunzi, un des narcotrafiquants les plus dangereux de la 'ndrangheta. Atteint de cardiopathie ischémique après un infarctus, il parvint à se faire hospitaliser à deux reprises et à fuir… les deux fois. Il est sous le coup d'une condamnation pour trafic international de drogue : à l'apogée de sa carrière, il arrivait tout de même à importer en Europe 2 tonnes de cocaïne par mois ! On a perdu toute trace de lui.

Mais il y a aussi ceux qui – derrière les barreaux – profitent de leur temps disponible pour écrire, préciser, informer. De la maison d'arrêt d'Ancône, Vincenzo Mandalari – accusé d'entretenir des relations avec la 'ndrangheta – envoie en septembre 2010 une lettre au directeur de l'hebdomadaire *Il*

Notiziario de Bollate, en Lombardie :

« Je suis Vincenzo Mandalari, j'ai décidé de vous écrire, car je voudrais que vous fassiez connaître mon état d'esprit après que mon image a été traînée dans la boue par des journalistes qui n'ont pas hésité à me dépeindre comme un boss de la 'ndrangheta, à la tête de je ne sais quelle organisation, notamment Monsieur Manzi[5], qui a inventé d'absurdes histoires sur mon compte et m'a déshonoré sans m'avoir jamais rencontré. En tant qu'habitant de Bollate, je me sens trahi par tous ceux qui ont accordé quelque crédit à ces rumeurs insensées, y compris la municipalité qui s'est constituée partie civile dans le cadre de mon futur procès, convaincue que c'est la pratique habituelle, mais sans se souvenir de tout ce que j'ai fait pour ce territoire ni de l'époque où l'on portait aux nues ma personne – toujours présente et solidaire – et mon entreprise. Je ne suis pas un 'ndranghetiste, je ne l'ai jamais été et je n'ai jamais fait quoi que ce soit qui puisse suggérer que je le suis. Assurément, je suis victime d'un malentendu. »

À cette même époque, un autre boss de la 'ndrangheta, Rocco Pesce, écroué à Opera, dans la banlieue milanaise, écrit au maire de Rosarno, Elisabetta Tripodi, après que le conseil municipal a décidé de se constituer partie civile dans le procès le concernant et d'évacuer un immeuble occupé par sa mère et son frère. Sa lettre ressemble beaucoup à celle de Mandalari. Toutes les accusations ne sont que des rumeurs et des malentendus, etc. On en déduit qu'en matière de 'ndrangheta, il n'y a guère de différence entre le Nord et le Sud.

1 *La 'ndrangheta è una e una sola*
2 Ancien terme de la 'ndrangheta.
3 Le jugement avait été rendu avant qu'ils collaborent avec la justice et avouent.
4 Puissant clan de mafieux siciliens, tous originaires de Corleone, une bourgade dans les montagnes, au centre de l'île et immortalisé par la saga *Le Parrain.*
5 Leader historique de SOS Racket et Usure *(Sos Racket e Usura)*, association d'aide et de défense des victimes des prêts à des taux usuraires et du racket.

DIXIÈME COMMANDEMENT

Il en a toujours été ainsi, et il en sera toujours ainsi[1]

« Il y a cent ans d'histoire », se vantent les Molè, chefs du clan qui règne sur la plaine de Gioia Tauro. Apparentés aux Piromalli, ils sont affiliés à la 'ndrangheta depuis au moins quatre générations. Quant aux Pelle, Giorgi et Nirta de San Luca, cela fait encore plus longtemps, puisque leurs noms figuraient déjà dans la liste des fugitifs les plus dangereux en 1870, au point qu'un fonds avait été créé au ministère de l'Intérieur pour faciliter leur capture. « Toute ma famille a eu affaire à la 'ndrangheta, déclare Paolo Iannò, désormais collaborateur de justice, aux magistrats. Mon grand-père Francesco était à la tête de la *locale* de Catona et était en relation avec les familles Lo Giudice, Rogolino, Suraci. Mon oncle Paolo Suraci était responsable de la *locale* de Gallico et mon oncle Francesco de celle de Condera[2][I]. »

Entre passé et présent, tradition et innovation. Il en a toujours été ainsi et il en sera toujours ainsi : les 'ndranghetistes en sont convaincus, vu leur capacité à s'adapter à tous les changements et à toutes les situations. Leur organisation ne vieillit pas, aussi solide que le contrôle qu'elle exerce sur le territoire et aussi fluide que les affaires qu'elle gère. On est en présence d'une sorte de pathologie de la modernité – et du pouvoir –, toutefois il convient d'opérer quelques distinctions. « Eux, ils sont trop modernes, trop modernes », dit le boss Giuseppe Commisso, surnommé « il Mastro », à propos des nouvelles générations de *picciotti*. Il rencontre beaucoup de gens dans sa laverie de Siderno, sans se douter que les carabiniers l'ont truffée de micros espions : « Moi aussi je suis moderne… mais moderne comme il

faut… Eux, ils sont exaltés. Et dans cet état d'exaltation, certaines personnes ne peuvent pas rivaliser avec les gens simples et justes. »

Aujourd'hui encore, de nombreux malfrats se considèrent – exactement de la même manière que Commisso – comme des gens « simples et justes ». L'*understatement*[3] est un de leurs traits distinctifs, comme l'était la discrétion des vieux chefs de clan qui, dans les années 1960, habitaient des maisons aux façades nues, sans crépi et hérissées de barres de fer dressées comme des branches mortes. Dans la rue, ils affichaient un semblant de pauvreté, marchaient lentement, avec toutefois une expression hautaine qui dénotait leur pouvoir.

À Siderno, Antonio Macrì était de ceux qui commandaient rien qu'avec le regard, et quand il accordait quelques confidences, c'était pour souligner sa nature réservée : « Je n'ai pas la manie des grandeurs, je n'ai pas besoin de beaucoup pour vivre. » Il était perçu comme quelqu'un de sérieux, qui ne parlait pas beaucoup, et jamais pour ne rien dire. De nombreuses victimes d'abus de pouvoir et de prévarications préféraient s'adresser à lui plutôt qu'aux autorités de l'État. On raconte qu'en 1954, l'évêque de Locri, Pacifico Maria Perantoni, lui a même demandé de le protéger contre des prêtres qui le menaçaient de mort, car il avait découvert des irrégularités dans la gestion des fonds de la POA (Pontificia Opera di Assistenza)[II].

Souvent avec amabilité et autorité, parfois en usant de la force, Antonio Macrì parvenait presque toujours à trancher les conflits propres au monde paysan (pâturage illégal, violations des limites entre exploitations, fréquents vols de bétail). Dans un jugement de 1950, les magistrats de la cour d'assises écrivaient : « Alors qu'ailleurs, les litiges agraires sont jugés par les tribunaux, à Siderno et Locri, les plaignants recourent au pouvoir occulte de Macrì pour imposer la volonté des propriétaires sur les paysans et les métayers. » On observe ce type de prévarication dans la région de Locri, mais aussi à Rosarno, à Taurianova et à Cittanova, bref, partout où la 'ndrangheta contrôle le placement de la main-d'œuvre en intervenant, intimidant, menaçant et, éventuellement, en rouant de coups les journaliers qui revendiquent le respect du temps de travail et les salaires établis par contrat.

Bien qu'ils ne ressemblent en rien à la figure romantique du rebelle à l'ordre social, au Robin des Bois qui vole aux riches pour distribuer aux pauvres, les chefs de clan de la 'ndrangheta sont convaincus de vivre dans un monde de risques et d'embûches où ils peuvent rétablir l'ordre et la paix sociale.

Vêtu de sa grosse veste de chasseur, retraité vivant de sa pension d'ancien combattant et de la Sécurité sociale, Giuseppe Zappia répondait aux magistrats qui voulaient savoir pourquoi il était à Montalto, avec tous ces gens réunis pour le sommet de 1969 interrompu par la police et les carabiniers : « Pour faire le bien du peuple. » À un journaliste qui lui demande pourquoi il jouit d'un tel respect, le boss de Gioia Tauro, Mommo Piromalli, répond : « Je ne suis pas un mafieux, les gens modestes m'aiment bien et je n'ai jamais rien fait dont je doive avoir honte[III]. »

Quelques années plus tôt, en 1963, à San Giorgio Morgeto, la police retrouve chez un boss un code de la 'ndrangheta où l'on remarque une obligation quelque peu vague de « défendre le faible contre le fort » ; un langage censé impressionner les jeunes recrues en leur présentant l'Organisation comme un rempart contre les abus fréquents dans les campagnes et les petites villes.

C'est l'époque où de nombreux *capobastoni* essaient de passer pour les héritiers des « brigands gentilshommes », des hommes d'ordre, conscients toutefois d'être du côté des puissants, auxquels les populations peuvent demander des conseils et des solutions à leurs problèmes. En 1869, la 'ndrangheta est impliquée dans les violents affrontements entre les grandes familles de Reggio Calabria qui se disputaient les faveurs de l'électorat. Les hommes de Francesco De Stefano se retrouvent sous les verrous pour avoir menacé et blessé des politiques et de grands électeurs, et le climat délétère oblige le ministre de l'Intérieur à annuler les municipales, fortement perturbées par des irrégularités et des agressions.

Criminels par nature et par goût, les patrons de la 'ndrangheta – du moins ceux de la vieille garde – savent quand même être prudents. Dans une lettre envoyée de prison à Bruno Equisone entre les années 1960 et 1970, le boss de Sambatello, Mico Tripodo, écrit : « Je vous recommande de faire attention car le monde est méchant… Si vous avez besoin d'hommes jeunes, formez-les vous-mêmes et choisissez-les parmi ceux que vous connaissez. » Les longs mémoriaux de Giuseppe Avignone adressés au juge d'instruction sont eux aussi pleins de ressentiment vis-à-vis d'une société où pullulent les traîtres, les espions et les inquisiteurs. La pire insulte pour un 'ndranghetiste est *sbirrone*, traître des traîtres, une infamie qui colle à la peau toute une vie.

À l'époque, les torts et les droits sont distribués à coups de rasoir, un langage non verbal « sur » le corps plutôt que « du » corps. La balafre est la

marque de la honte et expose l'individu au mépris de tous. L'écrivain Fortunato Seminara en donne la description suivante : « Celui qui manie la lame doit éprouver un plaisir sadique à défigurer l'ennemi honni, comme s'il le torturait à vie, sachant parfaitement que la taillade ne disparaîtra jamais et, impossible à cacher, demeurera toujours sous les yeux de tous[IV]. »

Au cours des années 1970, avec la première guerre de 'ndrangheta et les successions à la tête des *locali* qu'elle a comportées, les boss – comme on a déjà eu l'occasion de le dire – commencent à changer de mentalité et d'habitudes. Ils hument le parfum de l'argent. Ils sortent nombreux de leurs tanières et s'improvisent entrepreneurs. Ne manifestant plus leur traditionnelle méfiance vis-à-vis de la presse, des journalistes et des médias, ils comprennent l'importance de la publicité et se mettent à financer des radios privées de la plaine de Gioia Tauro et de la province de Reggio Calabria. En 2006, à l'occasion de l'arrestation de Gregorio Bellocco, la police a retrouvé dans son refuge-bunker, près de Rosarno, des chants et des poèmes à la gloire du boss. Depuis toujours, la loi du silence, la vengeance, le sens de l'honneur exacerbé, les menaces adressées aux « traîtres » et aux collaborateurs de justice, les balafres infligées aux vivants et aux morts, ont composé le triste répertoire de ce que l'on appelait les « chansons de la pègre », le *calabrian gangsta*, véritable activité de ceux qui se donnaient corps et âme à la promotion des valeurs mensongères et criminelles de la 'ndrangheta.

Le style de vie des 'ndranghetistes change et commence à intégrer quelques signes de pouvoir et de richesse, tels que les hôtels, les restaurants et les voitures de luxe. Autour de 1973-1974, les grands chefs d'entreprise mafieux s'entourent de gardes du corps et roulent en voiture blindée. Beaucoup de jeunes aux dents longues fréquentent le gotha milanais, des établissements comme le Tocqueville, le Santa Tecla, le Caffè Dalì, ou encore les lieux symboliques de la *dolce vita* romaine. En 1973, à Rome, Saverio « Saro » Mammoliti se montre au volant de sa Lamborghini couleur saumon et quelques mois plus tard, il se fait accompagner en Porsche rouge à la clinique Villa Mafalda pour une rhinoseptoplastie. En Calabre, les anciens bergers, bouviers et paysans se convertissent en chefs d'entreprise, avec une prédilection pour les travaux publics, le bâtiment, la vente de matériel de construction et le transport lourd et léger. D'autres préfèrent des secteurs comme l'abattage de bétail, la distribution alimentaire, la pêche ou la

transformation du marbre.

Et puis d'aucuns découvrent les premiers « business » internationaux. En septembre 1977, Sebastiano Mesiti est arrêté à Rome dans un élégant appartement rue Cavour où il avait installé un faux bureau d'import-export pour faire des affaires avec les pays arabes. Cette même année, Giorgio De Stefano, l'un des grands boss sortis vainqueurs de la première guerre de 'ndrangheta, est assassiné. Les enquêteurs ont retrouvé dans son sac des indications sur un projet d'investissements immobiliers et industriels susceptible de tripler, s'il avait vu le jour, le chiffre d'affaires déjà énorme du cartel des De Stefano.

Aujourd'hui, beaucoup savent tirer parti de la mondialisation des marchés et de la volatilité de l'argent pour investir plus aisément les bénéfices des narcotrafics. Dans un pays où la consommation augmente mais où la croissance piétine, un pays englué dans le clientélisme et la corruption, nombreux sont les 'ndranghetistes capables de manier avec désinvolture Skype et les Blackberry. À Milan, un rejeton du clan Piromalli est quotidiennement en contact avec New York et s'exprime aisément en anglais et en français ; un chef de la famille Nicoscia-Manfredi est repéré et arrêté grâce à ses « fréquentations » sur Internet, où il se fait appeler « Scarface », comme le trafiquant de cocaïne interprété par Al Pacino. Au Canada, un Calabrais proche de la famille Rizzuto est écroué pour participation à un homicide. Sa manie de pianoter des textos sur son Blackberry a fini par attirer l'attention de la police. Toujours au Canada, Francesco Arcadi, originaire de Sant'Agata del Bianco, dans la province de Reggio Calabria, est condamné pour spéculation boursière et délit d'initié, deux travers typiques de ceux que l'on appelle les « cols blancs ».

Renonçant aux armes, les hommes de la 'ndrangheta s'imposent de plus en plus par des stratégies moins agressives. Ils conquièrent désormais les territoires grâce à leurs immenses ressources économiques : ils gangrènent l'économie saine, enserrent la société dans l'étau de la corruption et rendent des services en échange de voix aux élections. Aujourd'hui, dans la Péninsule, ils traitent, négocient, décident.

Tout change, sauf l'exigence de s'assurer et de pérenniser le consensus. Pour cela, tous les partis font l'affaire, sans la moindre discrimination idéologique : « [En politique] nous devons envoyer les bonnes personnes, préconise en 2010 Giuseppe Commisso, boss de Siderno. Mais on ne doit pas

savoir que nous sommes derrière, nous devons rester en retrait[V]. »

Politique et affaires sont désormais un passage obligé : l'argent de la 'ndrangheta ouvre toutes les portes.

Les nouveaux boss nous ressemblent de plus en plus. Ils sont à nos côtés, parmi nous, dans les bourgades calabraises comme dans les grandes villes de Lombardie, du Piémont, de Vénétie, d'Émilie-Romagne et du Latium.

La journaliste Cristina Zagaria écrit :

« On rencontre la 'ndrangheta dans la rue, quand on va faire ses courses, au cœur des flammes, au loin, quand part en fumée le hangar d'un ami d'enfance qui a investi le fruit des sacrifices de toute une vie dans son entreprise. On la boit avec le café que nous sert la fille du parrain Untel que le patron du bar a été obligé d'embaucher, même s'il n'en avait pas les moyens, mais sinon on mettait le feu à son établissement. La 'ndrangheta est même à l'église et dans les cierges qu'on y allume… La 'ndrangheta ne parle pas, ne hurle pas. Elle n'enlève plus personne. Elle n'organise pas d'attentats libanais. Elle n'est pas à la mode. Mais la 'ndrangheta est là. »

La fascination du mal : beaux et impitoyables

L'histoire de la 'ndrangheta ne manque pas de personnages séduisants, voire fascinants, qui se présentent tranquillement comme de véritables héros du crime.

Antonio Giannino en a été un des premiers. Corps musclé, noueux et nerveux, il n'avait peur de personne quand il dégainait son couteau. En 1891, lors de son arrestation à Palmi, les carabiniers consignaient dans le rapport adressé au procureur du roi : « Son audace est telle qu'il a exigé qu'on le photographie en train de se dérober[VI]. » Les juges ont récupéré le cliché et ont condamné Giannino, avec des dizaines de *picciotti*, pour « association de malfaiteurs », un délit introduit depuis peu dans le Code pénal grâce à la réforme du ministre de la Justice de l'époque, Giuseppe Zanardelli.

C'est aussi l'époque où Santo Scidone s'impose à Palmi. Ce qui plaît, entre autres, chez « Santazzo[4] », le premier boss connu de la 'ndrangheta, c'est sa générosité ; on raconte que pendant le séisme de 1908, il a sauvé « à lui seul une vingtaine de personnes : toujours le premier à monter dans les maisons en ruine, sans toit et envahies de gravats ; toujours le premier à fouiller dans les décombres, guidé par le murmure d'un gémissement, d'un appel à l'aide ou d'une agonie[VII] ». Ce sont les mots de Leonida Repaci, l'écrivain[5] qui raconta

ainsi sa mort et fit de cette fin tragique une véritable légende :

« Après avoir rattrapé Tempesta [c'est-à-dire « Santazzo »] qui nageait tranquillement et qu'il avait reconnu à son maillot rouge collant sur le corps musclé du boss, il lui asséna furieusement plusieurs coups de couteau au bas-ventre, sur le côté, aux cuisses et sur la plante des pieds… 'Ntoni le marin étudia ses mouvements comme s'il s'agissait d'un espadon ou d'un thon, il visa de son regard calme – ce regard qui savait déchiffrer l'horizon – et harponna l'ennemi en plein cœur : paisible, grave, hiératique, comme s'il remplissait un devoir sacré, il semblait obéir à un ordre divin. Tempesta tenta d'esquiver le coup en rejetant la tête en arrière, mais l'arme foudroyante pénétra son flanc, colorant la mer de rouge sang : c'en était fini pour Santazzo[VIII]. »

Plus encore que Scidone, c'est un bûcheron de Santo Stefano in Aspromonte condamné à vingt et un ans de réclusion pour une tentative d'homicide qu'il a toujours nié avoir commise, qui incarne l'épopée de la 'ndrangheta. Après sa fuite de la prison de Gerace, Giuseppe Musolino se vengea et assassina les témoins qui l'avaient fait condamner. Puis en 1901, le caporal-chef Antonio Mattei, père du futur président de l'ENI[6] l'arrêta dans les Marches[7] alors qu'il tentait de se réfugier à Turin pour y implorer la grâce du roi Victor-Emmanuel III.

Pendant le procès de Lucques, que les quotidiens nationaux ont abondamment illustré, Musolino reçoit des dizaines de cartes postales de tout le pays. Quantité de femmes éprouvent de la sympathie, voire de l'amour pour lui, allant parfois jusqu'à lui réclamer une mèche de cheveux. Un article envoyé de Naples et publié à la une de *La Stampa* le 31 octobre 1901, indique que certaines ont même tenté de se suicider par amour du célèbre malfrat :

« Ce matin, le bateau *Calabria* est arrivé, en provenance de Messine et Reggio. Ayant à peine posé le pied à terre, les officiers se sont rendus à la capitainerie pour déclarer la présence à bord d'une folle furieuse. La démente, une certaine Caterina Arrigo, est surveillée par deux agents de la sécurité de Reggio. Âgée de trente-deux ans et originaire de l'Aspromonte, la jeune femme est éperdument amoureuse de Musolino depuis plusieurs années et suit passionnément tous ses faits et gestes. Dans son village, on murmurait même qu'elle était sa maîtresse à l'époque où il sillonnait les montagnes de l'Aspromonte. Quand elle apprit que l'homme avait été capturé, elle a été prise de convulsions si violentes que l'on a craint pour ses jours. Une fois

rétablie, elle présentait des facultés encore gravement perturbées. Elle voulait absolument se rendre à Urbino rejoindre le malfaiteur que, dans ses accès de folie, elle s'obstinait à appeler son mari. Puis, murée dans un triste mutisme, elle refusa toute nourriture pendant plusieurs jours et tenta de s'empoisonner au sublimé. Elle a toutefois été secourue à temps. Puis la semaine dernière, elle essaya de se supprimer avec une carabine. Sa famille décida alors de la faire accompagner à Reggio, puis à Naples[IX]. »

On raconte aussi que si Musolino n'avait pas tué l'agent de sécurité lancé sur ses traces et qu'il avait surpris endormi sous un de ces châtaigniers qui, encore aujourd'hui, tempèrent le soleil de l'Aspromonte, c'est uniquement parce qu'il avait aperçu à la poche du gilet de ce dernier un médaillon avec la photo de son fils. Vrai ou faux, personne n'a jamais pu vérifier. Toutefois, une chose est certaine : la vie de Musolino n'est jamais envisagée à la lumière de ses liens – pourtant évidents – avec la 'ndrangheta, mais pour le côté pittoresque de sa folle vengeance qui le rapproche plutôt du mythe d'un certain banditisme qui, il faut bien le dire, n'a jamais été très répandu dans la région de Reggio Calabria.

Il arrive parfois que des légendes soient créées par ceux qui justement seraient censés les combattre. En 1936, à Cirella di Platì, près de Locri, est assassiné un certain Paolo Agostino, un homme respectable qui avait fait l'erreur de dénoncer aux carabiniers un vol subi par un de ses lointains parents alors que lui-même était en séjour obligatoire à l'île d'Ustica, en Sicile. Dans la sentence condamnant les meurtriers, les juges de la cour d'assises – manifestement admiratifs – écrivent à propos du boss abattu :

« [Il s'agissait d'] un homme très dangereux qui, à la vigueur de sa personne, ajoutait une grande audace, un rare esprit de domination, un grand penchant pour tout genre d'abus de pouvoir et le courage nécessaire pour faire valoir de telles qualités. Il était capable de se battre contre deux, trois agresseurs […] d'attaquer et de massacrer ses adversaires[X]. » Paolo Agostino, que l'on appelait « le Géant de Platì », a été retrouvé mort le 3 mai 1936. Quelques jours plus tôt, sa femme avait reçu une lettre contenant un sinistre message : « Le célèbre Paolo doit payer ce qu'il sait aux limites qu'il a déclarées. » À la place de la signature, une tête de mort.

Mais le vrai premier héros de faits divers a été Angelo Macrì, un jeune homme de Delianuova, dans la province de Reggio Calabria, qui, pour étancher sa soif de vengeance, n'hésita pas à tuer un carabinier et un berger.

À la fin des années 1940, les frères d'Angelo, Giuseppe, Rocco et Giovanni, constituèrent une bande criminelle qui rackettait et commettait de nombreux autres délits, dont quelques meurtres. Envoyé par sa hiérarchie dans la dangereuse région de Delianuova, le carabinier Antonio Sanginiti parvint à capturer Rocco et Giuseppe. Le troisième frère, Giovanni, réussit à fuir. Mais la nuit du 3 juillet 1951, quelques patrouilles de carabiniers placées sous les ordres de Sanginiti encerclèrent la cabane d'un berger – Leo Palumbo – à Mastrogiovanni. Se voyant démasqués, ce dernier et Macrì ouvrirent le feu à la mitraillette et aux grenades. Les militaires ripostèrent. On retrouva au sol les corps inanimés de Giovanni Macrì et de son complice.

Angelo était donc le seul Macrì à n'avoir encore jamais eu maille à partir avec la justice. Il était aussi le seul à pouvoir se venger. C'est ce qu'il fit le 1er septembre, exécutant Sanginiti attablé au bar Loria, en plein cœur de la ville. Il compléta ensuite son travail en assassinant Francesco Papalia, un berger du coin, soupçonné d'avoir révélé aux carabiniers – pour quelques milliers de lires – la cachette de Giovanni.

Après ces deux meurtres, la 'ndrangheta de Reggio Calabria l'aida à se rendre à Gênes en train, puis à passer la frontière à Vintimille et à embarquer à Marseille, sans papiers, sur un paquebot pour New York. Une fois qu'il fut arrivé aux États-Unis, la 'ndrangheta – toujours elle – lui fournit des papiers d'identité volés à un ouvrier mort depuis peu, un certain Domenico Ferrara, et l'aida à se cacher à Detroit, puis à Philadelphie et enfin à Buffalo, où fut arrêté le 17 janvier 1956. La nouvelle de sa capture fit le tour des États-Unis. Les autorités américaines le définissaient comme « l'un des bandits italiens les plus cruels » ; dans toute la presse, on ne parlait que du « brigand à la chevelure oxygénée », du « dernier bandit romantique » et aussi du « roi de l'Aspromonte ».

Sa liaison avec une Américaine lui fut fatale. Extradé, il revint à Naples le 21 février de cette même année à bord de l'*Andrea Doria*, comme le relate le journaliste Franco Cipriani :

« Précédé de quatre policiers en civil, Macrì passe au milieu des flashes des photographes amassés derrière la passerelle. On aurait dit un jeune dandy au visage un peu émacié et, malgré son sourire crâneur, on voyait bien que sa bonne humeur était forcée… Avec son visage d'adolescent, sa mèche foncée et rebelle, Angelo Macrì remercia très galamment d'un *thank you* parfait une jeune touriste américaine qui tendait vers lui son minuscule appareil photo. »

Il se présenta à la cour d'assises dans un élégant costume croisé bleu. Au président qui lui demandait comment il avait fait pour passer des contreforts calabrais des Apennins aux métropoles nord-américaines, l'accusé répondit :

« Je me suis nourri grâce aux bergers. Je dormais dans des cabanes. Je n'ai rien volé dans les montagnes, les bergers me donnaient spontanément tout ce dont j'avais besoin. » Dans son roman *Gente in Aspromonte* [8], Corrado Alvaro raconte cette solidarité instinctive avec les fugitifs. Le 17 novembre 1960, Macrì est condamné à perpétuité. Le lendemain, un cliché qui le montre dans un couloir du tribunal en train d'embrasser sa vieille mère toute vêtue de noir sous le regard de quatre carabiniers est dans tous les journaux. « Le hors-la-loi de l'Aspromonte était convaincu que son funeste devoir était de tuer », titre *La Stampa* sur sept colonnes[XI].

Moins beau gosse que Macrì, Vincenzo Romeo séduisait par sa capacité à toujours se sortir des situations difficiles. Ancien marchand de bétail, il parvint à se marier pendant sa cavale et à avoir des enfants dans sa maison de Bova, en pleine montagne. On raconte que Romeo voulait absolument faire bénir son union ; aussi a-t-on décidé d'enlever en pleine journée un vieux prêtre dans son presbytère et de le conduire chez le mafieux. Le pauvre homme a ensuite dû participer au banquet nuptial en compagnie de nombreux boss de l'« honorable société ».

On raconte aussi que le 7 juillet 1955, les carabiniers étaient sur les traces du fuyard qui, de temps en temps, quittait son refuge de l'Aspromonte pour aller voir son épouse et ses enfants. Aussi, dès qu'elles entrevirent Romeo dans les rochers, les femmes de Bova se mirent toutes ensemble à secouer des draps aux fenêtres pour le prévenir du danger, et c'est ainsi qu'il parvint à se soustraire encore une fois aux forces de l'ordre. Vincenzo Romeo a fait l'objet d'un des premiers débats parlementaires sur la 'ndrangheta. En 1955, le député Mario Alicata s'en prend aux cinquante mille permis de port d'armes délivrés dans la province de Reggio Calabria et révèle aux députés qu'après les élections du 7 juin 1953, dix boss de la pègre locale ont obtenu un passeport en remerciement de leurs services électoraux. Toujours pendant la campagne électorale, mais aussi après, Vincenzo Romeo, protégé par des chefs de bande de Reggio, circule tranquillement à Bova Superiore, participant à des cérémonies et des fêtes au vu et au su de tous. Grâce à son entregent, il obtient à cette même époque des emprunts pour acheter un vignoble et deux cents têtes de bétail. Il s'adjuge aussi le marché des travaux

du cimetière de Bova Superiore. Vincenzo Nucera, l'avocat défenseur de celui que l'on appelait alors « le bandit romantique des champs de Bova », se souvient : « Il était doué d'une intelligence vive et d'une dialectique sophistiquée qui en faisaient un homme toujours très convaincant. Je l'aurais bien vu prélat. Cultivé, il avait beaucoup lu en prison. Il a toujours su tenir tête aux juges ; le magistrat n'a jamais pu le surprendre en contradiction. Il clamait son innocence avec une candeur époustouflante. » Lors de son arrestation, les carabiniers ont retrouvé dans son portefeuille un carnet bourré d'adresses et de numéros de téléphone de mafieux, de membres de professions libérales, de contrebandiers, d'hommes politiques, de députés, de sénateurs et d'amis de toutes parts en Italie. À son domicile, ils ont même découvert dans une malle la lettre d'un administrateur de la province qui s'était adressé à lui et lui avait versé de l'argent pour s'assurer la victoire aux élections.

On est à l'époque de l'opération Marzano, dirigée par le préfet de police Carmelo Marzano, encore appelé le « Mori de la Calabre[9] » et à l'époque des liens entre la 'ndrangheta et la politique, qui remontent régulièrement à la surface à chaque saison électorale. Les Calabrais n'en croient pas leurs yeux quand ils voient des hommes politiques d'envergure nationale se présenter dans leurs bourgades accompagnés par ces mêmes boss qui leur empoisonnent tant la vie.

Avec les années, la consommation s'envole, de pair avec le train de vie des boss, dont le pouvoir continue d'exercer une fascination perverse. Saverio « Saro » Mammoliti ne regarde pas à la dépense. Tandis que la police, Interpol et le FBI le cherchent partout, en Italie et aux États-Unis, il épouse tranquillement en 1975 une jolie fille d'à peine quinze ans, Maria Caterina Nava, dans une petite église à quelques mètres de chez lui. Il quitte les gorges rassurantes de l'Aspromonte pour s'établir à Rome, où il se lance dans le trafic de drogue. En 1973, il propose à deux agents italo-américains du Federal Bureau of Narcotics « la vente de 3-4 kilos d'héroïne au prix de 4,5 millions de lires/kilo et d'1 kilo de cocaïne pour 12 millions de lires. » Il les informe toutefois que pour la coke, il doit encore obtenir l'autorisation d'Antonio Macrì et de Mommo Piromalli, et pour l'héroïne, de son ami Paul Violi, boss italo-canadien résidant à Montréal. Connu également comme le « play-boy de Castellace », Mammoliti, alors en cavale, n'hésite pas à accorder une interview à un hebdomadaire national.

Autre boss à la réputation sulfureuse de play-boy, Giuseppe Vitelli est présent dans les mémoires pour ses liaisons avec des femmes de la bonne société de Cosenza. Cheveux longs, propriétaire de yachts et client assidu des boîtes de nuit, Vitelli a cependant quelques homicides sur la conscience, tous commis pour le groupe Perna-Pranno-Vitelli. C'est un tueur impitoyable, et pourtant, il séduit.

« Je suis un persécuté »

Quatre-vingt-deux ans, originaire de San Luca, Giuseppe « Peppe » Nirta compte parmi les derniers patriarches de la 'ndrangheta. Inculpé lors du maxi-procès qui s'est tenu après l'opération Aspromonte coordonnée par le parquet de Locri, il était assigné à résidence au moment de son assassinat. Le 19 mars 1955, il est environ 17 heures quand Nirta profite du soleil sur sa terrasse en écrivant le mémoire qu'il devait remettre pour sa défense aux juges du tribunal de Locri. On a parlé de lui au sommet de Montalto, en 1969, et son nom a également été évoqué devant le juge Borsellino à propos du massacre de Capaci[10]. D'après le collaborateur de justice Vincenzo Calcara, avec son frère Francesco, il aurait fourni aux Corléonais[11], en échange d'une cargaison de cocaïne, l'explosif qui a tué Giovanni Falcone, sa femme et les agents de leur escorte. « Je suis accusé, mais sans preuve », déclare « Peppe » Nirta en 1980 à un journaliste de la télévision italienne (la RAI) qui l'interviewe pendant une pause d'un autre procès, à Locri :

« RAI : Vous êtes considéré comme un boss.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de boss ? Je vis dans un appartement en location. Les boss, ce sont ceux qui se sont appropriés la moitié du pays. J'accuse de diffamation ceux qui disent que je possède des villas. Allez à Bianco, là où je vis, et vous verrez s'il y a des villas.

RAI : D'où vient cette réputation de boss ?

- Je n'en sais rien. On voulait peut-être me voir comme un âne tiré par le licou, une chèvre attachée derrière et une pelle sur le dos.

RAI : On dit que vous avez une grande influence politique.

- Balivernes ! C'est complètement faux. Mais je vous demande bien pourquoi ! Donnez-moi une preuve ! Je vous en demande une seule, pas trente-six !

RAI : La preuve est que vous êtes respecté dans toute la région.

- Parce que je devrais être cocu pour ne pas être respecté ?

RAI : Vous avez été plusieurs fois en séjour obligatoire. Là encore, il n'y avait aucune raison…

- Aucune raison… Depuis 1967, c'est une persécution continue.

RAI : Vous êtes persécuté ? Vous vous sentez persécuté ?

- [Je suis] persécuté. Ni plus ni moins.

RAI : Et la Mafia existe pour vous ou pas ?

- Ça, c'est vous qui devez le savoir… pas moi. Moi, je n'enquête pas sur la Mafia, pour savoir si ça existe ou pas. Et si elle existe [allez la chercher parmi] ceux qui sont plus importants que moi, qui ont tout pris et que personne ne voit. Ils s'en prennent à moi qui loue encore la maison où je vis.

RAI : Vous payez un loyer, mais votre richesse est aussi visible que votre pouvoir.

- Il n'y aucune richesse, je suis criblé de dettes.

RAI : Quel est votre travail ?

- Mon fils a une usine de béton armé depuis environ quatre ans. Tout est en règle, comme nous l'avons démontré à la magistrature.

RAI : Et avant ?

- Je n'étais pas dans le bâtiment, je travaillais comme ouvrier, comme journalier, tant que j'ai pu. Maintenant, que voulez-vous ? Qu'à soixante-dix ans je continue à bêcher la terre ?… C'est la politique du sud de l'Italie qui fait passer pour mafieux ceux qui ne le sont pas. Personne n'a voulu voir les vrais mafieux, et nous sommes des boucs émissaires. Nous sommes des boucs émissaires. Ici, on a faim, on n'est pas mafieux. »

« Vous devez regarder l'avenir, sans oublier le passé »

En revanche, le 18 janvier 2008, au moment de son arrestation après dix ans de cavale, le boss Pasquale Condello – « il Supremo » (« le Suprême ») – partage avec des amis un dîner à base d'huîtres et de champagne dans un appartement aux portes de Reggio Calabria. Il aime le luxe et la belle vie, lit Gabriel García Márquez, Oriana Fallaci, Paulo Coelho et Khaled Hosseini.

Comme le boss sicilien Bernardo Provenzano, il écrit et reçoit des *pizzini* [12], dont un grand nombre a été saisi par les forces de l'ordre venues l'arrêter.

« Je sais que quand je ne suis pas sur le chantier, les travaux tournent au ralenti, et ça ne va pas du tout », écrit-il le 24 janvier 2008 à un affilié qui lui avait parlé des difficultés liées à sa cavale. Mais il conclut : « Cher ami, vous devez vous armer de courage et regarder l'avenir, sans oublier le passé. »

1 *La ’ndrangheta è una e una sola*
2 Deux quartiers de Reggio di Calabria.
3 Manière de se fondre dans le paysage, être discret.
4 Santo Scidone, surnommé « Santazzo » : brigand légendaire de la fin du xixe siècle. À dix-sept ans, il était déjà un boss redouté et respecté, connu pour sa prestance et sa force physique. Il a été tué en 1922 sur une plage de Palmi pour avoir refusé de verser ce qu’il devait à ’Ntoni le Marin, son rival qu’il avait violemment frappé la veille.
5 *Racconti della mia Calabria*, 1931
6 Ente Nazionale Idrocarburi, Société nationale des hydrocarbures.
7 Les Marches : région du centre de l’Italie, donnant sur la côte Adriatique.
8 « Les gens de l’Aspromonte », éd. Garzanti Libri, 2000, ouvrage non traduit en français.
9 En raison de ses méthodes identiques à celles du préfet Cesare Mori qui lutta contre la Mafia en Sicile.
10 Localité proche de Palerme où a été assassiné le juge Falcone.
11 Puissant clan de mafieux siciliens, tous originaires de Corleone, une bourgade dans les montagnes, au centre de l’île et immortalisé par la saga *Le Parrain.*
12 Petits billets.

Dits et non-dits de la ’ndrangheta

Les pages qui suivent rassemblent des extraits de conversations interceptées par les enquêteurs de la police judiciaire, de 1861 à nos jours. Un monde de phrases incomplètes, qui dissimulent des stratégies criminelles, mais qui révèlent aussi de nombreuses contradictions. Les contradictions d’un monde qui, pendant trop longtemps, a été idéalisé, romancé, sous-évalué : un monde sans pitié, sans justice, que nous pouvons mieux comprendre en lisant les paroles de ceux qui ont choisi d’appartenir à la ’ndrangheta.

Les personnes citées dans ce chapitre ont été l’objet d’enquêtes : les unes ont été condamnées définitivement ; les autres attendent encore la conclusion de leur procès. Toutes bénéficient de la présomption d’innocence. L’établissement de la vérité judiciaire incombe à la justice, et à personne d’autre.

L’organisation

« Ils n’y comprennent rien, parce qu’ils ne savent pas ce que ’ndrangheta veut dire. »

Alessandro Manno, présumé capolocale *de Pioltello, 20 mars 2009.*

« La Camorra ? Je ne veux pas en parler, je ne m’occupe pas de guignols qui sont même capables de recruter des agents de police. Quant à la ’ndrangheta, vous êtes sûr, monsieur le juge, qu’elle existe vraiment ? »

Tommaso Buscetta au maxi-procès de Palerme, 1986.

« La ’ndrangheta existe parce qu’en Italie, la justice civile ne fonctionne

pas. »

Mommo Piromalli, ancien boss de Gioia Tauro, à l'hôpital de Messine, lors d'une conversation avec le préfet de police de Reggio Calabria, Vincenzo Speranza, février 1979.

« La Mafia est la colère des exploités, qui explose dans toute sa violence après avoir subi la domination des maîtres pendant des années. Une révolte des humbles contre les puissants. »

Le boss Saverio Mammoliti, lors d'une interview accordée à l'hebdomadaire Oggi*, en décembre 1978, alors qu'il était en cavale.*

« La 'ndrangheta est une organisation criminelle qui traite sans aucune difficulté avec des personnes de toutes races et de tous pays. »

Saverio Morabito, repenti historique de Lombardie, décrivant la 'ndrangheta au procureur de Milan, Alberto Nobili, 1992.

« La seule partie sérieuse, saine, qui a toujours été la *mamma*, qui a été droite, disons, c'est la Ionica, parce que la famille Pelle est restée la famille Pelle. »

Giovanni Zumbo, un expert-comptable de Reggio Calabria qui a administré des biens confisqués aux mafias, fait l'éloge de la 'ndrangheta de la Ionica et, en particulier, de la famille Pelle, originaire de San Luca, lors d'une conversation avec le boss Giuseppe Pelle, 20 mars 2010.

« Les *locali* de la Lombardie sont les enfants des *locali* de la Calabre parce que la 'ndrangheta est la Calabre, elle n'est pas la Lombardie : une femme accouche, mais le cordon ombilical n'est jamais coupé. Un grade de *santista* en Calabre n'est pas un grade de *santista* dans le Nord, il y a une différence énorme. Il y a un responsable dans chaque *province*, on les appelle les "trois *provinces*[1]". Avant, la chose était plus unifiée, mais il y a eu de gros problèmes, il y a eu la *faida* de San Luca, comment faire pour mettre d'accord les Pelle avec leurs ennemis, les Vottari, les Romeo, les Strangio ? Avant, quand il y avait plus de cohésion, on élisait un *mastro generale*. Aujourd'hui, c'est l'autonomie locale qui prévaut. Il y a une unification au niveau de la *copiata*, au niveau des responsables. Je n'ai pas dit qu'il y a une structure hiérarchique, j'ai dit qu'il y a une structure de coordination à

laquelle participent les représentants des familles de la Piana, de la Ionica et de Reggio. »

Antonino Belnome, ancien chef de la locale de Giussano et aujourd'hui collaborateur de justice, lors de l'interrogatoire du 3 décembre 2010.

« Je parle de vieille et de nouvelle 'ndrangheta, parce que, avant, il y avait des règles strictes, alors que, maintenant, n'importe qui peut y entrer, il suffit qu'il y ait un avantage à le faire rentrer. La 'ndrangheta d'aujourd'hui est la transformation de celle d'autrefois, au sens où les règles sont restées, mais les valeurs ont changé. Moi, j'ai une certaine mentalité parce que j'ai toujours fréquenté des anciens. Pour moi, le mot "'ndrangheta" est un mot juste, ce n'est pas comme certains qui se cachent, comme on dit, derrière le mot "'ndrangheta". J'ai eu à faire avec les Morabito de la Ionica, avec qui nous faisions des braquages, mais toujours dans les règles : quand on allait faire des braquages à l'extérieur, il fallait demander l'autorisation aux gens du lieu, et chacun avait sa part. Aujourd'hui, il n'y a que de la drogue, de l'argent et des arnaques. »

Salvatore Facchinetti, collaborateur de justice, lors d'un interrogatoire en 2009.

Règles et rites

« Toujours ensemble, vous êtes toute une famille. Vous êtes là : Père, Fils et Saint-Esprit. Mais certaines choses… si on les fait, il faut les faire de même façon pour tout le monde. Nous ne faisons pas de différence entre les gens ! »

Domenico Oppedisano, lors d'une conversation avec un certain Vincenzo, non identifié, 10 octobre 2009.

« À Sinopoli, par la grâce de Dieu, ils commencèrent toujours par nous, parce que les choses sont toutes transmises. »

Carmine Alvaro, boss de Sinopoli, lors d'une conversation avec un 'ndranghetiste non identifié, 12 avril 1997.

« À cette époque, San Luca était le cœur de toute la 'ndrangheta, et il était impossible d'ouvrir une *locale* sans la présence d'un membre de la *locale* de San Luca. Ce n'est pas un hasard si les réunions avaient lieu au sanctuaire de Polsi, sur le territoire de San Luca, les 2-3-4 septembre. »

Francesco Fonti, collaborateur de justice, lors de l'interrogatoire du 28 janvier 1994. La locale *est comme une marque : pour pouvoir l'utiliser, il faut une autorisation.*

« On allait à Madonna da Montagna[2], au *crimine* qui se réunissait tous les ans. On disait qu'on voulait reprendre cette *locale*, puisqu'il n'y en avait pas. Il y a eu la guerre. On veut faire une *locale* formée par un *capobastone* pour pouvoir le reconnaître au niveau national, international, parce que la 'ndrangheta ne s'arrête pas à Reggio. Elle est dans toute l'Italie et à l'étranger, dans tous les coins du monde. »

Paolo Iannò, collaborateur de justice, lors de l'audience du 26 mars 2003 du procès d'Alampi Natale Paolo et de 39 autres personnes.

« Les représentant des *locali* de toute l'Italie du Nord participent aussi au *crimine* de Polsi, et chaque représentant rend compte de l'activité de sa *locale*. Naturellement, toutes les activités ne sont pas déclarées, afin de ne pas découvrir toutes ses cartes. Chaque *locale* verse une contribution à la *mamma*, c'est-à-dire à la *locale* de San Luca. Il s'agit de sommes de plusieurs dizaines de millions [de lires], que le chef de la société de San Luca administre à sa discrétion. Quand il s'agit d'assassiner un personnage important, c'est-à-dire de s'attaquer aux institutions, la famille qui est concernée demande la convocation du *crimine*, qui est composé des sept *crimini* les plus importants de la *provincia* : San Luca, *capocrimine*, Africo, Platì, Rosarno, Gioiosa Ionica, Cirò Marina, Sinopoli. La présence du *crimine* de Cirò s'explique par le rôle que cette ville a joué dans l'organisation de l'assassinat de Francesco Canale, surnommé " Tragediatore[3] ", lequel voulait internationaliser le *crimine* en se plaçant lui-même à la tête de l'organisation. Parce qu'il avait pris cette initiative, les familles de Reggio voulaient l'éliminer, mais sans apparaître, et elles demandèrent à leurs alliés de Cirò Marina de faire la proposition de l'assassinat. En récompense de cette faveur, le *crimine* de Cirò fut admis à la réunion des sept *crimini*. »

Francesco Fonti, lors de l'interrogatoire du 1er février 1994.

« Les charges… Le lendemain… cette fois-là, à la Madonna, le deuxième jour, à midi, elles sont entrées automatiquement en vigueur, avec la Madonna. »

Domenico Oppedisano, ancien capocrimine*, explique que les charges annuelles au sein du* crimine *entrent en vigueur le 2 septembre, le jour de la fête de la Madone de Polsi, 24 août 2009.*

« Je sais qu'une réunion se tient à Siderno, autour de la fête de Portosalvo, le 8 septembre de chaque année. Il s'agit d'une réunion de 'ndrangheta à laquelle participent les affiliés provenant du Canada, les principaux représentants de Siderno et de Marina di Gioiosa. Au sommet de l'organisation de Siderno, il y a Giuseppe Commisso, "il Mastro", qui a le pouvoir, avec d'autres membres de sa famille, de convoquer ce genre de réunions. »

Domenico Oppedisano, collaborateur de justice, lors de l'interrogatoire du 23 septembre 2010.

« Je pense que c'est eux, là-bas, qui doivent clarifier un peu la situation et envoyer des consignes précises ici. Parce que, si nous, ici, nous disons une chose, et puis que, là-bas, ils nous disent une autre chose, nous ne faisons que mettre la pagaille. Nous attendons plutôt qu'ils nous envoient des consignes bien claires, bien nettes, avec des mots précis, pas des demi-mots, des mots entiers. »

Antonino Lamarmore, ancien mastro generale *de la Lombardie, souligne la nécessité de clarifier les dissensions entre Calabre et Lombardie, lors d'une réunion au sommet dans la salle réservée d'un restaurant de Cardano al Campo, 20 janvier 2009.*

« Avant d'entrer chez vous, je dois frapper à la porte, parce que je dois demander si je peux entrer. Vous êtes un chrétien digne et méritant, n'est-ce pas ? Moi, je n'ai pas peur de ces gens-là, j'ai fait de la prison, moi aussi, et je peux avoir du respect. Moi, je ne vais pas chez eux à Rosarno ou à Gioia Tauro. Voilà trente ans que je suis ici, et ici, je ne dois des comptes à personne. Ils sont chrétiens comme vous, comme moi, et ce n'est pas la peine de leur expliquer. »

Giuseppe Romano, lors d'une conversation interceptée dans le cadre de l'opération 'Nduja, explique à quel point il est important de respecter les compétences territoriales, 4 avril 2002.

« Nous qui sommes assis autour de la table, nous avons tous la même responsabilité, parce que nous le voulons ainsi ! Et c'est ce que veulent les hommes, la logique et la règle ! Donc, les règles qu'ils ont établies là-bas [en Calabre], c'est que chacun est responsable de sa *locale*, et nous sommes tous responsables de la Lombardie. Pour être reconnus en Calabre, les *locali* de Lombardie doivent rendre des comptes ici [en Lombardie]. Désormais, il faut respecter une de ces règles pendant un an : toutes les décisions [c'est-à-dire les attributions de grades] sont suspendues pendant un an. Pas seulement ici, mais aussi en Calabre. Puis nous nous retrouverons pour voir comment le système fonctionne, nous verrons s'il faut changer quelque chose, et dans un an, nous descendrons en Calabre. J'ai rendez-vous avec les hommes de la Calabre, nous allons nous voir et discuter de ce qu'il faut faire. Si quelqu'un veut soutenir une candidature, la règle est qu'il faut attendre l'autorisation, parce que, voyez-vous, il arrive parfois que nous attendions l'autorisation, mais la veille, nous avons pris la décision, et elle est contestée ! Moi, j'aurais pensé, pour le moment, désigner entre nous un homme, une seule personne, un *mastro generale* pour la Lombardie, à qui chacun de nous devra rendre des comptes. »

L'avocat Pino Neri, mis sur écoutes le 31 octobre 2009, lors de son intervention dans une réunion au sommet de la 'ndrangheta au cercle Arci de Paderno Dugnano.

« La famille est unique parce qu'il est inutile que deux coqs puissent chanter à Mammola ou à Condofuri. Un coq chante, et on décide tous ensemble. »

Bruno Iaria, lors d'une conversation avec Rodolfo Scali, 1er mars 2008.

« Il y a une *provincia* qui connaît les choses, toute la *provincia*. »

Saverio Maisano, lors d'une conversation avec son père Filiberto, parle de la provincia, *l'organisme de coordination de la 'ndrangheta, 14 octobre 1998.*

« Connais-tu don Peppino Montalbano ?

- Je le connais, je le sers et je le porte jusqu'à mon dernier sang. »

D'après Rocco Varacalli, collaborateur de justice, c'est la question posée pour savoir si l'interlocuteur appartient ou non à la 'ndrangheta.

« Je jure que, si je ne respecte pas ce serment, je serai tué de la façon la plus atroce. »

Domenico Gangemi répète le rituel d'initiation à la 'ndrangheta avec le capocrimine *Domenico Oppedisano, 14 août 2008.*

« Les personnes de l'association doivent être toutes saines et honnêtes, et il ne faut pas que quelqu'un puisse y entrer, genre un infiltré ou un flic. »

Fabio Zocchi, lors d'une conversation avec Christian Cobuzzi, un autre 'ndranghetiste, 11 octobre 2006.

« C'est mon frère Pasqualino qui me proposa d'entrer dans l'association. Moi, au début, je pensais qu'il s'agissait d'une plaisanterie, puis j'ai compris que c'était sérieux. L'affiliation eut lieu avant mon mariage, sans doute en 1989. Je me souviens que c'était un jour de semaine. Mon beau-frère, Giuseppe Perre, vint me trouver. Pendant le trajet, il me dit que je serais bientôt "baptisé", c'est-à-dire que j'entrerais dans la 'ndrangheta. Pour indiquer l'entrée dans la 'ndrangheta, on parle aussi de "couper la queue". Perre me dit qu'on me poserait la question suivante : "Que cherches-tu ?" Et je devais répondre : "Honneur et sang." Dans la maison [où eut lieu l'initiation], les personnes présentes se mirent en cercle, et moi aussi, je fus invité à prendre place dans le cercle. Puis Michele Pronestì me demanda : "Que cherches-tu, mon garçon ?" Je répondis : "Honneur et sang." Pronestì prononça d'autres phrases, dont je ne me souviens pas, puis il conclut en disant : "Maintenant, tu fais partie de cette famille et de l'honorable société." Puis il m'invita à sortir de la maison. Les autres restèrent à l'intérieur, et cinq minutes plus tard, ils sortirent à leur tour. On a trinqué à ma santé devant la maison, on a bu un ou deux verres de vin. »

Rocco Varacalli raconte son initiation lors de l'interrogatoire du 3 avril 2009.

« Mon bon ami, comment sont les choses ? Sommes-nous conformes ? Nous sommes conformes. Du ciel tombe une étoile, une forme. J'ai vu tomber une étoile du ciel, et l'Évangile a pris forme. »

Bruno Iaria récite la formule utilisée pour l'attribution du rang de Vangelo*, 19 juin 2006.*

« Mon vote franc, libre et affirmatif pour reconnaître en chair et en os mon fidèle compagnon N., partager avec lui jusqu'au dernier centime, le défendre justement et injustement, ici et en n'importe quel lieu où nous pourrons nous rencontrer. »

Formule de serment extraite du jugement prononcé par le tribunal de Reggio Calabria contre Alessandro Arnone et 36 autres personnes, 12 juillet 1890.

« Ce matin, exactement, avec l'autorisation du *capo in testa* camorriste, fer brûlant, couteau tranchant, poinçon à main tournante, je passe le premier vote : devant nous, il y a une tombe couverte de fleurs, celui qui violera le secret recevra dans la poitrine cinq coups de poignard. »

Formule de serment extraite du jugement prononcé par le tribunal de Reggio Calabria contre Giacomo Schimizzi et 64 autres personnes, 29 mars 1927.

« Entre 1970 et 1990, j'ai vécu à Legnano[4], où je m'étais installé, après avoir quitté la Calabre, avec ma famille d'origine. Puis, je suis rentré à Cutro, en Calabre, et j'ai été affilié à cette *'ndrina* par Salvatore Dragone, fils d'Antonio Dragone. En 1999, j'ai reçu le grade de *crimine* des mains de Nicola Grande Aracri, chef de la *'ndrina* de Cutro après les Dragone. Les grades de la 'ndrangheta sont les suivants : d'abord, *giovane d'onore*, *picciotto* et *camorrista*, qui appartiennent à la 'ndrangheta mineure. Puis vient le grade de *sgarro*, puis celui de la *santa*, avec ses divisions : Mazzini, Garibaldi et La Marmora. Ensuite, on devient *Vangelo*, avec les sous-grades des trois mages (Melchior, Gaspard et Balthazar). Puis, il y a le *trequartino*, le *quartino* et le *crimine*. Il y a encore d'autres grades que je ne connais pas parce que la 'ndrangheta est faite de "compartiments étanches", au sens où je peux connaître les affiliés qui ont un grade inférieur ou égal au mien. Je ne connais que le grade de *crimine internazionale*, qui appartenait à mon chef, Nicolino Grande Aracri, et à Pasquale Nicoscia. L'organisation dont je viens de parler constitue la 'ndrangheta majeure. »

Angelo Cortese, collaborateur de justice, lors de l'interrogatoire du 23 juin 2008.

Les hommes

« Vous devez m'écouter comme un grand-père, comme un père. Parce que vous ne me croyez pas, mais vous voyez que c'est la vérité : je ne suis jamais allé en discothèque, je n'ai jamais été insulté par quelqu'un, j'ai travaillé pour ma famille. Si j'ai fait partie d'une association mafieuse, vous devez me le pardonner, j'ai peut-être fait une erreur, mais je l'ai fait en toute bonne foi. Un chrétien qui n'est jamais sorti le soir : quel genre de mafieux est-ce ? Cette nuit, je travaillais dans mon jardin. Mais un mafieux ne cultive pas son jardin, il s'occupe des affaires de sa famille ! Le mafieux – excusez-moi, madame, de parler ainsi devant vous – va parfois chez une femme, mais moi, je n'y suis jamais allé. Je n'ai jamais insulté personne, monsieur le juge, je ne dis pas que je suis innocent, mais comment pouvez-vous parler d'association mafieuse ? J'ai travaillé, je gagne 100 lires, 100 euros. C'est quoi un mafieux, c'est quoi un chrétien, dans ces conditions ? J'ai soixante-quatorze ans, et vous jetez un chrétien en prison en le traitant de mafieux ? Je suis peut-être un mafieux, mais j'ai élevé quatre enfants en les empêchant de tomber dans la drogue, et ces dernières années, j'ai sauvé des centaines de chrétiens, je les ai sauvés de la drogue, et vous osez parler d'association mafieuse ! Et si vous voulez, je peux vous en apporter les preuves, tous ces chrétiens que j'ai sauvés de la drogue. Un mafieux qui ne veut pas de la drogue, qui résiste, qui ne veut pas d'argent, c'est un mafieux ? Un chrétien est un mafieux. Autant le dire tout de suite, monsieur le juge, on me fait un procès. Un chrétien mafieux ! La Mafia a tué deux de mes frères, ils ont tué un de mes frères il y a quarante ans, et moi, je suis resté avec une fille, j'ai pris ma valise, je suis venu à Milan et j'ai travaillé comme domestique. Et vous me traitez de mafieux. »

Francesco Valle, surnommé « don Ciccio », lors de l'audience du 2 juillet 2010 devant le juge des enquêtes préliminaires Giuseppe Gennari.

« Des chrétiens ! Ceux qui ne parlent pas, ce sont des chrétiens. Mon père, douze ans en régime spécial de détention, et il n'a pas dit un mot. Et pourtant, il savait des choses qui auraient pu mettre dans le pétrin toute la Calabre et toute la Sicile. »

Salvatore Vadalà compare son père à Totò Riina, lors d'une conversation avec Angelo Cilione, 16 octobre 2006.

« Martino : Ils ont été malins. Ils se sont apparentés avec l'un, puis avec

l’autre. Quand il y avait quelqu’un d’honnête, ils le faisaient disparaître. C’est une histoire qui ne date pas d’aujourd’hui, tu comprends, ce sont des choses qui remontent à une centaine d’années. Puis, c’est une affaire de culture, tu comprends, de culture. L’habitant d’Africo, par exemple, conçoit une chose donnée et la voit d’une certaine façon, celui de San Luca la voit d’une autre façon, et celui de Platì d’une autre façon encore.

Flachi : Ce sont trois mentalités différentes.

Martino : Oui, ce sont trois mentalités différentes. Tu dois les comprendre et savoir les gérer toutes les trois. Impossible de les traiter toutes les trois de la même façon. Ceux de Platì ne disent rien. Ils te parlent avec les yeux. Si tu les salues deux fois, c’est déjà trop. Nous savons que nous nous respectons. Pas la peine de faire des manières. Ceux de San Luca, par contre, si tu ne leur fais pas des politesses… »

Conversation interceptée le 2 octobre 2009 entre Paolo Martino, représentant du clan De Stefano, et Davide Flachi, fils de Pepè Flachi, ancien boss de la Comasina, héritier de Vallanzasca, à propos des différences culturelles au sein de la ’ndrangheta.

« Désormais, tu n’es plus quelqu’un comme les autres. Tu es lié. Les autres sont libres, ils font ce qu’ils veulent. Toi, c’est impossible. »

Nicodemo Filipelli, surnommé « le Chinois », bras droit du boss Vincenzo Rispoli, explique à Fabio Zocchi que sa vie ne sera plus la même après son affiliation et lui rappelle ses obligations, 18 avril 2006.

« Quand un homme comme mon père, comme ton père, vient à disparaître, il emporte avec lui les valeurs que leurs fils – nous – ont déjà un peu moins. Même si nous les avons, nous les avons un peu moins. Aujourd’hui, il y a du mensonge, de l’argent facile et des repentis. Il suffit de les frapper pour les faire parler, puis de les frapper pour les faire taire. »

Vincenzo Mandalari, lors d’une conversation avec Annunziato Vetrano, 18 juin 2008.

« Ce jeune homme n’est pas n’importe qui, tu sais qui est son père [son grand-père, en réalité] ? C’est Rocco Papalia, celui d’Assago, de la villa-bunker. Donc, il était là parce qu’il devait y être. »

L’homme d’affaires Andrea Madafferi parle de Domenico Papalia, fils

d'Antonio et petit-fils de Rocco Papalia, 7 mai 2008.

« Ici en Lombardie, c'est une véritable puissance, qui peut mobiliser deux mille personnes d'un coup, vraiment d'un coup. »

Fabio Zocchi parle de Vincenzo Rispoli, boss de la 'ndrangheta en Lombardie, 11 octobre 2006.

« La société de Rosarno, en comptant toutes les familles, dépasse les deux cent cinquante membres. Saro Napoli a plus de soixante hommes, Peppe plus de quarante, Ieropoli trente, Cannatà trente-cinq. À Rosarno centre, il y a cent personnes. »

Domenico Oppedisano fait l'inventaire de ses troupes, 30 décembre 2008. À Rosarno, les affiliés à la 'ndrangheta représentent 0,63 % de la population.

« Il connaissait tout le monde. Alors, s'il fallait régler un problème, tout le monde allait trouver Pepè, et Pepè disait : "C'est bien", "c'est pas bien". Bref, un homme pacifique. Pepè est un pacifiste, un homme qui clarifie les choses, mais il est clair que, derrière lui, il a aussi une bande armée. »

Salvatore Gerace parle de Pepè Onorato, 10 mars 2009.

« Nous devons préserver certaines valeurs, parce que, si nous ne les préservons pas, nous qui avons certains principes, qui diable les préservera ? Vous ne voyez pas que le monde n'est plus qu'un monde d'intérêts : chacun pense à son portefeuille. Si nous perdons ces valeurs, ces principes, que vaudrons-nous encore dans la vie ? Nous ne vaudrons plus rien. Parole d'honneur. Nous devons être ce que nous étions autrefois, ce que nous ont appris nos ancêtres. »

Giuseppe Romeo, lors d'une conversation avec Carmelo La Porta, originaire de Crotone, domicilié à Cologno Monzese, en Lombardie, lié aux Paparo, impliqués dans l'enquête TAV, 10 mars 2009.

La politique

« Les protecteurs de la mafia de Gallico[5] sont des personnes de valeur et d'influence. Notre brigadier les connaît très bien, mais il n'en parle pas, comme il ne parle pas des camorristes qui sont en liberté parce qu'il est convaincu que leur arrestation ne serait qu'un coup dans l'eau, parce qu'il pense qu'il n'y a pas de témoins. Dans les organisations criminelles, il y a

différentes catégories, à savoir le président, le vice-président et les membres honoraires, dont je ne dirai rien, parce que feindre est prudence, mais se taire est vertu. Ils font partie de l'organisation pour que soit respectée sa propriété, mais ils protègent aussi les délinquants en servant de témoins à décharge, certifiant à la justice que les accusés sont innocents, et même tout à fait respectables. Puis il y a le chef, les sous-chefs et les membres effectifs, qui se divisent entre camorristes et *picciotti,* ces derniers s'efforçant toujours d'atteindre le rang de camorristes. Le brigadier ne les connaît pas tous, parce qu'il manque d'indicateurs. Les propriétaires, les commerçants et les fonctionnaires municipaux font partie de ceux qui ont laissé la Mafia s'enraciner, parce qu'ils se sont toujours tus, par peur ou pour une autre raison, quand ils ont vu que les associés commettaient des vols et toutes sortes de délits. Aujourd'hui, ils disent peut-être quelque chose contre eux, mais c'est parce qu'ils pensent que, bientôt, Gallico sera un village de la Sila (d'autrefois) [allusion à l'époque du brigandage], parce que, aujourd'hui, les villages de la Sila sont plus civilisés que le célèbre Gallico. »

Lettre anonyme envoyée de Gallico au procureur général de Reggio Calabria, 31 août 1905.

« Au lieu de donner sa voix à un chien, à n'importe quel chien, donnons-la plutôt à un chien de chez nous. Qu'en dites-vous ? »

Domenico Gangemi, mis sur écoutes le 29 janvier 2010, lors de la campagne électorale des élections régionales de Ligurie.

« Seuls ceux qui occupent un grade supérieur peuvent avoir des relations avec l'appareil d'État, des relations qui doivent toujours servir à obtenir un avantage pour l'organisation. Tout le monde allait trouver Rocco : des directeurs de banque et des hommes politiques de la région. Des médecins et des dentistes. Il faisait les campagnes électorales. »

Antonino Belnome, lors d'un interrogatoire en 2010, parle de Rocco Cristello, boss assassiné à Verano Brianza en 2008.

« S'il était fasciste, comment j'aurais fait pour voter pour lui, moi qui ai toujours voté pour la démocratie ? »

Giuseppe Morabito, surnommé « u Tiradrittu[6] *», lors d'une conversation avec sa femme Maria Talia à la prison de Parme, 16 février 2008.*

« Au niveau local, droite ou gauche, ça n'a pas d'importance. »
Vincenzo Mandalari, mis sur écoutes le 13 février 2009, donne son avis sur la politique municipale.

« Si tu es élu, tu devras faire ce que nous te dirons de faire, puis tu devras nous rendre des comptes, et nous partagerons à parts égales. »
Placido Morgante, médecin de Seminara, lors d'une conversation avec Giuseppe Pansera, beau-fils de Giuseppe Morabito, parle d'un homme politique sur lequel on avait fait converger les voix, 11 novembre 1998.

« Les voix de la 'ndrangheta sont fondamentales. Dans le gouvernement de droite, c'est la Ligue du Nord qui est l'aiguille de la balance, et dans le gouvernement de gauche, c'est Rifondazione Comunista qui pourrait être l'aiguille de la balance. La même chose ici pour les voix de la 'ndrangheta. »
Antonino Fiume, ancien affilié du clan De Stefano et aujourd'hui collaborateur de justice, lors d'un interrogatoire en mai 2007 avec un magistrat de la Direction régionale antimafia de Reggio Calabria. Le magistrat lui demande si la 'ndrangheta pourrait disposer de 5 % des voix en Calabre, et il répond : « Si toutes les familles se mettent d'accord, c'est plus. Beaucoup plus. »

« Quand nous aurons défini et précisé toutes les choses correctement, ce que je suis en train de faire en expliquant aux dix autres *locali* que nous pouvons aller chercher des voix, nous verrons qui nous pouvons soutenir afin d'avoir dans la région quelqu'un qui puisse nous garantir quelque chose, un travail dans la pire des hypothèses. »
Giuseppe Pansera, lors d'une conversation avec Leonardo Zappia, 13 juillet 1998.

« La 'ndrangheta a-t-elle besoin de la politique ?
– Absolument. Sinon, où irait-elle ? C'est la politique qui décide de tout. »
Saverio Morabito répond à une question du journaliste Sandro Ruotolo lors d'une émission diffusée sur la deuxième chaîne de la RAI, 26 mai 2009.

« La politique ? Pire que la 'ndrangheta. »

Un affilié du clan Audino, lors d'une conversation, interceptée en octobre 2004, avec un petit entrepreneur de Reggio Calabria.

« Nous n'avons pas la bonne stratégie. Si nous étions mieux organisés, nous devrions faire une chose : de combien de personnes avons-nous besoin ? Disons, ici, pour la Ionica, quand vous rassemblez toutes les voix que vous avez, il faut trois personnes. Puis trois autres pour la Piana, ce qui fait déjà six pour le conseil régional. La fois suivante, ces six personnes, qui seraient sorties des élections régionales, pourraient aller à Rome, et six autres prendraient leur place. On pourrait continuer ainsi, et nous aurions nos arrières assurés. »

Giuseppe Pelle réfléchit à la dispersion des voix et à la nécessité de mieux s'organiser pour obtenir plus de représentants en politique, 27 mars 2010.

« J'achète les voix, j'achète les voix, mais après, je ne te reconnais plus. Autrement dit, si je paie, je ne veux plus te reconnaître. Nous ne nous connaissons plus. Mais si je dis non, nous conservons toujours une relation d'estime, de gratitude, d'amitié. »

Liliana Aiello, candidate au conseil régional de Calabre, lors d'une conversation avec le boss Giuseppe Pelle, 22 mars 2010.

« On dit oui à tout le monde, et après, on vote pour qui on veut.

- Exact. Oui à tout le monde, et après, on vote pour celui qui nous intéresse. »

Conversation interceptée le 13 mars 2010 entre Giovanni Ficara et Giuseppe Pelle sur le détournement de voix en Calabre.

Manières de dire

« Giuseppe Ferraro et Antonino Romeo, fils de feu Fortunato, ouvriers ambulants, furent à Casalinuovo [un hameau de la commune d'Africo] quand s'y rendit le chef Filippo Velonà, et ils assistèrent au banquet et à l'admission d'un nouveau membre, et Ferraro fut celui qui apporta la chèvre qui fut mangée au banquet, et Romeo, se trouvant à Brancaleone pour la fête de l'Annonciation, rencontre Giovanni Sorace. Il lui dit : "Si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le-moi, je m'appelle Antonino Romeo, j'appartiens à la Société et je peux vous aider et vous faire aider selon les

circonstances.” »

Jugement de la cour d’appel des Calabre au procès à charge de quarante accusés de Brancaleone, de Bovalino, de Bova, de Roccaforte del Greco, de Gallicianò, de Roghudi, de San Lorenzo et de Gallina, condamnés pour association mafieuse, 28 juillet 1896.

« Quand tu t’assieds à table, moins tu parles, mieux c’est, en toutes circonstances. »

Daniele Flachi, lors d’une conversation avec Paolo Martino, 2 octobre 2009.

« Tout ce que nous avons, essayons de le conserver pour le bien commun. »

Riccardo Rumbo tente d’apaiser un différend et de protéger les intérêts de la ’ndrangheta au Canada, 8 janvier 2009.

« En mer, il n’y a pas de taverne. Je le sais depuis toujours. »

Santo Scidone, surnommé « Santazzo », un des premiers grands boss du début du xx^e^ siècle.

« Ils sont viande et chou, ils s’aiment. »

Filiberto Maisano, boss de Palizzi, lors d’une conversation avec Leone Mauro, 28 mai 1998.

« Une fille ne peut faire cent beaux-fils. »

Rocco Lumbaca, lors d’une conversation avec Domenico Gangemi, s’exprime ainsi sur la loyauté et sur l’importance de la parole donnée, qui vaut plus que mille contrats, 19 février 2010.

« Les chrétiens de l’extérieur nous connaissent. Ils savent qu’à Barritteri[7], il n’y a que nous. Si nous sommes là et si nous ne sommes pas là. Ou plutôt, ils savent que, quand nous ne sommes pas là de cette manière, ils savent que nous sommes là quand même. »

Giuseppe Bruzzise, lors d’une conversation en prison avec sa famille, 12 janvier 2007.

« Mais ne vous occupez pas des chiens qui dorment, mon ami. Nous, nous

avons passé notre vie à nous battre honnêtement, à visage découvert. »
Leonardo Antonio Chiarella, mis sur écoutes le 3 octobre 2008.

« La vie est faite pour naître et pour mourir. Les uns meurent avant, les autres meurent après. Si quelqu'un meurt jeune, il laisse un beau souvenir. Si quelqu'un meurt vieux, personne ne s'en souvient. »
Le boss Mommo Molè, lors d'une conversation en prison avec sa famille, 5 mars 2008.

« Les conséquences restent pendant une centaine d'années. Si tu te trompes, si tu fais une bêtise, les conséquences restent pour les enfants de nos enfants. Nous devons pardonner à tout le monde. N'en voulez à personne. Nous ne demandons rien à personne. Le passé est le passé. Si Jésus-Christ vient un jour, il jugera. »
Mommo Molè, lors d'une conversation en prison avec sa famille, 5 mars 2008.

« Mon ami, ne leur lâchez pas la bride, tenez-les à l'œil. »
Filiberto Maisano réfléchit à la nécessité de ne pas laisser trop de liberté à certains individus, 27 janvier 1998.

« Avec moi, il se conduit, non pas comme un chrétien, mais comme un super-chrétien. »
Roberto Accursio parle de Salvatore Strangio, l'homme de la 'ndrangheta infiltré dans l'entreprise de construction Perego Strade.

« Mais aujourd'hui, vous êtes devenus ainsi. Comme des enfants. Elle, elle peut dire [en désignant sa petite-fille] : "Moi, je ne peux rien faire." Évidemment, quand les gens voient ces signes de faiblesse, ils en profitent. Oh, Jésus-Christ, pourquoi m'as-tu condamné ici ? Comment puis-je rester ainsi ? Dans cette prison ? C'est moi qui devrais être là-bas, et eux qui ne devraient pas y être. Ce territoire, c'était le mien. »
Giuseppe Bruzzise, lors d'une conversation en prison avec sa famille, regrette de ne pouvoir défendre son territoire, 19 janvier 2007.

« Si on perd la confiance, on perd tout. »

Giuseppe Pelle, lors d'une conversation avec Francesco Barbaro.

« La prison n'a jamais tué les chrétiens. »
Giuseppe Bruzzise, lors d'une conversation en prison avec sa famille, 16 janvier 2007.

« Ici, nous avons affaire à des gens pénibles. »
Giuseppe Abbisso, lors d'une conversation avec Umberto Bologna, s'exprime ainsi en faisant allusion à certains membres de la 'ndrangheta, 15 juin 2010.

« L'homme honnête est respecté en son absence, pas quand on est devant lui. »
Paolo Martino décrit le savoir-vivre des hommes d'honneur, 2 octobre 2009.

« Si l'un pense d'une certaine manière, l'autre d'une autre manière, et un autre encore d'une autre manière, le résultat est toujours le même : ils finissent tous au cimetière. »
Mommo Molè, lors d'une conversation en prison avec sa famille, la met en garde contre le danger d'un conflit avec les Piromalli, 27 février 2008.

« Je ne peux pas mourir sans savoir pourquoi je suis mort. »
Francesco Pelle, lors d'une conversation avec sa femme, 16 août 2006.

« Si nous sommes des hommes, nous devons parler clairement. »
Rocco Lumbaca, mis sur écoutes le 19 février 2010 dans le magasin de Domenico Gangemi, sur la place Giusti, à Gênes.

« Je ne veux plus voir personne, je les ai chassés de mon cœur. Pour moi, ils sont morts. Ils sont comme des étrangers. Les membres de ma famille sont des étrangers. »
Francesco Pelle, lors d'une conversation avec Antonio Giorni, parle des membres de sa famille qui, d'après lui, ne l'auraient pas vengé après l'attentat qui l'a immobilisé dans une chaise roulante, 7 novembre 2006.

« Enzino [Salvatore Marino] et moi, nous sommes siciliens, mais nous avons notre passeport. Nous sommes calabrais. »

Francesco Piccolo, lors d'une conversation avec Giuseppe Romeo, 7 septembre 2009.

« Poisson ou viande : dans la vie, il faut être l'un ou l'autre. »

Rocco Lumbaca, lors d'une conversation avec Domenico Gangemi, 19 février 2010.

« Ce soir, nous disons une chose, un autre soir, autre chose, la semaine suivante, autre chose encore. Nous n'avons personne à nos trousses, il n'y a aucune urgence. L'essentiel, c'est d'avoir les idées claires. C'est l'essentiel : les idées claires, puis, petit à petit, nous les ferons connaître. Mais n'oubliez pas que nous avons un pied dehors et deux pieds dedans. »

Vincenzo Mandalari s'interroge sur la capacité d'analyse de l'organisation, 3 octobre 2008.

« Alors, ne tirons pas les choses en longueur, parce que les choses qui sont tirées en longueur deviennent des serpents. »

Filiberto Maisano, lors d'une conversation avec Giuseppe Pelle, 3 septembre 1998.

« Mon Dieu, pour une étincelle, pour un caprice, il y a eu combien de morts !

– Combien de morts, oui, combien de déshonneurs ! L'un, c'est la voiture, l'autre, le camion, l'autre encore, la maison, l'autre encore, la bombe. C'est l'argent, le problème ? Tu t'achètes une maison qui vaut 400-500 millions. Voilà, je te donne 40 millions par an. Eh non, il faut aspirer l'eau de la mer avec une paille. »

Conversation interceptée le 6 juin 2006 entre Tonino Muto et Michele Pugliese à propos de la violence meurtrière dans la région d'Isola di Capo Rizzuto et de l'ambition de ceux qui ont voulu s'enrichir aux dépens des autres, 6 juin 2006.

« Pour parler, nous sommes forts.

– Ce sont les bûches aux marrons[8] qui nous manquent. »

Conversion interceptée le 30 janvier 2005 entre Antonio Crea et Giovanni Sciacca à propos d'un représentant des Barbaro de Platì dans un trafic de cocaïne.

« Quand il y a des problèmes, c'est pour nous, mais quand il y a d'autres choses, c'est pour nous aussi. Par contre, ici, la logique est différente. Quand il y a des problèmes, c'est pour nous tous, mais quand il y a de l'argent à prendre, c'est pour quelques-uns seulement. »

Pasquale Buda commente l'opportunisme de certains affiliés de la 'ndrangheta, 6 février 2007.

« J'ai passé vingt-deux ou vingt-trois ans avec lui, nous et ce groupe dominant. Pendant toute cette période où nous avons travaillé ensemble, l'un mâchait et l'autre avalait. »

Domenico Oppedisano se souvient de l'époque où le boss de San Luca, Antonio Romeo, était capocrimine *et où les clans de la Tirrenica s'entendaient à merveille, 31 août 2009.*

« Nous sommes une soupape d'échappement. Ils ont besoin de nous. »

Mario Versace, lors d'une conversation avec Giuseppe Pelle, commente l'importance de la 'ndrangheta, 27 mars 2010.

« Attends au bord du fleuve : tôt ou tard, tu verras passer le cadavre de ton ennemi. La vengeance est un plat qui se mange froid, parce que, chaud, tu te brûles la bouche. »

Maria Teresa D'Agostino rappelle à son fils Domenico Bellocco, né en 1980, un vieux proverbe chinois, 6 juillet 2009.

« L'harmonie est, avec la paix, la meilleure des choses. Assez de tous ces problèmes. »

Filiberto Maisano insiste sur la nécessité d'éviter les conflits au sein de la 'ndrangheta, 3 septembre 1998.

« Nous avons ralenti notre activité, à cause de tous ces chiens qui nous mangent. »

Une femme de la province de Vibo Valentia, victime du racket,

extrait du jugement de la cour d'assises de Catanzaro contre Francesco Mancuso et autres, 18 juillet 1896.

« Ici, il y a ce bâton, il faut rendre des comptes à ce bâton. »
Michele Oppedisano, né en 1969, lors d'une conversation avec son cousin Michele Oppedisano, né lui en 1970, insiste sur le respect de la hiérarchie, 23 novembre 2008.

« Il a la mentalité d'un homme autoritaire, qui pense tout seul. »
Pietro Francesco Panetta, présumé capolocale *de Cormano, lors d'une conversation avec Vincenzo Mandalari, considéré comme le* capolocale *de Bollate, décrit l'égoïsme d'un boss, 30 octobre 2008.*

« Il y eut une époque où c'est moi qui commandait à Assago ! Crois-moi ! Parce que j'ai toujours été dans l'illégalité. Moi, je l'ai dans le sang, l'illégalité. »
Vincenzo Mandalari parle de lui et de ses habitudes, 13 février 2009.

« Voyez-vous, monsieur le juge, Corsico et Buccinasco sont une autre Platì. »
Saverio Morabito décrit au procureur adjoint de Milan, Alberto Nobili, la présence de la 'ndrangheta en Lombardie.

« Gagliardi : Vous avez besoin de quelque chose ?
Pelle : De votre présence et de votre amitié. Si je peux vous être utile, je suis à votre disposition.
Gagliardi : Notre famille est toujours à votre disposition.
Pelle : Merci. »
Conversation interceptée le 17 mars 2010 entre Giuseppe Gagliardi de Polistena, représentant des clans de la côte tyrrhénienne, et Giuseppe Pelle, qui prenaient ainsi congé l'un de l'autre.

« Je lui ai dit, à Rocco, comme je le dis à vous maintenant, je lui ai dit : "Rocco, depuis que le monde est monde, nous savons que la paix est bonne pour tous et que la guerre n'apporte que malheur et pauvreté, qu'elle n'apporte jamais la paix." Malheureusement, il s'est passé des choses. On ne

peut pas nier la réalité. »

Giuseppe Pelle, mis sur écoutes le 14 mars 2010.

« J'ai vengé mon honneur. »

Au début des années 1960, Angelo De Marte, après avoir écrit cette phrase dans une lettre envoyée à sa famille, à Palmi, fut accusé d'avoir tué son beau-père dans la guerre pour le contrôle des marchés généraux de Melbourne, en Australie. Lors de son procès, il réussit à convaincre les juges que, dans cette lettre à l'écriture incertaine et maladroite, il avait écrit « mendicato » *(« mendié »), et non pas* « vendicato » *(« vengé »). Il fut acquitté.*

« J'adore ma fille Giusy, mes relations avec elle ont toujours été excellentes, même après sa décision de collaborer avec la justice. Mais elle m'a déçu quand elle a raconté un tas de mensonges, je ne sais pas pourquoi. Elle doit savoir que sa mère et moi, nous serons toujours à ses côtés. Quand les projecteurs s'éteindront sur ce procès, elle aura besoin de nous, et nous, nous serons là. »

Salvatore Pesce, père de la collaboratrice de justice Giuseppina Pesce, lors de l'interrogatoire du 27 juin 2012.

« Parce que le sang est le sang. Ne l'oublie pas. »

Avertissement lancé par Antonio Esposito, lors d'une conversation avec Nicodemo Filipelli, 14 avril 2007.

« Les valeurs ont de la valeur pour ceux qui les connaissent. Pour ceux qui les connaissent. Et pour ceux qui veulent les défendre pour eux-mêmes, le reste n'a aucune importance. Mais cela n'empêche qu'il y a des gens honnêtes, tout à fait honnêtes et compétents, et qui tiennent vraiment à l'honneur et à l'honnêteté de la personne. »

Annunziato Vetrano, lors d'une conversation avec Vincenzo Mandalari, commente l'importance des valeurs, 18 juin 2008.

Manières de faire

« Gagliardi : Mico Oppedisano m'a dit qu'il y avait quelques petits problèmes, parce qu'on a trouvé des micros espions.

Pelle : Quoi, vous en avez trouvé ?

Gagliardi : Oui ! On a trouvé deux micros espions chez deux personnes de Reggio, dans leur voiture. Ils ont parlé dans leur voiture, et ils sont inquiets, parce qu'ils ont cité le nom de tout le monde, dont celui du responsable provincial.

Pelle : Ils nous ont mis par terre ! Avec un délit d'association mafieuse ! Si les faits sont avérés, nous sommes bons pour un délit d'association mafieuse.

Gagliardi : On sait qu'il ne faut rien dire dans sa voiture, dans n'importe quel véhicule ! C'est une chose évidente, tous les jours.

Pelle : Des micros espions, il y en a partout ! Même dans les maisons, il faut faire attention à ce qu'on dit. »

Conversation interceptée le 17 mars 2010 entre Giuseppe Gagliardi et Giuseppe Pelle.

« Si je pouvais revenir en arrière, est-ce que je choisirais la même vie ? Oui, parce que je l'aime, cette vie. Dès que j'ai eu quinze ans, je l'ai sentie, cette chose. Je n'y peux rien si je suis né ainsi. Vous comprenez, Gianni, si je suis le fils d'Antonio Pelle, ce n'est pas parce que nous sommes plus beaux que les autres, mais parce que mon père a construit une route. Avec dignité, avec honnêteté. Quand il a dû dire non, il a dit non. Il n'a pas toujours dit oui. Il n'a pas été aimable avec tout le monde. »

Giuseppe Pelle réfléchit avec Giovanni « Gianni » Ficara et Costantino Billari sur ses choix de vie et sur l'importance du rôle paternel dans une famille de la 'ndrangheta.

« Là où nous passions, nous faisions un *strike*. Il n'y avait plus une seule quille debout ! »

Giuseppe Gallico, lors d'une conversation à la prison de Secondigliano avec son fils Antonino, explique la logique des faide*, qui n'épargne personne, 1er février 2007.*

« Tu parles avec eux, ils parlent de titres, ils parlent de racheter des banques, ils parlent de sociétés financières, de sociétés de transactions, d'investissements à l'étranger. »

Cosimo Virgiglio, un chef d'entreprise de Rosarno, parle des 'ndranghetistes avec lesquels il était en contact, 16 décembre 2007.

« Désormais, tu as la famille sur le dos. Tu n'as plus droit à l'erreur. Tout le poids est sur tes épaules. Il faut s'organiser en conséquence. Moi, je ne veux rien gagner, soyons clairs, notre histoire, c'est l'histoire d'hommes vrais. Mais il faut essayer de s'organiser sans avoir des soucis de ce genre. Parce que tu es suivi, et tu ne le sais même pas. Tu es surveillé. »

Aldo Micciché, lors d'une conversation avec Lorenzo Arcidiaco, 3 décembre 2007.

« Les systèmes utilisés par ces groupes pour s'insérer par la force dans un contexte social… Je dis par la force, parce que, autrement, ils n'y seraient certainement pas parvenus. Parce que, d'après moi, ils ont un quotient intellectuel inférieur, mais par la manière forte et les intimidations, et avec le soutien d'autres groupes criminels, ils sont parvenus à s'insérer et à mener un grand train de vie, très dépensier. Il suffit de penser qu'ils circulent aujourd'hui dans des voitures blindées, alors qu'il y a dix ans, ils n'avaient même pas les moyens de se payer un restaurant. Aujourd'hui, ils possèdent des terres, des sociétés, des entreprises, des parts de sociétés, des appartements, des immeubles, et tout ce que chacun peut espérer de l'argent gagné facilement, sans effort. »

Saverio Morabito, lors de l'interrogatoire du 28 octobre 1992.

« Je coupe la tête d'un agneau et je la mets dans sa voiture.

- Mieux vaut une explosion, une explosion qui fait du bruit, une belle explosion avec beaucoup de bruit, pour faire sauter sa porte.

- On va le terroriser, on va faire sauter toutes ses fenêtres.

- Très bien. On va le terroriser, cet imbécile, on va lui préparer une bombe artisanale et on va faire sauter la moitié de sa maison. »

Conversation interceptée le 5 mai 2009 entre Pio Candeloro, capolocale *de Desio, et Domenico Cannarozzo. Les deux hommes préparent une opération de racket.*

« On lui met une tête de chevreau ou de chien, qui pisse le sang, là, devant sa porte, et demain, tu verras sa tête ! Ou d'abord la croix, préparons une croix, et mettons-la devant sa porte. »

Pasquale Nocera, lors d'une conversation avec Salvatore Strangio dans une habitation de Desio, parle de méthodes d'intimidation, 21 juin 2009.

Quelques jours plus tard, Andrea Pavone, comptable de la société Perego Strade, trouvera devant sa porte deux sacs d'immondices avec une croix en bois.

« Ma présence dans la région devait servir à convaincre les propriétaires de vendre leurs terres. J'étais en cavale, mon nom était connu, et il faisait peur. J'étais recherché par toutes les forces de police parce que j'étais accusé de l'assassinat de l'avocat général [Francesco Ferlaino], et je craignais de faire entendre des rafales de mitraillette, le jour comme la nuit. »

Pino Scriva raconte comment, en 1975, il s'est caché autour de Limbadi, dans la région de Vibo Valentia.

« Nous devions abattre deux chiens, là-bas, près de l'usine. Sur l'âme des morts, ils hurlaient, ils hurlaient ! Nous avons chargé deux pistolets, deux 9 Parabellum, j'en avais un, et Peppe avait l'autre. Nous avons chargé quinze coups plus un, seize coups. J'ai dit à Peppe, quand j'ai vu qu'ils étaient enfermés dans le chenil, je lui ai dit : "Tu prends le mâle, et je prends la femelle." Nous sommes allés au hangar, nous avons pris le chariot élévateur, nous avons pris la plate-forme. Sur l'honnêteté de ma mère, Peppe conduisait et, tout d'un coup, nous sommes arrivés près du chenil, nous avons vu que les chiens étaient libres, et ils avaient déjà mis en pièces un chien qui était entré là-dedans. Et ces deux chiens tout ensanglantés qui venaient vers nous, parce qu'ils étaient malades, ils avaient la gale, ils étaient mal en point, vraiment mal en point, et ils ne voulaient qu'une chose : qu'on les abatte. Nous les avons vus venir vers nous, nous sommes descendus du chariot élévateur, nous avons commencé à tirer. Le chien qui était pour moi, je l'ai mitraillé, je l'ai troué de part en part, dans la gueule, je voyais le sang qui sortait de partout. Mais ils n'étaient pas morts. Ils n'étaient pas morts ! Ils se sont enfuis. Nous avons encore chargés cinq coups, tous les deux, Peppe et moi. En fin de compte, nous avons tiré vingt et un coups chacun pour abattre deux chiens. Vingt et un coups chacun, Peppe et moi. Tu peux le demander à Peppe. Mon beau-père disait : "Qu'est-ce que vous racontez ?" Mon oncle Gianni : "Qu'est-ce que vous racontez ? Deux coups dans la tête, et il était mort !" Il faut me croire ! Quand il s'est retrouvé piégé dans le chenil, je l'ai eu, j'ai visé, j'ai tiré : "Pan !" J'ai vu le coup qui le trouait de part en part, et j'ai même fait un trou dans le mur. Mais il n'était pas mort ! Il n'était pas mort !

Une histoire incroyable. Ces sales chiens hurlaient à chaque coup que je tirais, ils hurlaient. Dans la tête, dans le cou, partout. Dans la gueule, dans les yeux. Ils étaient toujours vivants. »

Salvatore Figliuzzi, présumé affilié au clan Bellocco, décrit les difficultés rencontrées pour abattre deux chiens enragés, 11 septembre 2000.

« Michele, tu peux comprendre la mentalité des autres, mais la mienne, tu ne la comprendras jamais, ne l'oublie pas. Ne l'oublie jamais : je te respecte parce que tu as rendu service à des amis, et à moi aussi, tu m'as rendu service, et je t'en remercie, je lui ai dit, mais tu ne manges pas à ma table. Parce que, si tu racontes ce que tu as fait, que je viens et que je te dis quelque chose, tu racontes aussi ce que j'ai fait, Michele, je lui ai dit. Réfléchis bien à ce que je te dis aujourd'hui, je lui ai dit. Est-ce tu veux me respecter ? Si tu veux me respecter, et que tu viens là et que tu me fais des confidences, d'accord, mais ne me racontes pas trop de choses, parce que tu ne sais rien de moi, et jusqu'à preuve du contraire, les questions, c'est moi qui les pose. »

Giuseppe Piscioneri, présumé affilié à la locale *de Pioltello, dans la province de Milan, explique l'importance des amitiés utiles, mais souligne la différence entre son monde et celui de ses contacts, en l'occurrence un carabinier en service en Lombardie, 25 septembre 2008.*

« Parole d'honneur, je suis celui qui t'ai trouvé une situation, mais je suis aussi celui qui te fera passer un mauvais quart d'heure. »

Nicodemo Filipelli menace Agostino Augusto, 4 mars 2009.

« Ils m'ont emmené dans une voiture. Ils m'ont déposé quelque part. Puis deux hommes sont arrivés. Ils m'ont emmené dans une autre voiture. Ils m'ont déposé là, dans cette maison, à l'extérieur de la ville, mais toujours à Platì. Dans l'entrée, toutes les balles par terre faisaient froid dans le dos. Mais cette fois, ils ont été beaucoup plus accueillants. Ils m'ont montré le trou qu'il y avait dans la maison au cas où il faudrait s'échapper. De cette maison, on passait dans une autre maison, chez un autre membre de sa famille. Et de cette autre maison, on passait encore dans une autre, la maison de son père, où il y avait encore des galeries souterraines. Pour eux, c'était une façon de défier la loi. Ils sont toujours les plus forts. »

Antonio Rea raconte son voyage en Calabre et, en particulier, à Platì, chez un représentant du clan Barbaro, 19 octobre 2007.

« Quand tu parles, un conseil, parle lentement et de façon concise, sans gesticuler, sans te laisser prendre par l'euphorie. Je te le dis, parce que celui qui se comporte ainsi donne une image de sérieux et de retenue, et pour un homme de ton âge, la responsabilité est importante. Ne montre jamais ce que tu as dans la tête. Au contraire, essaie de savoir ce que pensent les autres, et pour y arriver, laisse-les parler, et toi, tais-toi, ne leur fais pas confiance même s'ils te font toucher la Lune, mais laisse-les croire que tu leur fais confiance. N'oublie jamais ces choses-là, et même si je sais que tu le sais, c'est mon devoir de te les rappeler. Quand ils viennent chez toi, ne les fais pas entrer tout de suite, même si tu es chez toi, dis-leur de revenir plus tard, parce que tu es sorti avec des gens qu'ils ne connaissent pas. Parfois, ne te montre pas pendant plusieurs jours, et ne dis à personne où tu es, même si tu es chez toi, dans ton salon. Tu as compris pourquoi je dis cela ? Pour créer le mystère autour de toi. Même si ce n'est pas vrai et surtout si ce n'est pas vrai, dis-leur que tu caches des personnes recherchées par la police, crée autour de toi le mystère le plus épais. Voilà les tactiques que les plus grands hommes de la Calabre ont utilisées, surtout pour les rendez-vous. »

Les règles de comportement du 'ndranghetiste, extrait d'une lettre de Tommaso Costa envoyée du la prison de Palmi à Giuseppe Curciarello, 6 avril 2004.

« Les camions, dis-lui que c'est moi qui dois les appeler, ou bien c'est toi qui les appelles, il ne doit pas les appeler, fais-le-lui comprendre. S'il veut venir directement, il faut qu'il te le dise, tu comprends ? Je veux aussi savoir pourquoi il est venu, qui l'a envoyé. Demande-le-lui. Dis-lui : "Excuse-moi, mais qui t'a envoyé ? Moi, je n'ai pas besoin des camions." »

Salvatore Barbaro impose ses conditions à Maurizio Luraghi, un chef d'entreprise de Lombardie, condamné pour association mafieuse par un jugement non définitif, 23 février 2005.

« Eux et nous, si nous nous mettons ensemble, nous pouvons diriger toute la Calabre. »

Antonio Nicoscia, lors d'une conversation avec un certain Saro, non identifié, insiste sur l'importance d'une réconciliation entre les familles d'Isola di Capo Rizzuto, 29 mai 2006.

« Écoute-moi… Je te le dis vraiment sincèrement : viens régler tes comptes, et puis disparais de ma vie. Je te découperai en morceaux, toi, ton père, ta mère, ton frère. Sérieusement… Je vais t'abattre comme un chien. »

Nicodemo Filipelli menace un chef d'entreprise, 27 décembre 2005.

« Comme je me méfie de beaucoup de gens, pour ne pas éveiller les soupçons, quand je dois voir quelqu'un qui est recherché, je me fais conduire chez lui, puis je me fais ramener, et il doit avoir tout le temps de se déplacer comme il veut, sans être inquiété. Sinon, tu éveilles les soupçons, et on te demande : c'est qui, celui qui est venu ? Et comme beaucoup d'entre nous, au sein de la 'ndrangheta, jouent double jeu… »

Domenico Stelitano, lors d'une conversation avec Giuseppe Pansera, 27 août 1999.

« Pour moi, ce type est mort. Il est mort. Dis-lui que s'il continue à se moquer de moi, je m'occuperai moi-même de le liquider, ici, à Cirò ! J'ai déjà dit à tous nos amis de s'en débarrasser. Je leur ai dit, à tous nos amis qui l'ont hébergé, mettez-le à distance. Il avait un encore peu de dignité quand il travaillait avec moi, mais maintenant, c'est fini. »

Luigi Vona condamne le comportement peu honorable de son cousin Gaetano Stefanizzi, 4 février 2010.

« Combien tu as eu ?
- Trente sur trente !
- Incroyable ! Et pour quel examen ?
- Agro… agro… agriculture. »

Conversation interceptée le 26 septembre 2008 entre Antonio Pelle, membre d'une puissante famille de la 'ndrangheta, et son oncle Domenico, après un examen d'arboriculture générale, brillamment réussi par le jeune homme. Antonio Pelle avait réussi neuf examens difficiles en quarante et un jours seulement, mais il était incapable de se rappeler l'intitulé du dernier, pour lequel il avait pourtant obtenu la note maximale.

« Je lui ai dit : "Pippo, ils sont venus demander que ma tante [s'occupe d'encaisser] à Palmi. Mais ils n'ont pas à parler à une femme. S'ils veulent

parler à ma tante, ne la laisse pas faire, je lui ai dit. Tu t'en occupes toi-même, et tu la laisses tranquille, c'est une femme." »

Antonino Gallico, lors d'une conversation en prison avec son père, incarcéré, rapporte les propos tenus à Filippo « Pippo » Morgante sur l'interdiction de mêler sa tante, Teresa Gallico, aux activités de racket de la famille, 11 janvier 2007.

« On peut faire semblant qu'il ne s'est rien passé, il y a eu des morts, on peut faire semblant, mais le cœur bat… C'est normal de faire semblant parce qu'il y a nos enfants qui grandissent, et c'est normal de faire semblant de bien s'entendre, même s'il faut faire semblant. Aussi longtemps que chacun reçoit la moitié, le système fonctionne, mais si on commence à dire, moi, je veux 70 %, moi, je veux 60 %, alors… »

Mario Domenico Mauro, représentant important du clan Vadalà, mis sur écoutes le 17 novembre 2006.

« Si j'étais dehors maintenant, j'en tuerais sept, huit, dix, douze. Je ne leur donnerais pas la possibilité de riposter, même aux funérailles. »

Giuseppe Bruzzise, lors d'une conversation en prison avec son beau-frère et son beau-fils, regrette que sa détention l'empêche de reprendre le contrôle de son territoire, 16 janvier 2007.

« Rosarno est à nous, et doit toujours le rester. Sinon, elle n'est à personne. »

Umberto Bellocco, âgé de dix-huit ans, fils du boss de Rosarno, Carmelo Bellocco, mis sur écoutes le 21 juin 2009.

« Nous n'avons jamais dit que nous voulions qu'on nous tienne le parasol, mais nous ne voulons pas non plus le tenir pour les autres. Personne ne le tient pour nous, et nous ne le tenons pour personne. Faisons toutes les choses ensemble. Ensemble, comme nous l'avons fait pendant vingt ans. Mais voilà trois ans que les choses ne fonctionnent plus. »

Domenico Oppedisano, lors d'une conversation avec Santo Caridi, déplore la rivalité entre les clans et, en particulier, entre les familles de la Tirrenica et celles de la Ionica, 30 janvier 2009.

« Ceux qui connaissent ma famille ne nous condamnent pas, et moi, je marche toujours la tête haute, et je me considère comme une personne respectable, comme je l'ai toujours été. J'ai perdu mes bagues, mais je n'ai pas perdu mes doigts. Pour moi, l'honneur est le bijou le plus important de ma vie, comme mon père me l'a appris. »

Antonia Giorgi, mère de Marco Marmo, une des victimes de la tuerie de Duisbourg, 2007.

« Tu as cité mon nom, mais mon nom a une valeur, un poids. Je vais vous donner un conseil : si vous n'arrangez pas cette histoire, vous aurez toute ma famille sur le dos. Nous allons nous en mêler, et nous n'épargnerons même pas les enfants. Que cette menace soit bien claire. Parce que vous avez affaire aux Calabrais, qui vont vous régler votre compte, que ce soit clair. Organisez-vous et arrangez-moi cette histoire. Pas pour l'argent, pour votre fierté personnelle. »

Salvatore Maiolo, représentant de la locale *de Pioltello, en Lombardie, réprimande un jeune homme qui s'était permis d'utiliser indûment son nom, 24 décembre 2006.*

« Quand mon frère était en prison, il y avait des coups de feu tous les jours. Mon frère n'était pas là, et tout le monde se prenait pour le boss, parce que, quand il est là, il impose toujours la paix. »

Palmina Cotroni, figure singulière de « marraine » de la Mafia, sœur du boss de Montréal, Vic Cotroni, dans une interview avec Giuseppe « Joe » Marrazzo, lors d'une émission spéciale diffusée sur la deuxième chaîne de la RAI, 4 mai 1980.

« Nous n'avons jamais franchi cette ligne, parce que nous avons respecté ce principe et cette convention : le village doit appartenir à ses habitants, et ses habitants doivent savoir bien se comporter. Si les habitants savent bien se comporter, personne ne touche au village. »

Giuseppe « Nino » Nucera, lors d'une conversation avec son oncle Giuseppe, 11 février 2007.

« Pourquoi faire la paix ? Il faut leur régler leur compte à tous. Il y a une agitation que tu ne peux pas imaginer. Il nous faut des gens qui ont des

couilles. Il faut se bouger, sinon… »

Graziella Manfredi, lors d'une conversation avec son mari, Carmine Vittimberga, déplore que son frère Mario, assassiné en décembre 2005, n'ait pas été vengé, 4 avril 2006.

« Quand on frappe à leur porte, ils baissent leur pantalon et ils sortent l'argent. Ils en trouvent partout. »

Michele Pugliese, lors d'une conversation avec Francesco Savoia, décrit la facilité avec laquelle le boss Salvatore Nicoscia réussit à extorquer de l'argent, 5 mars 2006.

« Nino a tiré sur un Albanais. Nino est terrible. Sur la place de la gare de Pioltello, devant tout le monde ! Tout le monde l'a vu. Et qui a parlé ? Là-bas, tout le monde a peur. »

Giuseppe Piscioneri parle de Cosimo « Nino » Maiolo et de sa victime, Augustin Leka, 8 octobre 2008.

« C'est un personnage très dangereux, au sens où il ne réfléchit pas à deux fois pour éliminer quelqu'un. Il a fait éliminer des gens parce qu'ils avaient simplement dit du mal de sa famille. »

Saverio Morabito parle d'Antonio Papalia, considéré comme le boss le plus puissant de la 'ndrangheta en Lombardie, lors d'une émission de la deuxième chaîne de la RAI, 26 mai 2009.

« Je vais t'arracher les couilles et je vais te les mettre en bouche. Dans une heure, tu dois être ici, une heure, sinon, je viens chez toi et je te réduis en miettes. Dans une heure, tu dois être ici avec l'argent. »

Cosimo Tedesco menace Anselmo Ventura, victime d'usure, 18 décembre 2008.

« Il est comme ça, c'est une brute, c'est une brute, il s'en fout. C'est un homme qui ne connaît que la violence. Il a une armée. On lui fait un sale coup, il tue dix personnes. »

Stefano Altomonte, lors d'une conversation avec Leone Madaferri, parle de Bruno Morabito, 11 juin 2007.

« Je remercie ma mère, parce qu'il paraît qu'à mon baptême, le prêtre s'est trompé et, par erreur, il m'a versé un paquet de sel sur la tête, et tout en pleurant, j'ai avalé le sel, j'en ai avalé pas mal, et c'est pour cela que je me sens assez fort pour affronter mon isolement. »

Pino Scriva, dans une lettre envoyée de prison au juge d'instruction du tribunal de Vibo Valentia, Carmelina Russo, 5 octobre 1984.

« Les enfants, il faut les respecter depuis qu'ils sont tout petits, parce qu'après, ils grandissent. »

Daniele Flachi, lors d'une conversation avec Paolo Martino, 2 octobre 2009.

« Ils doivent nous respecter. Les camions, partout où je me trouve… Je veux être respecté, ou bien il y aura des problèmes. Le reste, je m'en fous. Les engins sur le chantier de l'autoroute, je sais à qui ils appartiennent. Les gars, vous avez deux solutions : le cimetière ou San Pietro, la prison de Reggio Calabria. Il y a deux solutions : la prison ou le cimetière. »

Matteo Gramuglia, parlant des attentats perpétrés contre les entreprises qui construisent l'autoroute Salerne-Reggio Calabria, est convaincu que personne n'osera s'en prendre à lui, 24 février 2007.

« Chaque fois, je vous dis de faire attention… de couper vos téléphones. Les téléphones servent à travailler, parce qu'il y en a un paquet ici, j'en ai vu de toutes les sortes, tu leur parles de n'importe quoi, ils s'énervent, pour n'importe quoi. »

Rocco Papalia, lors d'une conversation en prison avec son beau-fils, Salvatore Barbaro, le met en garde contre le danger des écoutes téléphoniques.

« L'autorisation, c'est nous qui l'avons donnée ! La création de la Sacra Corona Unita a été approuvée par Umberto Bellocco. »

Giacomo Lauro, collaborateur de justice, raconte la création de la plus grande organisation criminelle des Pouilles, la Sacra Corona Unita, dont il attribue la paternité au boss de Rosarno, Umberto Bellocco, 1993.

« On utilisait beaucoup de téléphones avec des cartes chinoises. On avait plein de cartes, on les utilisait pendant un mois, puis on les jetait. On

s’envoyait juste des messages pour dire où on se donnait rendez-vous, et c’est tout. »

Antonino Belnome, lors de l’interrogatoire du 13 octobre 2010.

« J’ai fait partie et je fais encore partie d’un système qui est beaucoup plus étendu que celui qui… Mais je vous dis une chose et je vous la dis en toute honnêteté : “Ce sont les plus grands salopards du monde !” »

Giovanni Zumbo, lors d’une conversation avec Giuseppe Pelle, le 20 mars 2010, lui livre des informations confidentielles sur les enquêtes en cours. Il sera arrêté quelques mois plus tard.

« C’est comme une religion. C’est une famille. Quand il arrive quelque chose, tout le monde est au courant. On se réunit : un tel a commis une erreur, il faut le punir, et pan, pan, pan. L’argent, là-bas, il a déjà fait beaucoup de morts. »

Nicodemo Filipelli, lors d’une conversation avec Fabio Zocchi, 8 avril 2006.

« Je te dis que toute cette arrogance, c’est pas bon, tu vas t’attirer des ennuis. Toute cette arrogance… On va passer pour des gros richards, et on va nous faire la peau. »

Giuseppe Piscioneri conseille à Antonio Spinelli de se montrer plus discret, 9 août 2008.

« Quand nous nous engageons quelque part, mes amis et moi, nous faisons le maximum. En même temps, nous ne demandons rien, parce que ce n’est pas dans notre nature. Tout ce que nous demandons à celui qui nous représente, c’est une attention… Par sympathie, mais surtout par amitié. »

Giuseppe Mesiani Mazzacuva s’entretient avec Santi Zappalà, candidat aux élections régionales de Calabre, 27 février 2010.

« Je t’envoie un petit mot maintenant, au cas où… Si la réponse est positive, tu m’envoies une chanson ce soir, à la radio, si la réponse est négative, tu m’en envoies une autre. »

Salvatore Pesce, mis sur écoutes le 4 juillet 2006. À Rosarno, Radio Olimpia servait à envoyer des messages codés aux mafieux incarcérés.

« Si on doit me faire des reproches, on le fera. Mais si je dois être mis dehors, je ne serai plus rien. Je serai bon pour l'abattoir. Tu as compris ce que je veux dire ? Les Calabrais n'ont pas la même conception, les Calabrais se protègent, même les repentis, parce qu'ils sont de la même famille. Le linge sale, ils le lavent…

– En famille. »

Conversation interceptée le 18 juin 2010 entre Giuseppe Abbisso et Valentino Paini.

« Alessio [Novella] m'a fixé un rendez-vous dans un bar de Legnano, à 9 heures du matin. C'était un samedi. J'y suis allé tranquillement, parce que, avec moi, Novella n'avait jamais été agressif. J'ai rencontré Alessio Novella et un autre type, nous avons pris une consommation, puis ils m'ont demandé de les accompagner au bar du frère d'Alessio Novella. Nous avons dépassé le bar et nous sommes allés dans un des box pour voitures. Novella m'a fait entrer dans un box, il m'a fait asseoir, sans rien faire. Puis il a appelé quelqu'un avec l'interphone, placé à l'intérieur du box. Il a sans doute appelé quelqu'un qui se trouvait au bar, en disant que nous étions arrivés. Puis il a pris un pistolet automatique, peut-être un 9 mm ou un 7,65 mm, et il a tiré sur moi. En même temps, il a sorti deux chèques que je n'avais pas payés, et il m'a demandé de les manger. Avant qu'ils ne s'en aillent, un type que je n'avais jamais vu est arrivé, et il m'a donné un coup de pied en me disant que je devais regarder les gens quand je leur parlais. Je n'ai pas été à l'hôpital pour me faire soigner. Alessio Novella m'a dit que je devais apporter l'argent avant la fin du mois et que je pouvais aussi porter plainte. »

Fabio Lonati, un chef d'entreprise qui devait de l'argent au clan Novella, en Lombardie, lors de sa déposition du 16 janvier 2010.

« Nous avions formé une équipe fantastique, qui était une merveille. »

Stefano Altomonte, lors d'une conversation avec Leone Madaferri, parle de la locale *de Bova et déplore les divisions qui la minent, 12 juin 2007.*

« Quand l'État et les services secrets veulent détruire quelqu'un, ils savent s'y prendre. Dès qu'il arrive quelque chose, même un accident de la route, ils disent que c'est la faute des Piromalli. Mais moi, j'ai passé ma vie à

travailler. »

Giuseppe Piromalli, lors d'une conversation avec sa famille, à la prison de Tolmezzo, 15 avril 2008.

« Pelle : Deux mois en moins, mon ami, ils doivent m'enlever deux mois de prison. Parce que j'ai ces crises, ces crises de nerfs. Nous vous appellerons comme si je m'étais senti mal. Nous vous appellerons de chez moi, d'accord ? Puis vous me ferez un certificat. Dites que je me suis senti mal, que je fais des crises.

Moro : J'écrirai que vous avez fait une crise, une crise d'anxiété, une crise de panique. Et que je vous ai prescrit une thérapie et que je vous ai fait une piqûre. Et que je vous ai donné des gouttes ! On peut s'en occuper mardi. Comme vous voulez. Vous appelez le 118, vous dites que vous n'arrivez plus à respirer.

Pelle : Je leur dirai que je me sens mal, que je suis fatigué, anxieux, déprimé.

Moro : Une crise de panique, une dépression.

Pelle : Une forte dépression.

Moro : Une forte dépression, bien sûr.

Pelle : Écrivez que je fais des crises de nerfs, que je veux me suicider.

Moro : On va faire les choses bien. On va leur raconter une belle histoire. Et moi, je vais vous préparer un beau certificat. Les habitants de San Luca le savent bien, je suis très généreux ! »

Conversation interceptée le 27 février 2010 entre Giuseppe Pelle et Francesco Moro, médecin du service 118 de Bianco, en Locride.

« Manuel dit qu'il sort toujours avec une barre de fer. Il ne sort jamais sans sa barre de fer. »

Marcello Portaro parle de Manuel Manno, 5 février 2009.

« Les jeunes, c'est l'avenir. Moi, petit à petit, je dois laisser ma place aux jeunes. Je ne dois pas attendre le moment où je partirai… Il faut préparer les jeunes à l'avance. »

Domenico Oppedisano souhaite préparer la relève, 30 janvier 2009.

« L'avocat doit parler avec un de ses amis pour lui expliquer la situation.

L’ami en question est un juge. »

Rocco Gaetano Gallo, lors d’une conversation avec son fils à la prison de Bologne, discute de la stratégie à suivre pour corrompre un magistrat, 5 août 2009.

« On aurait dit la guerre contre Ben Laden ! Vous ne pouvez pas imaginer…

- Alors, il n’y a plus personne aux commandes ?

- Évidemment ! Hier, ils l’ont emmené, le malheureux, hier matin. Vous ne pouvez pas imaginer… Ils ont tout cassé, les portes, les fenêtres, les maisons… »

Conversation interceptée le 11 décembre 2001 entre Maria Barbaro et son oncle, installé en Australie, après l’arrestation de Giuseppe Barbaro. Le femme fait allusion au déploiement des forces de l’ordre qui, pour arrêter son mari, avaient bouclé toute la ville de Platì.

Les affaires

« Quand je suis à Milan, je me promène avec une clef noire. J’ai presque une centaine de distributeurs automatiques de billets, parce que c’est la clef pour changer de l’argent [pour jouer au poker vidéo]. Je te donne un exemple : ce soir, je suis avec toi, et j’ai besoin de retirer 1 000 euros, je vais dans un des bars, j’ouvre et je me sers. »

Giulio Lampada, mis sur écoutes le 2 novembre 2007.

« Si tu penses que c’est toi qui vas organiser toute l’Expo de Milan, ce n’est pas la peine de discuter avec nous. Parce que nous, on voit les choses autrement ! Nous, on se contenterait des plaques d’égout, par exemple ! Ce n’est pas tout à fait la même chose. Je te donne un exemple : c’est comme si quelqu’un voulait construire le pont entre Reggio Calabria et Messine, ce ne serait pas la peine de venir me voir ! Parce que, moi, je n’ai pas l’intention de construire ce pont… Le nettoyage du pont, à la limite, je serais peut-être intéressé… »

Vincenzo Mandalari s’interroge sur la manière de tirer parti de l’Expo de Milan, 8 avril 2009.

« Je l’ai reçu aujourd’hui, il y a tout un dossier, et dans tout le dossier, il y a un paquet d’argent.

- Pour nous, en cas de vente publique, c’est le jackpot !
- Mais la vente publique, c’est fait, c’est prévu dans cinq ou six mois ! »

Conversation interceptée le 4 juin 2008 entre l’administrateur unique de la société immobilière Buccinasco, le responsable administratif de la société immobilière Kreiamo et le greffier du tribunal de réexamen de Milan.

« Le travail, ne le fais pas pour 10 euros, fais-le pour 15 euros, parce que tu sais à qui nous donnons 5 euros. Pas la peine de me dire que c’est pour un tel ou pour un tel. Je sais pour qui c’est. »

Un chef d’entreprise discute des tarifs de sous-traitance accordés à des entreprises liées à la ’ndrangheta en Lombardie, 16 mars 2005.

« Toutes ces constructions, c’est nous qui les avons faites, tout Buccinasco[9]. Là où il y a le centre commercial, et tous les entrepôts derrière, c’est nous qui les avons faits, moi, Domenico Barbaro et Rocco Papalia. Tu te rends compte ? Nous avons construit toute une ville, toute une ville. »

Maurizio Longhi, mis sur écoutes le 29 septembre 2005.

« La ’ndrangheta est de plus en plus honnête. »

Giorgio Basile, collaborateur de justice, souligne l’importance grandissante des activités légales de la ’ndrangheta, financées par l’argent de la drogue, dans une interview de 2007.

« Rea : Il y a quinze jours, ils ont arrêté un couple de Vénézuéliens à l’aéroport. L’homme est passé, mais la femme a commencé à blêmir et à se sentir mal. Elle avait les ovules dans le ventre. Moi, je n’ai jamais été d’accord. Qu’est-ce qu’ils peuvent transporter dans le ventre ? Un kilo par personne au maximum. Mais ils transportaient la pâte, et il paraît qu’à eux deux, ils pouvaient en tirer 15 millions d’euros.

Belgiovane : Non, on ne serait pas arrivé à 15 millions, non. La pâte coûte la moitié de ce que coûte le produit, et avec 1 kilo de pâte, on obtient plus ou moins 700 grammes, et si les 700 grammes, on les vend à 30 euros, on en tire plus ou moins 20 000 euros. Mais la pâte, il faut la préparer, il faut les produits pour avoir le produit fini.

Rea : La pâte, c’est ce qui sort directement de la feuille. Il faut 100 kilos de feuilles pour avoir 1 kilo de pâte, et le traitement se fait à l’essence. On la

presse, on la découpe, on l'écrase, et il en sort un liquide qui ressemble à du dentifrice. Et les composants, c'est quoi ?

Belgiovane : Éthane, biotine, fondamentalement cinq produits… celui qui est utilisé, c'est celui qui enlève le vernis à ongles, il y aussi l'acide chlorhydrique, celui dont je parlais, c'est l'acétone. »

Conversation interceptée le 19 octobre 2007 entre Antonio Rea et Vittorio Belgiovane, deux narcotrafiquants, sur le prix de la cocaïne et les étapes de sa fabrication.

« Ils travaillent avec Salvatore Mancuso, qui est un ami à moi. Mais Salvatore a fait la grave erreur de se mettre du côté de la loi. On ne lui pardonne pas, parce qu'il accuse tout le monde. Parce que, là-bas [en Colombie], il n'y a que cinq grandes entreprises, les autres sont des petites, qui envoient 50, 100 [kilos de cocaïne]. Nous ne sommes que cinq grandes entreprises, et nous sommes tous amis, nous nous connaissons tous. Et moi, aujourd'hui, je suis responsable et je donne un coup de main. Lui [Mancuso], il me protège, et moi, je le protège, parce que, maintenant qu'il est en prison, c'est moi qui le protège en partie avec mon groupe. Je m'occupe de sa famille, de ses affaires. Quand tu es dehors et que tu as du pouvoir, tout le monde te respecte. Mais quand tu te fais prendre et que les gens pensent que tu ne sortiras plus, personne ne te doit plus d'argent, personne ne sait plus rien. Tout le monde prétend n'avoir jamais fait d'affaires avec toi, mais quand tu sors, tu vas les trouver et tu leur mets un pistolet en bouche. »

Vittorio Belgiovane parle de ses trafics de drogue en Colombie et de ses relations avec Salvatore Mancuso, ancien chef des Autodéfenses unies de Colombie (AUC), aujourd'hui emprisonné aux États-Unis, 19 octobre 2007.

« Tu peux la lui envoyer à Messine, qui est la grande ville la plus pourrie… Messine et Naples sont… Quand la marchandise arrive à Messine, elle se retrouve partout. »

Un certain Gianni, non identifié, lors d'une conversation avec Giuseppe Pansera, 28 février 1998.

« Écoute, j'ai une chose. Je ne sais pas où je peux la déposer. Je ne veux pas la laisser à n'importe qui. J'ai 10 litres de gaz innervant. »

Carlo Micò, lors d'une conversation avec Gaetano Palaia, 21 août 2011.

« Là où il y a du travail, j'y suis, ou plutôt, j'y suis d'abord, et puis il y a du travail. Mais on ne peut pas tout faire tout seul, sinon… Le chantier, c'est une fois pour l'un, une fois pour l'autre. Il faut faire vivre un peu tout le monde. Mais moi, je dois gagner plus que les autres, c'est normal, n'est-ce pas ? »

Carmelo Vadalà, lors d'une conversation avec Ferdinando Nocera, 6 mai 2006.

« Il suffit de réfléchir, d'attendre les jours où la mer sera favorable, et personne ne s'apercevra de rien.

– Et la mer ? Qu'est-ce qu'elle va devenir si nous la contaminons ?

– On s'en fout de la mer ! Pense à l'argent ! Avec l'argent, on se trouvera une autre mer ailleurs. »

Conversation interceptée entre deux 'ndranghetistes non identifiés.

« Moi, l'argent, je ne le garde pas chez moi, je le recycle, je l'investis. »

Domenico Bellocco, né en 1977, s'exprime ainsi à propos de l'argent qu'il est soupçonné de gérer pour le compte de son oncle Carmelo, 21 juin 2009.

Les *faide*, les guerres

« Là, c'est la femme qui est morte, ici, c'est l'homme. Allez parler avec Ciccio Mammoliti. Dis-lui que tu as parlé avec ton beau-père, qu'il a dit d'essayer d'arrêter. Sinon, à la fin, tout le monde va se faire arrêter, d'un côté comme de l'autre. »

Francesco Barbaro demande à son beau-fils, Giuseppe Pelle, d'intercéder pour mettre fin à la faida *de San Luca, 23 février 2007.*

« Nous, nous avons les chrétiens pour leur faire la guerre. Nous les avons. Et nous ne devons pas avoir peur de quatre imbéciles. Sinon, ils se sentent plus forts et ils commencent à nous faire des ennuis. »

Carmine Vittimberga, lors d'une conversation avec sa femme, Graziella Manfredi, parle du conflit avec les Arena, famille d'Isola di Capo Rizzuto, 30 mars 2006.

« Nous allons voir ce que nous allons voir. Nous sommes capables d'en coincer une centaine par jour. »

Domenico Bellocco, né en 1977, dans son habitation de Granarolo dell'Emilia, propose d'enlever Francesco Amato, domicilié à Reggio Emilia, qui avait osé menacer un des Bellocco, 21 juin 2009. Un homonyme, né en 1980, déclare, en parlant de Francesco Amato : « On l'attrape, on le fourre dans une voiture, et de toute façon, personne ne nous verra. »

« Si mon père souffre, il y a quelqu'un qui va souffrir encore plus. Tu dois lui dire, à Mastella, que cette prison-là, c'est une boucherie humaine. »

Antonino Pesce parle de son père, 29 mars 2007. L'idée était de le faire sortir de prison : corrompre tout le monde, puis utiliser la manière forte.

« Tu as surtout compris que tu me dois de l'argent ! Sinon… demain, tu es mort. Mais quand tu es d'accord même pour 5 000 euros, je n'ai pas de problème, parce que tu as compris que tu dois rester où tu es. »

Vincenzo Mandalari explique la logique de la méthode mafieuse de domination des personnes, 5 juin 2008.

1 En référence aux trois territoires qui, dans l'organisation de la 'ndrangheta, divisent la Calabre depuis 1991 : la Piana (la plaine de Gioia Tauro, c'est-à-dire la côte Tyrrhénienne), la Ionica (la côte Ionienne, c'est-à-dire la Locride), il Reggino (la ville et les environs de Reggio Calabria).

2 Le sanctuaire de la Madone de la Montagne est le sanctuaire de la Vierge de Polsi. L'organe suprême de la 'ndrangheta – le *crimine* – s'y réunit tous les ans, le 2 septembre, jour de la fête de la Vierge.

3 Dans le langage de la 'ndrangheta, un *tragediatore* est un homme qui, pour se donner de l'importance, aime raconter des histoires. En d'autres termes, c'est un homme qui parle trop. Le repenti est donc le *tragediatore* par excellence.

4 Localité de Lombardie, située à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Milan.

5 Quartier de Reggio Calabria, situé dans la partie nord de la ville.

6 Littéralement « Celui qui tire droit », c'est-à-dire « le bon tireur ».

7 Un hameau de la commune de Seminara, dans la province de Reggio Calabria.

8 La bûche aux marrons – en italien, le « tronc de châtaignes » – est blanche à l'intérieur, c'est donc une allusion aux pains de cocaïne.

9 Localité de Lombardie, située à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Milan.

Lexique[1]

Baccaglio : Littéralement, « criaillerie, tapage », il désigne une succession de formules toutes faites dont raffolent les ’ndranghetistes.

Boss : Grade élevé (chef de famille/clan, chef de *locale*).

Camorrista : Camorriste, deuxième niveau constitué de mafieux ayant déjà une certaine expérience.

Camorrista di giornata : Camorriste ayant des responsabilités

Capobastone : Chef d’une *locale.*

Capocrimine : Président de l’assemblée des représentants des trois circonscriptions (*mandamenti*).

Capo in testa : Chef de la *Società in testa,* qui fait elle-même partie de la *Società Maggiore*.

Caposocietà : Dirige toute la *locale,* organise son activité et décide ce que doivent faire les affiliés.

Compari, comparatico : Sorte de parenté artificielle entre affiliés ; parrainage, parrainer.

Contaiolo : Comptable.

Contrasto, contrasti ou carduni : Personne externe à la société criminelle, mais qui, de l'extérieur, travaille pour elle.

Copiata : Terme collectif désignant trois noms que l'affilié doit rappeler dans ses rapports avec d'autres 'ndranghetistes ; ils se réfèrent aux chefs de la *locale* dont il dépend : le *caposocietà,* le comptable et le *crimine*.

Cosca : Clan mafieux, famille mafieuse.

Crimine, provincia : Autrefois appelé « *tribunale d'umiltà* » ou « *gran criminale* » ; équivalent de la « Coupole » de Cosa nostra, la mafia sicilienne. Structure de pacification ou de régulation où sont représentées les familles les plus puissantes des zones tyrrhénienne, ionique et de Reggio Calabria.

Crociata : Grade élevé (élite mafieuse).

Dote, **sopra-dote** : Dot, dot supérieure, l'attribution d'un mérite à un affilié auquel l'Organisation reconnaît une certaine valeur. Grade.

Faida : Guerre de mafia, guerre entre clans.

Fiore : La « fleur » synonyme de *dote*, mais utilisé quand l'affilié gravit un échelon et reçoit un grade supérieur au précédent.

Giovane di sgarro : Camorriste ayant déjà des responsabilités et de l'expérience.

Giovane d'onore : « Jeune d'honneur » ; titre accordé, en vertu du droit du sang, aux fils de ceux qui sont déjà membres de la 'ndrangheta. Le *giovane d'onore* n'est pas encore membre de l'organisation, mais il est supposé bientôt le devenir.

Locale : Structure chargée d'un territoire, commune à plusieurs secteurs dudit territoire. Elle réunit plusieurs familles (*'ndrine).* Au minimum quarante-neuf membres.

Mamma ou mammasantissima : Un des grades supérieurs.

Maggiore : Société majeure, qui désigne l'élite de la 'ndrangheta.

Mandamento : Circonscription, canton mafieux, district mafieux.

Minore : Société mineure qui désigne l'ensemble des gardes les plus bas de l'organisation.

'**ndrina, 'ndrine :** Famille mafieuse.

Omertà : Omerta, loi du silence.

Padrino : Parrain.

Picciotteria : Ensemble des membres de base, le gros de la troupe mafieuse.

Picciottesco : Qui concerne les *Picciotti*.

Picciotto : Homme de main, exécutant, soldat. Premier niveau de la hiérarchie 'ndranghetiste.

Picciotto di giornata : Picciotto ayant des responsabilités territoriales.

Pizzo : Racket, tribut mafieux, impôt mafieux.

Quartino : Grade supplémentaire de la société majeure. Réservé à l'élite mafieuse.

Santa : Élite mafieuse, présente dans certaines *locale*. Réunit les mafieux les plus importants et doit gérer les rapports entre l'organisation criminelle et le monde extérieur. Sept *santisti* d'une même *locale* peuvent mettre en place une *santa* qui devient complètement autonome.

Santista, santisti : Membres de la *santa,* élite mafieuse.

Sbirro : Traître, infâme.

Sgarrista : Membre de l'encadrement. Camorriste ayant des responsabilités.

Sgarro : Activités illégales. Grade le plus élevé de la société mineure.

Tirata : Duel rituel.

Tironi : Jeunes d'honneur.

Trequartino : Grade supplémentaire de la société majeure. Réservé à l'élite mafieuse.

Vangelo : Grade supplémentaire créé quand les *santisti* sont devenus trop nombreux, alors qu'il fallait récompenser d'autres chefs 'ndranghetistes.

1 Les traducteurs se sont inspirés de *Fratelli di sangue*, op. cit., le précédent livre des auteurs, pour construire ce lexique.

Notes des auteurs

Préambule

I. Tribunal de Milan, ordonnance d'application d'une mesure conservatoire personnelle et décret de saisie préventive à l'encontre de Romeo Giuseppe et 34 autres personnes, opération Redux-Caposaldo, 3 mars 2011, p. 59.

II. Virginia Piccolillo, « *'ndrangheta, il dossier dell'Antimafia. La Lombardia è stata colonizzata* », *Corriere della Sera*, 10 mars 2011.

III. *08NAPLES96. Can Calabria Be Saved ?*, câblogramme du 2 décembre 2008, envoyé à Washington par le consul américain à Naples. Le document est disponible en ligne à l'adresse suivante : http://wikileaks.ch/cable/2008/12/08NAPLES96.html et il a été consulté le 6 février 2012.

Réflexions

I. Stefano Fantino, *Mafie, media e identità nell'era del web 2.0* « Liberainformazione », 6 août 2010. L'article est disponible en ligne à l'adresse http://www.liberainformazione.org/news.php?newsid=11996. Il a été consulté le 15 août 2012.

II. Entretien intercepté le 19 décembre 2006, opération All Inside.

III. Cour d'assises de Cosenza, jugement prononcé contre Pino Franco et 117 autres personnes, opération Garden, 9 juin 1997.

IV. Antonio Zagari, *Ammazzare stanca. Autobiografia di uno 'ndranghetista pentito*, Edizioni Periferia, Cosenza, 1992, p. 12.

V. Cour d'assises de Palmi, jugement prononcé contre Giuseppe Pesce et 93 autres personnes, 26 février 1994.

VI. Le recours aux indicateurs et aux informateurs était beaucoup plus répandu avant 1996. L'introduction des micros espions et la possibilité de

pratiquer des écoutes environnementales ont révolutionné les techniques d'enquête.

VII. Cour d'appel de Reggio Calabria, jugement prononcé contre Giuseppe Zappia et autres, 4 janvier 1980, p. 15. Des 72 prévenus, seuls 41 furent condamnés à des peines de prison (entre deux et trois années) ou à la liberté surveillée, parce que jugés coupables d'association mafieuse. Tous furent relâchés, ayant bénéficié d'une remise de peine de deux ans, sauf Giuseppe Zappia, Martino Pellegrino et Francesco Cannizzaro. Les autres furent acquittés en raison de l'insuffisance des preuves.

VIII. Conversation entre Giuseppe Pelle et Giovanni Ficara, interceptée le 1er avril 2010.

IX. Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, requête d'ordonnance de détention provisoire contre Umberto Bellocco et 78 autres personnes, 19 février 2002.

X. Gaetano Mosca, *Che cos'è la mafia*, Nuovi Equilibri, Viterbe, 1994, p. 33.

XI. Giovanni Falcone et Marcelle Padovani, *Cose di Cosa nostra*, Rizzoli, Milan, 1991, p. 104.

XII. Cour d'appel de Reggio Calabria, jugement prononcé contre Giuseppe Zappia et autres, 4 janvier 1980.

XIII. Letizia Paoli, *Fratelli di mafia. Cosa nostra e 'Ndrangheta*, il Mulino, Bologne, 2000, p. 197.

XIV. Antonio Zagari, *Ammazzare stanca*, *op. cit.*, p. 124.

XV. Diego Minuti et Antonio Nicaso, *'Ndranghete. Le filiali della mafia calabrese*, Monteleone, Vibo Valentia, 1994, p. 38.

Premier commandement

La 'ndrangheta est une, et une seule

I. Procès-verbal d'interrogatoire du 27 juin 2011, maison d'arrêt d'Opera, Milan.

II. « Le lien d'un mafieux est aussi fort avec sa famille ou sa *locale* qu'avec la communauté plus large qui comprend et dépasse les organisations périphériques. Et c'est peut-être pour cela que l'on parle plus généralement d'une "honorable société", une formulation qui en souligne la nature unitaire, exactement comme les expressions "société civile", "peuple", "nation" ou "État", qui désignent des réalités issues de groupes de citoyens rassemblés

dans un but précis », *La Mafia a Montalto. Jugement du 2 octobre 1970 du tribunal de Locri*, Stab. Tip. *La voce di Calabria*, Reggio Calabria, 1971, p. 126. Vers la moitié des années 1990, ce même concept a été réitéré par Pino Scriva, ancien affilié aux clans de Rosarno : « Elle est unique, bien que subdivisée en groupes distincts par territoires, dit-il de la ’ndrangheta. Vous les juges, vous parlez souvent de *cosche* [clans] distinctes et séparées à propos des ’ndranghetistes. C’est une erreur. Moi, au contraire, j’ai essayé de vous faire comprendre que les mafieux font partie d’une même famille… Comme deux carabiniers – ou même plus – d’une même compagnie qui n’arrivent pas à s’entendre, mais n’appartiennent pas pour autant à deux structures différentes, distinctes et séparées. Ainsi, à Rosarno (et ailleurs), il n’y a pas plusieurs clans séparés les uns des autres, mais une seule et même famille, celle de la ’ndrangheta de Rosarno (ou d’une autre commune). » Voir le jugement de la cour d’assises et d’appel de Reggio Calabria, procès contre Pesce Giuseppe et 50 autres personnes, 12 février 1996.

III. Dans le jugement du 19 novembre 2011, le juge des enquêtes préliminaires de Milan, Roberto Arnaldi, avait dit de la ’ndrangheta en Lombardie qu’elle était « une association dotée d’un certain degré d’indépendance vis-à-vis de la “maison mère”, avec laquelle elle continue cependant d’entretenir des rapports très étroits ».

IV. Tribunal de Reggio Calabria, chambre de l’instruction, jugement prononcé dans le procès Agnelli Giovanni et 126 autres personnes, opération Crimine, 7-8 mars 2012.

V. Giuseppe Guido Lo Schiavo, *Cento anni di mafia*, Bianco, Rome, 1962, p. 364-366. Les informations proviennent du réquisitoire du substitut du procureur général du roi Vittorio Barbera, prononcé à Messine le 27 février 1932, dans le cadre du procès Anile Giuseppantonio et 89 autres personnes de Santo Stefano in Aspromonte et de Podargoni (chefs Francesco Filastò et Antonio Saccà), accusé de participation à une association de malfaiteurs. La structure *crimine* [« crime »] est également appelée *criminale* [« criminel »]. L’enquête se base sur le témoignage d’Antonio Musolino, frère du célèbre bandit Giuseppe, originaire de Santo Stefano in Aspromonte.

Plus de soixante ans plus tard, dans une conversation interceptée le 20 août 1996 dans le cadre de l’opération Primavera, le boss de Locri, Antonio Cordì, s’exprime ainsi : « Et alors demain ils doivent se retrouver avec ceux de la *criminale* pour voir s’ils vont ou pas à Polsi. » Au début des années 1940,

Saverio Montalto, vétérinaire condamné pour homicide, parle déjà de *criminale* et de *mandamenti* [« districts mafieux »] dans son roman intitulé *La famiglia Montalbano*.

VI. Conversation interceptée le 9 mars 2010. Tribunale de Reggio Calabria, chambre de l'instruction, jugement du procès Agnelli Giovanni et 126 autres personnes, opération Crimine, 7-8 mars 2012, p. 36.

VII. Conversation interceptée le 30 janvier 2009 entre Domenico Oppedisano et Santo Caridi, opération Crimine.

VIII. Tribunal de Reggio Calabria, mandat de détention préventive à l'encontre de Giuseppe Pelle (né en 1960) et 8 autres personnes, opération Reale, 21 avril 2010.

IX. La *locale* comprend deux niveaux, la *società minore* et la *società maggiore* [« la société mineure et la société majeure »], distinction qui apparaît pour la première fois à Reggio Calabria dans le cadre d'un procès qui s'est tenu en 1890. La mineure réunit les hommes qui exécutent les ordres, ceux qui font leurs classes. En revanche, la majeure regroupe les stratèges, les têtes pensantes. Le grade le plus élevé de la société majeure est le *sgarrista*. Avec le temps, l'organigramme de cette dernière instance s'enrichit de plusieurs grades et charges : la *santa* [« sainte »], le *Vangelo* [« Évangile »], le *trequartino*, le *quartino*, le *quintino*, ou *padrino* [« parrain »], la *crociata* [« croisade »]. D'autres se sont encore ajoutés ces dernières années, bouleversant les connaissances des spécialistes et des enquêteurs. Dans une conversation interceptée à Rosarno, Domenico Oppedisano, chef de la *crimine* arrêté en 2010, dit justement qu'il a créé un nouveau rang appelé « chevalier du Christ », sans en préciser toutefois la position hiérarchique. En Lombardie, Carmelo « Nunzio » Novella évoque d'autres charges telles que *stella* [« étoile »], *bartolo, mammasantissima* [« très sainte mère »], *infinito* [l'« infini »] et *conte Agadino* [« comte Agadino »]. En revanche, la différence entre *doti* et *cariche* [« grades » et « charges »], demeure la même. Les grades (ou qualifications) sont attribués sur la base du mérite et de l'ancienneté, tandis que les charges (fonctions) sont électives et comportent des tâches bien précises dans le cadre de la gestion d'une *locale* ou d'un organisme supérieur, comme la *provincia*. Dans le langage 'ndranghetiste, les *doti* sont aussi appelées *fiori* [« fleurs »]. Dans une lettre datée du 4 mars 1979, saisie à la prison de Potenza et adressée à Domenico Barbaro, le boss Domenico Papalia écrit : « Je suis content pour le

fiore qu'ils t'ont donné, tu vois qu'ils ne sont pas nombreux à l'avoir à Platì, et seuls ceux qui l'ont doivent être au courant. » Ce système en compartiments étanches est une forme de garantie : plus on gravit les échelons hiérarchiques, plus on sait de choses, plus on connaît de gens et plus on compte dans l'Organisation.

X. Conversation interceptée le 23 avril 2009. Tribunal de Milan, chambre de l'instruction, jugement du procès Albanese Giuseppe Domenico et autres, 19 novembre 2011, p. 11.

XI. Eric J. Hobsbawm et Terence Ranger (édition établie par), *The Invention of Tradition*, Cambridge University Press, Cambridge (UK), 1983 ; En France : *L'Invention de la tradition*, Édition Amsterdam, 2006, traduction de Christine Vivier.

XII. « *La mala vita a Palmi* », *Cronaca di Calabria*, 11 mars 1897. Comme le montre sa déposition, Trimboli connaît très bien la légende des trois chevaliers et il se réfère à deux d'entre eux, Osso et Mastrosso. La légende a ensuite été reconstruite grâce aux témoignages d'autres collaborateurs de justice.

XIII. On retrouve quelque chose du même genre dans le *frieno*, le code de la Camorra rédigé à Naples le 12 septembre 1842. « Dites-moi un peu : d'où provient la Société ? » – « Espagne, Naples et Sicile. » – « Et comment est-elle née ? » – « Trois chevaliers, un Espagnol, un Napolitain et un Sicilien. » Voir aussi Emanuele Mirabella, *Mala vita. Gergo, camorra e costumi degli affiliati con 4500 voci della lingua furbesca in ordine alfabetico*, Perrella, Naples, 1910, p. 184.

XIV. « *La mala vita a Palmi* », *op. cit.*

XV. ASCZ (Archives nationales de Catanzaro), sentences pénales, cour d'appel des provinces de Calabre, 1897, vol. 364, 31 mai.

XVI. Gaetano Sardiello, *Contro Crea e Gironda. Il Viandante e la via. Magistrati e giurati. Mondo antico forense di provincia*, édition établie par Vincenzo Panuccio, Giuffrè, Milan, 2010, p. 83.

XVII. Antonio Zagari, *Ammazzare stanca*, *op. cit.*, p. 27.

XVIII. Conversation interceptée le 17 juin 1998, opération Armonia.

XIX. Retrouvé par la directrice des Archives nationales de Reggio, Mirella Marra, et par son assistante Maria Barillà, le document est publié pour la première fois dans la version numérique de cet ouvrage [édition italienne]. En 1932, trois procès sont instruits à Reggio Calabria : le premier à l'encontre de

cent quatre-vingt-dix prévenus, le deuxième – un extrait du premier – à l'encontre de quatre-vingt-dix inculpés et le troisième de quarante-cinq inculpés, tous poursuivis pour « participation à association de malfaiteurs » dans la région entre Catona et Fiumara di Muro. Le jugement du troisième procès comprend une description intéressante de la 'ndrangheta : « En somme, notent les juges du tribunal de Reggio Calabria, la triste société appelée plus généralement l'"honorable société" est constituée de divers groupes de certains territoires (communes, bourgs, quartiers) qui prennent le nom de *'ndrine*. Un terme à l'étymologie mystérieuse qui pourrait venir du grec *andria*, qui signifie "virilité", "courage", et se rapporter aussi à l'esprit de la loi du silence, en italien *omertà*, un mot dont la racine est "homme" et qui désignerait la force physique du mâle muré dans son silence, mais prêt à enfreindre les lois humaines et sociales pour la communauté dans laquelle et pour laquelle il vit. »

XX. À l'origine, le mot désignant l'"honorable société" calabraise était *'ndranghita* et non pas *'ndrangheta* . En 1948, le mot *'ndranghita* est publié dans la revue de criminologie *Crimen* (IV, 2, 13-20 janvier 1948), tandis qu'il apparaît le 4 septembre 1955 dans un article de la *Nuova Stampa* où Clara Grifoni décrit les milieux mafieux calabrais.

XXI. Transcription du procès-verbal intégral de l'interrogatoire du 20 avril 2011 conduit par les magistrats Giuseppe Lombardo et Giuseppe Pignatone, procès n. 7734/10 RGNR DDA [*Registro Generale Notizie di Reato Direzione distrettuale antimafia*, Registre général de communication des infractions, Direction régionale antimafia] à l'encontre de Giuseppe De Stefano et autres.

XXII. Tribunal de Reggio Calabria, mandat d'application de mesure conservatoire à l'encontre de Giuseppe Pelle et 5 autres personnes, 13 mai 2010.

Deuxième commandement

Le traître brûlera comme l'image pieuse

I. Max Weber, *Économie et société*, Édition Pocket, Pocket Agora 2003, vol. III, *Sociologie du droit*.

II. Serafino Castagna, *Tu devi uccidere*, édition établie par Antonio Perria, Il momento, Milan, 1967, p. 37.

III. Saverio Strati, *Il selvaggio di Santa Venere*, Mondadori, Milan, 1977, p.

19.

IV. Tribunal de Reggio Calabria, chambre pénale, jugement du procès de Paolo De Stefano et 59 autres personnes, 4 janvier 1979, p. 161.

V. Conversation interceptée le 2 octobre 2009 entre Paolo Martino et Davide Flachi. Tribunal de Milan, mandat d'application de mesure conservatoire personnelle avec saisie préventive à l'encontre de Giuseppe Romeo et 34 autres personnes, opération Redux-Caposaldo, 3 mars 2011, procès n. 37625/08 + 32238/09 RGNR et n. 9189/08 RG juge d'instruction, n ° progressif 4630, dossier Paolo Martino.

VI. Tribunal de Busto Arsizio, chambre pénale, jugement du procès de Carlo Avallone et autres, 4 juillet 2011, p. 226.

VII. C'est ainsi que s'exprime Carmelo Bellocco dans une conversation avec sa sœur Francesca interceptée à Granarolo dell'Emilia, le 21 février 2009 dans le cadre de l'opération Vento del Nord.

VIII. L'information est donnée dans le mandat de détention provisoire de l'opération Bosco *selvaggio* qui a permis de décapiter le clan Bellocco en 2003. C'est Giuseppe Gregorio, chanteur d'Imperia marié à Angelina Bellocco, nièce d'Umberto, boss incontestable de la *'ndrina* éponyme, qui a révélé aux magistrats l'intention du clan de Rosarno d'enlever Silvio Berlusconi. Après ce témoignage, Gregorio a mystérieusement disparu de chez lui, à Rosarno, le 28 février 1997, et il ne s'y est plus jamais représenté. Voir également *« 'ndrangheta : la cosca Bellocco nel '90 voleva rapire Berlusconi »*, Adnkronos, novembre 2003

IX. Claudio Antonelli et Gianluigi Nuzzi, *Metastasi. Sangue, soldi e politica tra Nord e Sud. La nuova 'ndrangheta nella confessione di un pentito*, Chiarelettere, Milan, 2010, p. 27.

X. Conversation interceptée le 6 mars 2009, opération All Inside.

XI. Mémorial remis aux magistrats de la Direction régionale antimafia de Milan, 2011.

XII. Claudio Antonelli et Gianluigi Nuzzi, *Metastasi*, *op. cit.*, p. 35-36.

XIII. Procès-verbal de l'interrogatoire du 26 janvier 1985, maison d'arrêt de Catanzaro.

XIV. Dans son mémorial, Pino Scriva explique : « Seuls peuvent adhérer les Calabrais de sexe masculin. Les femmes n'ont jamais été admises, et cette règle a toujours été observée de la manière la plus catégorique et absolue. En revanche, un homme originaire d'une autre région peut faire partie de

l’association, à condition que l’intronisation soit effectuée par des Calabrais et selon les règles et rituels traditionnels. » Mais ce n’est pas la même chose. Scriva ajoute : « La personne nommée ainsi pourra à son tour remettre des grades inférieurs à d’autres individus qui, justement parce qu’ils auront été intronisés par des “non-Calabrais”, ne seront pas reconnus par la ’ndrangheta comme des affiliés à l’Organisation. » Méticuleux dans sa reconstruction, le collaborateur de justice de Rosarno cite l’exemple de Raffaele Cutolo, qui, « pour avoir fait assassiner Mico Tripodo dans la prison de Poggioreale [à Naples], a rendu un service aux De Stefano, a été payé et honoré du titre de ’ndranghetiste et du grade de *Vangelo* ».

XV. Cesare Giuzzi, « *Il boss pentito: che orrore la mia vita tre metri sopra il cielo* », *Corriere della Sera*, 15 mai 2011.

XVI. Le 29 février 1992, à Valbrona, province de Côme, des notes sont saisies chez Luigi Vona. Elles illustrent un rituel de la ’ndrangheta qui dit, entre autres : « *Davanti a questa società giuro eterna fedeltà finché moru, negando mamma, padre e soru.* » [« Devant cette société, je jure fidélité éternelle jusqu’à ma mort et renie ma mère, mon père et ma sœur. »] Tribunal de Milan, mandat de détention provisoire à l’encontre d’Adriano Abys et 377 autres personnes, le 6 juin 1994. Ce même serment est d’ailleurs décrit dans le témoignage d’un ancien affilié des années 1930 : « Je jure de ne jamais trahir l’honorable société, d’oublier mon père, ma mère, mes frères et sœurs pour mes sages compagnons et de garder un pied dans la fosse et l’autre enchaîné. »

XVII. Jusqu’au grade de *sgarro*, on parle de baptême, ensuite, pour les échelons successifs, on emploie le terme « fidélisation ». Deux mots différents qui désignent en fait la même chose.

XVIII. ASCZ, sentences pénales, cour d’appel des provinces de Calabre, 1890, vol. 324, 14 octobre, Calia Michelangelo et 65 autres personnes.

XIX. ASCZ, sentences pénales, cour d’appel des provinces de Calabre, 1892, vol. 336, 9 septembre, Marino Francesco et autres.

XX. Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, mandat de garde à vue dans le cadre de l’opération Crimine, 14 juillet 2010, vol. I, p. 49.

XXI. C’est ainsi que s’exprime le collaborateur de justice Salvatore Pace pour décrire Vittorio Foschini, sicaire de la ’ndrangheta, lui aussi inclus dans le programme de protection des repentis. Cour d’assises de Milan, chambre IV, jugement du procès Agil Fuat et 132 autres personnes, opération Nord-

Sud, 11 juin 1997, p. 351.

XXII. *Ibid*., p. 348.

XXIII. Giovanni Falcone et Marcelle Padovani, *Cose di Cosa nostra*, Rizzoli, Milan, 1991, p 97. L'indissolubilité du lien entre affiliés est confirmée également par les collaborateurs de justice qui ont comparé la 'ndrangheta au fondamentalisme religieux. De même que les intégristes suppriment le mot « laïc » de leur vocabulaire, la 'ndrangheta n'envisage pas un seul instant qu'un des affiliés puisse un jour redevenir un homme comme les autres. Cependant, comme l'avoue Antonio Zagari dans un témoignage livré dans le cadre de l'opération Isola felice de la Direction régionale antimafia de Milan, « il y a des cas – très rares certes – de 'ndranghetistes qui se retirent totalement de l'Organisation [généralement, des personnes âgées ou malades] ». Dans ce genre de circonstances, quand un homme obtient l'autorisation de se retirer en « bonne et due forme », comme on dit dans la 'ndrangheta, « la personne qui se retire doit toujours et dans tous les cas rester à la disposition de l'Organisation si on le lui demande, à tout moment et tout au long de sa vie ».

XXIV. Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, opération Crimine 2, mars 2011.

XXV. Antonio Nicaso, *'ndrangheta. Le radici dell'odio*, Aliberti, Reggio Emilia, 2010, p. 34.

XXVI. « *La mala vita a Palmi* », *op. cit*.

XXVII. Victor de Féréal (pseudonyme de Madame de Suberwick), *Mystères de l'Inquisition et autres sociétés secrètes d'Espagne. Avec des notes historiques et une introduction de Manuel de Cuendias*, P. Boizard, 1850.

XXVIII. Conversation interceptée le 28 février 2010. Tribunal de Turin, mandat d'application de mesure de sûreté et emprisonnement d'Angelo Bandiera et 18 autres personnes, opération Maglio, 15 juin 2011, p. 75.

XXIX. Antonio Anastasi, « *I boss in aula: "I collaboratori copiano dal libro di Gratteri" », Il Quotidiano della Calabria*, 15 mars 2012.

XXX. *Canadian Calabrian Connection*, « Tg2 Dossier », émission télévisée diffusée le 4 mai 1980. Interviews de Giuseppe « Joe » Marrazzo avec Vic Cotroni et Palmina Cotroni.

XXXI. *Arrestato nella notte Piromalli, superboss della 'ndrangheta* , « la Repubblica.it », 11 mars 1999.

XXXII. Conversation interceptée le 23 novembre 2006, opération Fehida.

XXXIII. ASCZ, sentences pénales, cour d'appel des provinces de Calabre, 1897, vol. 368, 2 novembre.

XXXIV. Pendant le coup de filet effectué à la suite de l'irruption au sommet de Montalto en 1969, de nombreux prévenus se sont justifiés en disant qu'ils avaient été emmenés au sanctuaire de la Madone de Polsi pour être dégagés de leur serment. C'est le cas notamment de Martino Pellegrino, chauffeur de Bianco et originaire de Taurianova, ou encore de Giovanni Tripodi et de Carmelo Calabrò, tous deux résidents de Bagnara.

XXXV. Pietro Maviglia a été retrouvé mort à Serra, un quartier de la commune d'Africo, le 1er novembre 1894. Il s'était rendu là-bas, convaincu de pouvoir réintégrer la *'ndrina* dont il avait été expulsé après avoir dénoncé et fait arrêter – en l'accusant de vols – un autre 'ndranghetiste qui l'avait blessé. Après lui avoir entaillé la gorge à l'aide d'un rasoir, ses meurtriers ont jeté une poignée de sel sur la blessure pour le faire souffrir davantage. Voir l'ouvrage de John Dickie, *Blood Brotherhoods. The Rise of the Italian Mafias*, Sceptre, Londres, 2011, p. 190.

XXXVI. C'est ce que soutient le capitaine des carabiniers Giuseppe Petella à propos d'une organisation criminelle active dans les régions d'Africo, de San Luca, de Casalnuovo, de Santo Stefano in Aspromonte et de Bruzzano Zeffirio. Voir également Antonio Nicaso, *Alle origini della 'ndrangheta. La picciotteria*, Rubbettino, Soveria Mannelli (CZ), 1990, p. 31. ASCZ, Sentences pénales, cour d'appel des provinces de Calabre, 1904, vol. 406, 13 février.

XXXVII. Conversation interceptée le 25 septembre 2008 entre Michele Oppedisano et son oncle zio Domenico, opération Crimine.

XXXVIII. ASCZ, sentences pénales, cour d'appel des provinces de Calabre, 1897, vol. 336, 14 août.

XXXIX. Pino Arlacchi, *La Mafia & Cies. L'éthique mafiosa et l'esprit du capitalisme*, PUG Influences, 1986.

XL. Expression employée en conférence de presse par la procureure adjointe de Milan Ilda Boccassini.

XLI. Conversation interceptée le 9 novembre 2009, opération Valle.

XLII. ASRC, préfecture de Reggio Calabria, rapport n. 1132-13515 de l'inspecteur de sécurité publique, daté du 3 février 1890.

XLIII. Vito Teti, « *Lo stupore e la ricchezza dei riti* », *Il Quotidiano della Calabria*, 6 avril 2010.

XLIV. Isaia Sales, *I preti e i mafiosi. Storia dei rapporti tra mafie e Chiesa cattolica*, Baldini Castoldi Dalai, Milan, 2010, p. 96.

XLV. En Calabre, les premières prises de position remontent à 1975, quand la conférence épiscopale calabraise définit la ’ndrangheta comme un « fléau déshonorant ». En 2007, les évêques calabrais pointent du doigt le « bouillon de culture » de la ’ndrangheta – présent partout, y compris dans les milieux ecclésiastiques –, où se mêlent les favoritismes, l’apathie, l’appétit excessif pour l’argent et une piètre confiance dans les valeurs les plus profondes de l’Évangile.

Troisième commandement.
Ne jamais s’écarter des règles et se taire

I. Tribunal de Reggio Calabria, chambre de l’instruction, décision de justice dans le procès de Giovanni Agnelli et 126 autres personnes, opération Crimine, 7-8 mars 2012, p. 53.

II. Conversation interceptée le 14 juin 2008 entre Domenico Oppedisano et Nicola Gattuso, opération Crimine.

III. Conversation interceptée le 9 août 2008, opération Crimine.

IV. Conversation interceptée le 12 avril 1997. Carabiniers de Calabre, commandement de la province de Reggio Calabria, notification de délit à l’encontre d’Alvaro Carmine et 83 autres personnes, 30 janvier 1998, p. 965.

V. Conversation interceptée le 28 avril 2010. Tribunal de Gênes, ordonnance d’application d’une mesure conservatoire de détention à l’encontre de Fortunato Barilaro et 19 autres personnes, opération Maglio 3, 24 juin 2011, p. 39.

VI. Direction régionale antimafia de Milan, opération Isola, mars 2009.

VII. Conversation interceptée le 7 novembre 2009. Parquet de Milan, ordonnance de détention provisoire de Giancarlo Giusti et Giulio Lampada, 23 mars 2012.

VIII. Federico Monga et Niccolò Zancan, « *Così la ’ndrangheta si è presa Torino* », *La Stampa*, 15 décembre 2009.

IX. C’est Antonino Belnome, collaborateur de justice, qui révéla les circonstances de la mort de Rocco Stagno.

X. L’assassin est tiré au sort parmi les affiliés. Cette information est donnée dans le rapport n. 1132-13515 de l’inspecteur de sécurité publique daté du 3 février 1890 ; ASRC, préfecture de Reggio Calabria.

XI. Antonio Zagari, *Ammazzare stanca, op. cit.*, p. 29.

XII. Nicola Adelfi, « *Il mondo tenebroso dell'Onorata Società* », *La Stampa*, 22 septembre 1955.

XIII. Tribunal de Reggio Calabria, chambre pénale, jugement prononcé à l'issue du procès de Paolo De Stefano et 59 autres personnes, 4 janvier 1979.

XIV. Conversation interceptée le 30 janvier 2009 entre Domenico Oppedisano et Santo Caridi, opération Crimine.

XV. ASRC, préfecture de Reggio Calabria, rapport n. 1132-13515 de l'inspecteur de sécurité publique daté du 3 février 1890.

XVI. Direction régionale antimafia de Rome, requête de mesures conservatoires à l'encontre de Sisto Bianchi et 32 autres personnes, opération Damasco 2, 1er juillet 2006, p. 54-55.

XVII. Tribunal de Milan, ordonnance d'application de mesure conservatoire personnelle et saisie préventive à l'encontre de Francesco Valle et 14 autres personnes, 25 juin 2010, p. 320.

XVIII. Cour d'assises de Milan, IVe chambre, jugement du procès contre Agil Fuat et 132 autres personnes, opération Nord-Sud, 11 juin 1997, p. 350. Le sobriquet « Canarino » [le « Canari »] est également attribué dans ce même document à Giuseppe Barbaro.

XIX. Récit du collaborateur de justice Pino Scriva. Cour d'assises d'appel de Reggio Calabria, jugement du procès de Giuseppe Pesce et 50 autres personnes, 12 février 1996.

XX. Tribunal de Milan, mandat de détention provisoire à l'encontre d'Adriano Abys et 377 autres personnes, 6 juin 1994.

XXI. *Ibid.*

XXII. Direction régionale antimafia de Turin, réquisition de placement en détention préventive de Nicodemo Agostino et 181 autres personnes, 16 novembre 2010.

XXIII. Entretien enregistré le 27 septembre 2007. Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, mandat de garde à vue et saisie préventive immédiate à l'encontre de Giuseppe Alvaro et 23 autres personnes, 23 juillet 2008, p. 21.

XXIV. Direction régionale antimafia de Turin, demande d'application de mesure de détention préventive à l'encontre de Nicodemo Agostino et 181 autres personnes, 16 novembre 2010, p. 1623.

XXV. Sharo Gambino, *La mafia in Calabria*, Edizioni Parallelo 38, Reggio

Calabria,1975, p. 58-59.

XXVI. PV d'interrogatoire du 13 octobre 2010.

XXVII. Francesca Chirico, *Nel triangolo della lupara bianca, da un anno senza Valentino,* « Liberainformazione », 26 décembre 2007. L'article est disponible en ligne à l'adresse http://www.liberainformazione.org/2007/12/26/nel-triangolo-della-lupara-bianca-da-un-anno-senza/.

28 Carabiniers de Calabre, commandement de la province de Reggio Calabria, rapport daté du 20 novembre 1980.

Quatrième commandement
La famille est sacrée et inviolable

I. Dans une conversation interceptée, Pasquale Buda explique l'avidité et la méfiance des 'ndranghetistes en citant le boss Pasquale Libri.

II. Interrogatoire de Paolo Iannò au procès de Paolo Alampi Natale et 39 autres personnes, audience du 26 mars 2003.

III. Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, réquisition de placement en détention préventive de Giuseppe Piromalli et 36 autres personnes, 8 octobre 1998, p. 25-26.

IV. Conversation entre Francesca Crisalli et son fils Domenico Novella, enregistrée au parloir de la maison d'arrêt de Cuneo le 5 janvier 2006. Cour d'assises de Locri, jugement du procès pour homicide de Francesco Fortugno, 2 février 2009.

V. Conversation interceptée le 16 mars 2010 entre Giovanni Ficara et Giuseppe Pelle. Tribunal de Reggio Calabria, mandat d'application d'une mesure conservatoire à l'encontre de Giuseppe Pelle et 5 autres personnes, 13 mai 2010.

VI. Conversation enregistrée le 7 avril 2008 dans la prison de Secondigliano, Naples. Brigade mobile de Gioia Tauro, en collaboration avec la préfecture de police de Reggio Calabria, notification donnée le 25 juin 2008, procès n. 5275/07, RGNR DDA (Registre général de communications des infractions, Direction régionale antimafia.

VII. Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, requête de mandats de détention préventive avec renvoi en justice dans le cadre du procès à l'encontre de Pasquale Condello et 477 autres personnes, 13 mars 1995.

VIII. Letizia Paoli, *Fratelli di mafia. Cosa nostra e 'ndrangheta*, il Mulino,

Bologne,2000, p. 29. Il s'agit d'un des textes les plus intéressants sur la 'ndrangheta ; traduit en anglais.

IX. *Ibid.*

X. Renate Siebert, *Donne di mafia: affermazione di un pseudo-soggetto femminile* in Giovanni Fiandaca (édition établie par), *Donne e mafie. Il ruolo delle donne nelle organizzazioni criminali*, université de Palerme, département sciences pénales et criminologie, Palerme, 2003. Le texte est disponible en ligne à l'adresse http://www.stopndrangheta.it/file/stopndrangheta_1053.pdf et a été consulté le 9 janvier 2012.

XI. ASRC, tribunal de Reggio Calabria, jugement du 25 mars 1896, Filippo Velonà et 29 autres personnes.

XII. Conversation interceptée les 20-21 janvier 2009, opération Vento del Nord.

XIII. Déposition de Giuseppina Pesce au procès All Inside, audience du 21 mai 2012.

Cinquième commandement

Commander, c'est mieux que baiser

I. Conversation interceptée le 24 décembre 2008, opération Crimine.

II. Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, mandat d'arrêt et saisie provisoire immédiate à l'encontre de Giuseppe Alvaro et 23 autres personnes, 23 juillet 2008.

III. Felice Cavallaro, « *L'ex Dc Aldo Micciché si difende* », *Corriere della Sera*, 12 avril 2008.

IV. Conversation interceptée le 12 janvier 1997. Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, requête d'application de mesure conservatoire à l'encontre d'Antonio Bonavita et 21 autres personnes, opération Primavera, 20 octobre 1997.

V. Antonio Nicaso, *Alle origini della 'ndrangheta. La picciotteria*, Rubbettino, Soveria Mannelli (CZ), 1990, p. 21.

VI. Corrado Alvaro, « *La fibbia* », *Corriere della Sera*, 17 septembre 1955.

VII. Gaetano Cingari, *Brigantaggio, proprietari e contadini nel Sud (1799-1900)*, Editori Meridionali Riuniti, Reggio Calabria, 1976, p. 260.

VIII. Saverio Mannino, *La strage di Razzà*, préface de Luigi Malafarina, Dimensione 80, Rome, 1983, p. 5.

IX. Conversation interceptée le 16 mars 2010 entre Giovanni Ficara et Giuseppe Pelle. Tribunal de Reggio Calabria, mandat d'application de mesure conservatoire à l'encontre de Giuseppe Pelle et 5 autres personnes, 13 mai 2010.

X. Mommo Molè demande à son neveu Antonio : « Si tu t'assois pour jouer aux cartes, c'est pour perdre ? ». « Non », lui répond Antonio. Mommo s'écrie : « C'est pour être à égalité ? » « Non », lui répond encore le jeune homme. « Alors c'est pour quoi ? ». « Pour gagner. »

XI. Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, mandat d'arrêt de Giuseppe Altomonte et 41 autres personnes, 13 juin 2008.

XII. Il y a encore des purs et durs pour lesquels la 'ndrangheta est incompatible avec toute autre société secrète ou initiatique. Giuseppe Commisso est catégorique : les chevaliers de l'ordre de Malte ne peuvent absolument pas faire partie de la 'ndrangheta. Même chose pour les membres du Lions Club International et les francs-maçons. « Ce sont des associations auxquelles on ne peut pas s'inscrire… parce qu'elles ne conviennent pas, elles ne conviennent pas aux hommes. » Il dit de la franc-maçonnerie : « C'est une mauvaise société… nous sommes plus forts qu'eux, eux, ils peuvent se comporter en "infâmes", ceux qui en font partie ne peuvent pas adhérer à la Société. » Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, opération Falsa politica, mai 2012.

XIII. Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, réquisition de renvoi en justice de Pasquale Condello et autres, 21 décembre 1994, procès n. 46/93 RGNR DDA.

XIV. Compte rendu de l'interrogatoire du 16 septembre 1994.

XV. Tribunal de Reggio Calabria, ordonnance sur la demande de réexamen présentée dans l'intérêt de Giovanni Zumbo, 19 août 2010.

Sixième commandement

À table, on partage tout et on parle de tout

I. Conversation interceptée le 25 novembre 2007, opération Bellu lavuru 2.

II. Guido Guidi Guerrera, *Lo schiticchio. A tavola con il padrino*, Aliberti, Reggio Emilia, 2009.

III. Jane e Peter Schneider, *Classi sociali, economia e politica in Sicilia*, Rubbettino, Soveria Mannelli (CZ), 1989, p. 138. Voir aussi Renate Siebert, *Le donne, la mafia*, il Saggiatore, Milan, 1994, p. 35.

IV. Conversation interceptée le 11 février 2007 entre Antonio Nucera et sa femme, opération Bellu lavuru 2.

V. Biagio Marsiglia, « *Vertici della 'ndrangheta tra i tavoli del "Santa Tecla" »*, *Corriere della Sera*, 22 juillet 2010.

Septième commandement

Sans argent, pas de messe

I. Conversation interceptée le 8 mars 2010. Tribunal de Reggio Calabria, ordonnance d'application de mesure conservatoire à l'encontre de Giuseppe Pelle et 5 autres personnes, 13 mai 2010.

II. Regroupement opérationnel spécial (ROS) des carabiniers, section lutte contre la criminalité de Milan, opération Tenacia, 31 octobre 2009, p. 74.

III. Direction nationale antimafia, *Relazione annuale sulle attività svolte dal procuratore nazionale antimafia e dalla Direzione nazionale antimafia nonché sulle dinamiche e strategie della criminalità organizzata di tipo mafioso nel periodo 1luglio 2010-30 giugno 2011*, p. 97. Rapport annuel sur les activités du procureur national antimafia et de la Direction nationale antimafia, ainsi que sur les dynamiques et stratégies de la criminalité organisée de type mafieux dans la période entre le 1 juillet 2010 et le 30 juin 2011.

IV. Conversation interceptée le 28 février 2007.

V. Carmine Gazzanni, *Expo & Tav. I due grandi progetti che fanno gola ai clan:e fioccano le minacce a chi si oppone*, « Infiltrato.it », 14 mars 2012.

VI. Conversation interceptée le 31 mai 2008, opération Infinito. C'est Giuseppe Piscioneri qui parle.

VII Conversation interceptée le 2 septembre 2008 entre Fiore Gentile, Antonio Spinelli et Giuseppe Piscioneri, opération Infinito.

VIII Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, opération Tutto in famiglia, décembre 2011.

IX. Federico Varese, *Mafie in movimento. Come il crimine organizzato conquista nuovi territori*, Einaudi, Turin, 2011, pp. IX-X.

X. Loretta Napoleoni, « *Anche ai narcos piace l'euro »*, *L'Espresso*, 30 décembre 2009.

XI. Direction régionale antimafia de Catanzaro, requête de détention provisoire de Lucio Amati et 17 autres personnes, 25 juillet 2011.

XII. Regroupement opérationnel spécial (ROS) des carabiniers, section lutte

contre la criminalité de Milan, opération Ticinum, p. 46.

XIII. Vito Teti, « *Frana, metafora di crolli annunciati* », *Il Quotidiano della Calabria*, 31 janvier 2009.

XIV. Tribunal de Milan, mandat de détention provisoire de Luciano Bertelli et 21 autres personnes, 24 janvier 2011.

Huitième commandement

Qui vivra, vivra et qui mourra, mourra

I. Procès-verbal de l'interrogatoire du 16 décembre 1998. Préfecture de police de Reggio Calabria, en collaboration avec le commissariat de Bovalino et la brigade mobile, notification du 24 août 2007.

II. Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, requête de renvoi en justice de Pasquale Condello et autres, 21 décembre 1994, procès n. 46/93 RGNR DDA.

III. Saverio Mannino, *Criminalità nuova in una società in trasformazione: il Novecento e i tempi attuali*, Augusto Placanica (édition établie par), *Storia della Calabria moderna e contemporanea. Età presente –Approfondimenti*, Gangemi, Rome, 1997.

IV. Conversation enregistrée le 5 mars 2008, parloir de Secondigliano, Naples. Brigade mobile du commissariat de Gioia Tauro, en collaboration avec la préfecture de police de Reggio Calabria, notification du 25 juin 2008, procès n. 5275/07 RGNR DDA.

V. C'est Antonio Stanganelli qui rapporte à son oncle Mommo Molè les déclarations de son frère Domenico Molè dans la conversation enregistrée en prison le 25 juin 2008.

VI. Interview avec les auteurs, 2007.

VII. Conversation interceptée le 1er février 2007.

VIII. Arcangelo Badolati, « *La macabra "macelleria" delle cosche* », *Gazzetta del Sud*, 7 mai 2010.

IX. Direction régionale antimafia de Catanzaro, opération Tela del ragno, mars 2012.

X. Saverio Strati, *Il selvaggio di Santa Venere*, Mondadori, Milan, 1977, p. 55-56.

XI. Luigi Malafarina, *La 'ndrangheta. Il codice segreto, la storia, i miti, i riti e i personaggi*, Gangemi, Rome, 1986, p. 190.

XII. ASRC, cabinet de la préfecture, inventaire 34, enveloppe 52, fascicule

691. Voir également Antonio Nicaso, *Alle origini della ’ndrangheta. op. cit.*, p. 9.

XIII Tribunal de Reggio Calabria, procès n. 298/50 à l’encontre de Girolamo Piromalli, 1950. Voir également Pino Arlacchi, *La mafia imprenditrice. Dalla Calabria al centro dell’inferno*, il Saggiatore, Milan, 2007, p. 34.

Neuvième commandement
Tout passe, même la prison

I. Gaetano Mosca, *Che cos’è la mafia*, Nuovi Equilibri, Viterbo, 1994, p. 46.

II. *Specchio per l’incauta gioventù o sia la vita dell’ergastolano Pasquale Papaleo*, Edizioni Cuore Immacolato di Maria Rifugio delle Anime, Paravati (VV), 1999, p. 85-87.

III. Procès-verbal de l’interrogatoire du 29 décembre 1984, maison d’arrêt de Catanzaro.

IV. Conversation interceptée le 10 novembre 2007. Direction régionale antimafia de Reggio Calabria, mandat d’arrêt et saisie préventive immédiate à l’encontre de Giuseppe Alvaro et 23 autres personnes, 23 juillet 2008, p. 188.

V. Écoute environnementale du 27 mars 1999, conversation entre un certain Pino et Concetta et Giuseppa Reitano. Information sur le clan des Bellocco de Rosarno.

Dixième commandement
Il en a toujours été ainsi, et il en sera toujours ainsi

I. Paolo Toscano, « *Paolo Iannò a ruota libera* », *Gazzetta del Sud*, 2 avril 2003.

II. ACS [Archives centrales de l’État], ministère de l’Intérieur, cabinet 1953-56, enveloppe 4, fascicule 1066/1-2.

III. *Il giorno più lungo della ’ndrangheta*, « *Antenna, le idee, i comportamenti* », émission diffusée sur Raiuno [première chaîne de la RAI, télévision nationale italienne] en février 1980 et réalisée par Federico Fazzuoli et Emilio Sanna, en collaboration avec Rosanna Faraglia.

IV. Fortunato Seminara, *Disgrazia in casa Amato*, Pellegrini, Cosenza, 2006, p. 124-25.

V. Conversation interceptée le 8 mars 2010, opération Falsa politica.

Tribunal de Reggio Calabria, mandat de détention provisoire de Rocco Agrippo et 14 autres personnes, 11 mai 2012.

VI. ASCZ, Sentences pénales, cour d'appel des provinces de Calabre, 1892, vol. 336, 9 septembre.

VII. Leonida Repaci, *Racconti calabresi*, Rubbettino, Soveria Mannelli (CZ), 2002, p. 137.

VIII. *Ibid*., p. 140.

IX. « *Una donna pazza furiosa d'amore per Musolino* », *La Stampa Gazzetta piemontese*, 31 octobre 1901.

X. Luigi Malafarina, *La 'ndrangheta… op. cit.*, p. 176.

XI Crescenzio Guarino, « *Il fuorilegge dell'Aspromonte era convinto di dover compiere, uccidendo, un fatale dovere* », *Stampa Sera*, 17-18 novembre 1960.

Remerciements

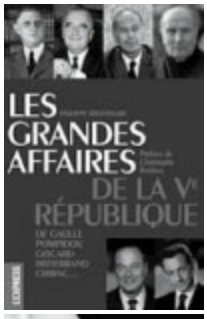
Ce livre aussi doit énormément à beaucoup de gens. D'abord merci à Rosa Frammartino, notre toute première lectrice, pour ses suggestions et ses conseils, ainsi qu'à Cesare Giuzzi, qui a mis ses archives et ses connaissances à notre disposition. Notre recherche n'aurait pas été complète sans l'aide de Mirella Marra et de Luisa Porchia, respectivement directrices des Archives nationales de Reggio Calabria et de Catanzaro. Merci aussi à Maria Luisa Miranda, Alberto Nobili, Giuseppe Gennari, Mario Venditti, Vito Teti, Arcangelo Badolati, Alessandro Gaeta, Manuela Iati, Maria Barillà, Maria Pia Mazzitelli, Antonio Vitti, Maria Emanuela Piemontese et Donato Santeramo. Nous sommes également très reconnaissants à Marco Parodi pour sa vérification méticuleuse du texte et à Nicoletta Lazzari et Francesco Anzelmo pour leur inébranlable confiance dans notre travail.

Un mot sur les auteurs

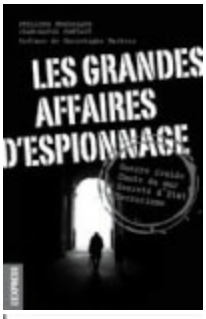
Nicola Gratteri compte parmi les magistrats les plus engagés dans la lutte contre la ’ndrangheta. Avec Antonio Nicaso, il a publié chez Mondadori *Frattelli di sangue* [Frères de sang] (2009), *La malapianta* [les mauvaises herbes] (2010), *La giustizia è una cosa serie* [la justice est une chose sérieuse] (2011) et *La mafia fa schifo* [la mafia est une horreur] (2011).

Antonio Nicaso est un spécialiste de l’histoire des organisations criminelles et un des plus grands experts mondiaux de la ’ndrangheta. Il a signé plusieurs ouvrages, dont quelques bestsellers internationaux.

Dans la collection des docs L’Express :

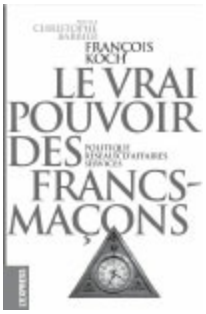


Les Grandes Affaires de la Ve République
Par Philippe Broussard et Jean-Marie Pontaut



Les grandes affaires d’espionnage
Philippe Broussard et Jean-Marie Pontaut

Parrains du siècle, destins et déclins
Par Bruno Aubry



Le vrai pouvoir des francs-maçons,
Par François Koch

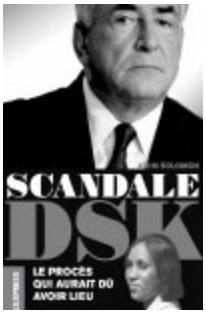
Iran, l’état d’alerte
Par Vincent Hugeux

Les Cobayes de l’apocalypse nucléaire
Par Jean-Philippe Desbordes

Afghanistan, en finir avec la guerre ?
Par Dominique Lagarde

Algérie, la désillusion
Par Dominique Lagarde avec la collaboration de Benjamin Stora et Akram Belkaïd

Grands criminels de l’Histoire
Par Jacques Expert



Scandale DSK, le procès qui aurait dû avoir lieu
Par John Solomon

États-Unis. Quand la justice dérape
Par Philippe Coste

Françoise Giroud, une plume engagée à L'Express,
Par Jacques Duquesne

éditions EXPRESS ROULARTA

Express Roularta Éditions
29, rue de Châteaudun
75308 Paris Cedex 09

Directeur délégué
Sébastien Loison

Éditrice
Nathalie Riché

Révision
Myriam Blanc

Mise en page
Pinkart

Conception graphisme couverture
Philippe Marchand/OLO

Fabrication
Catherine Pegon

Iconographie
Nicole Nogrette

Relations presse
Fanny Vergnes
fvergnes@groupe-exp.com

ISBN : 978-2-824-40008-2

Tous nos livres sont disponibles en librairie et sur notre boutique en

ligne : boutique.lexpress.fr

© 2012 Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano,
paru sous le titre original *Dire e non dire.*

© Express Roularta Éditions, Paris, 2013, pour l'adaptation française.